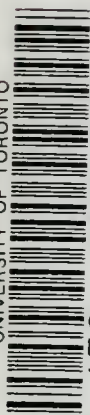
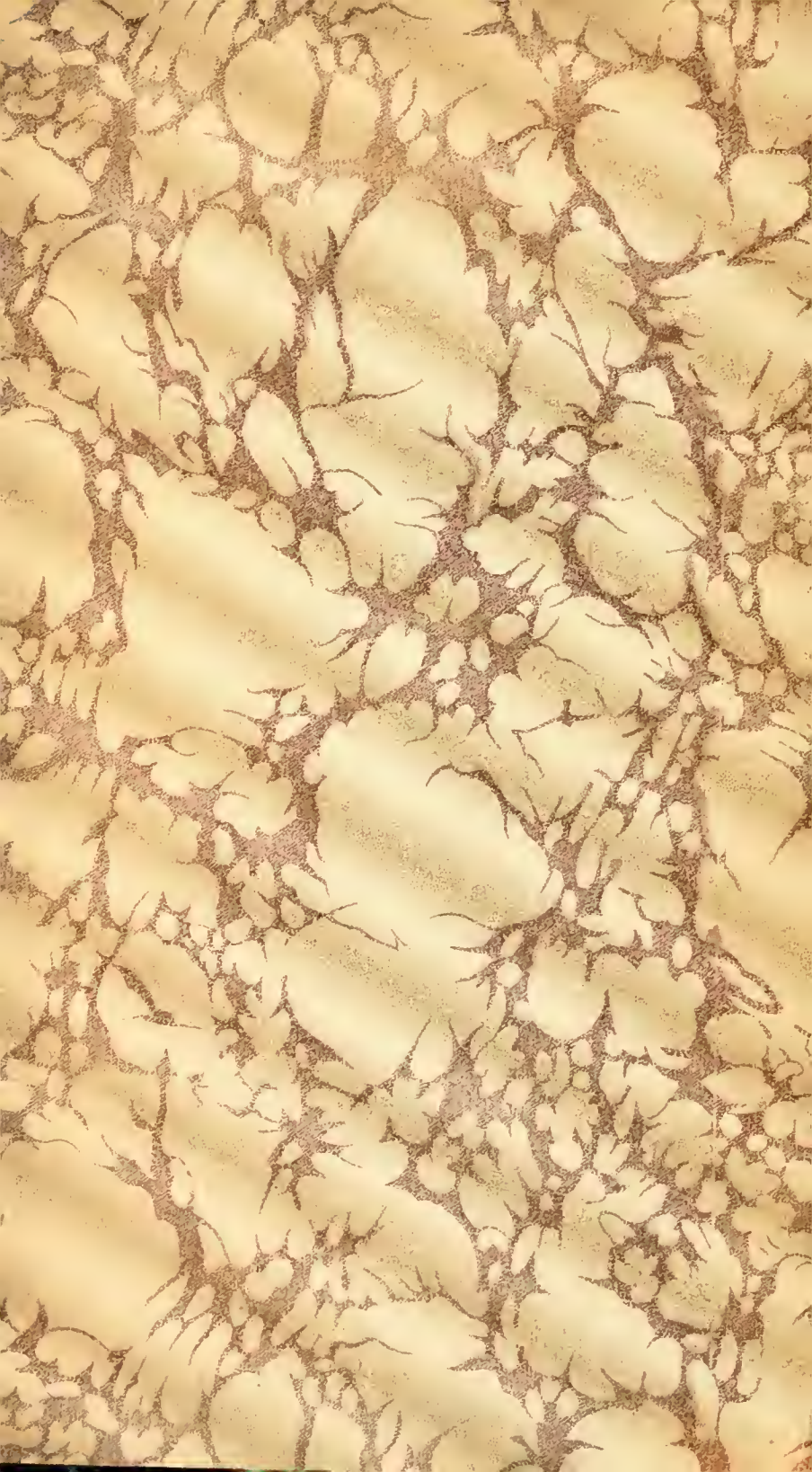


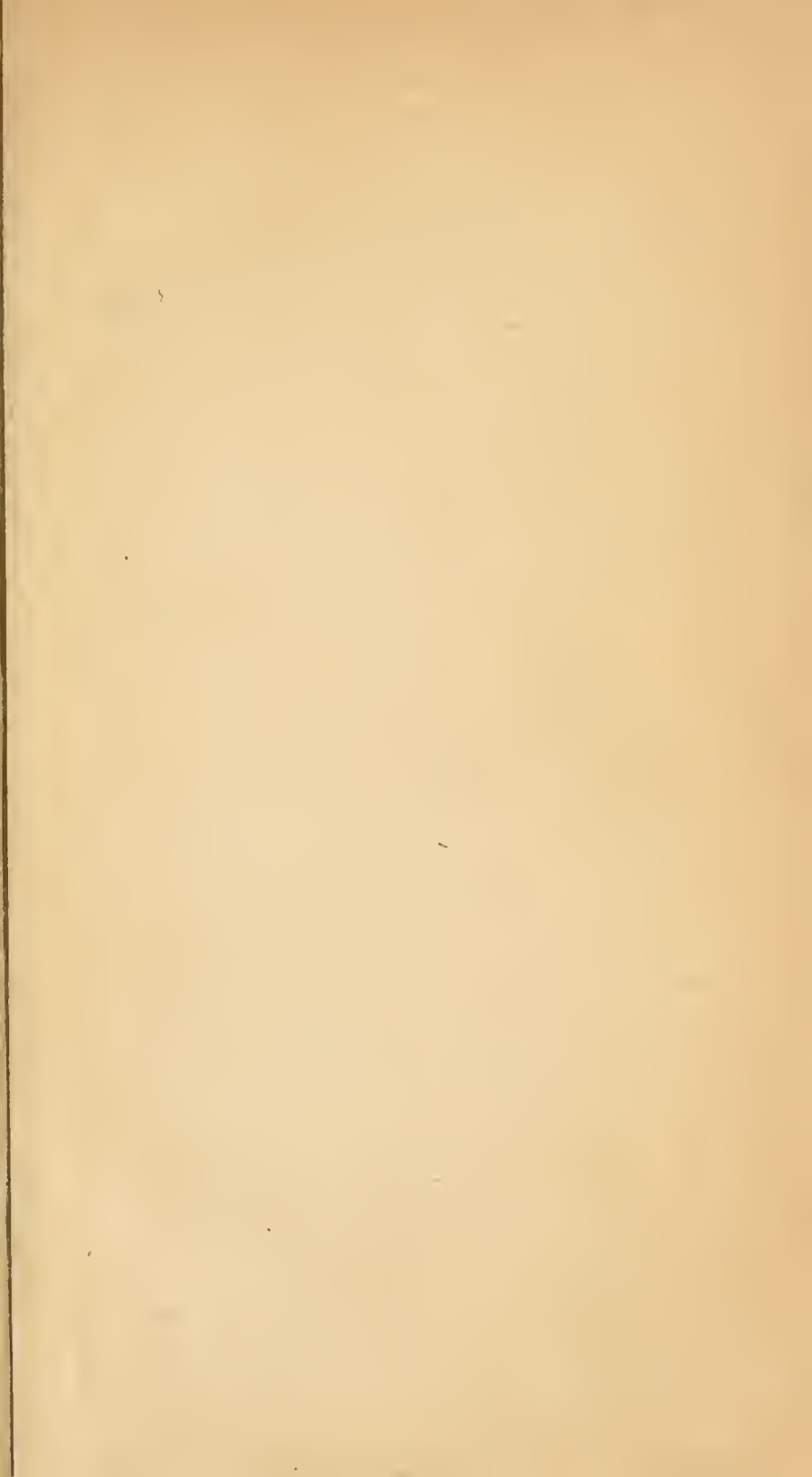
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01362926 6







POÉSIES FRANÇAISES

DE

JEAN PASSERAT

F
P287p

LES

POÉSIES FRANÇAISES

DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME SECOND



204610
14:7:26.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX



PG

1133

P20

1431

34



SONET

Sur la pais de l'an M. D. LXX.
dont la negociation
a duré iusqu'au neufiesme mois.

*France, tu ne peus estre encore vn coup deceuë :
Plus n'est encontre toy le mal-heur coniuré.
Ceste pais te rameine vn repos assuré,
Dont tu n'auois encor sinon l'ombre apperceuë.
Si tu as de deux pais double guerre receuë,
Ne t'esmerueille point de ce mal enduré;
Car l'vne & l'autre pais qui n'a guere duré
Presque fut enfantée aussi tost que conceuë
Mais la troiefiesme pais n'est vn fruit auorté :
Pallas iusqu'à neuf mois au cerueau l'a porté,
Elle acouche au neufiesme, & à toy s'en deliure.
Receuant ceste pais commence à t'eslouyr :
Ce n'est pour peu de mois que tu doibs en iouyr :
Puisqu'elle est née à terme elle est pour long temps viure.*

SONET.

*Qui sçait que fuit mon ame? elle a pris sa vollée,
Se faschant de mon corps qui la tenoit captiue.*

Quelque part qu'elle fuye, il faut que ie la suiue.
 Qu'elle me faiët de mauls la petite esuolée.
 I'oseroy bien gager qu'elle s'en est allée,
 Ou ie vis loin de moy, sans sentir que ie viue :
 Afin de retrouver mon ame fugitiue,
 Allon chez ma maistresse, elle y est recelée.
 Elle y est pour le seur : & ma maistresse est celle
 Qui tousiours la desbauche, & tousiours la recelle.
 Lequel doi-je choisir de deux dangers extremes?
 La mort desia m'attend si ie laisse mon ame :
 Si ie m'en vais aussi la chercher chez Madame,
 Je crain en l'y cherchant de me perdre moi mesmes.

SONET

A Madamoiselle de Surgeres.

Vous n'aués rien de ceste antique Helene
 Fors que le nom, & la rare beauté.
 En l'autre y eut trop peu de loyauté,
 De ferme foy vous estes toute pleine.
 Où l'autre alloit, la discorde inhumaine
 La talonnoit, Mars, & la cruauté :
 Tousiours Amour est à vostre costé,
 S'il faiët du mal, c'est vne douce peine.
 Ce petit Dieu vous defend du danger
 D'estre la proye à quelque homme estranger,
 Comme iadis fut la Grecque rauie :
 Car qui vous voit, au lieu de vous raurir,
 Rauri luy-mesme il meurt de vous seruir.
 Et sans mourir il ne peut estre en vie.

SONET.

Des esprits qui reuiennent.

*Tu te ris des esprits, qu'un autre craint & fuit ;
 C'est monstrier que tu es de bien dure creance :
 Quelque Moine-Bourré en fera la vengeance,
 Si iamais à Paris tu vas rauder de nuit.*

*L'esprit sans corps (dis-tu) au corps viuant ne nuit :
 As-tu en ce seul point fondé ton assurance ?
 Vu qu'un corps sans esprit a bien tant de puissance
 Que d'aller, de se plaindre, & de faire du bruit.*

*Contemple un amoureux : c'est un corps sans son ame :
 Toutefois il chemine, & se plainct de sa dame
 Trop fiere en sa beauté, qui lui tient mille torts :
 Escoute d'autre-part tant de gens qui soustiennent
 Auoir vu & ouy les esprits qui reuiennent,
 Tu orras sans esprit parler autant de corps.*

SONET

Pour Estrennes
 A Madame de Roiffy.

*Qui vous souhaiteroit quelque bonne aduerture
 Au premier iour de l'an, pensant vous estrener,
 Il perdrait son souhait : pour du tout vous orner
 Fortune a coniuré avecques la nature.*

*De nature est le corps : la bonne nourriture
 A pu en ce beau corps bel esprit façonner :
 Fortune, honneurs & biens vous a voulu donner :
 C'est tout ce qu'on souhaite en vne creature.*

*Veux donc que ie ne puis vous souhaiter du bien,
 Et que ie n'ose aussi vous estrener de rien :
 Je vous souhaite vn mal : mais c'est vn mal de mere ;
 Afin que par ce mal, doucement endure',
 Auant que l'an nouueau ait son rond mesuré,
 Iudith ait vne sœur, ou Jean Jacques vn frere.*

SONET.

*Amour est vn oiseau, sa nature est volage,
 Volage son esprit, & volages ses mœurs :
 Nous sentons en aimant comme il vole en nos cueurs.
 Mais est-ce vn perroquet ? il parle humain langage.
 Est-ce point vn Vautour ? veu qu'il vit de carnage.
 Est-ce vne mousche à miel ? car il aime les fleurs.
 Il consume son age en plaintes & douleurs,
 Est-ce vne Tourterelle au temps de son veuage ?
 Amour est vn oiseau qui vole iusqu'aus cieus,
 Où il prend des esclairs pour auueugler nos yeus,
 Et s'arme tout de feu pour nous faire la guerre.
 Il n'est donc Perroquet, Mousche à miel, ny Vautour,
 Ny Tourterelle aussi ; qui veut connoistre Amour
 C'est le Roy des oiseaux qui porte le tonnerre.*

SONET

Contre le vent Auton, cause de la maladie
 dont est mort Monsieur de L'Aubespine.

*Vent mal-heureux qui prens ton nom d'Autonne
 Et qui le Ciel fais pleurer si longtemps,
 Vent ennemy de l'honneur du printemps.*

*Flestrissant tout où ton haleine donne,
 Sans toy iamais il n'esclaire & ne tonne;
 Gros tourbillons en l'air pirouëtans
 Gresle, & gresil ce sont tes passe-temps :
 Par toy la mort en herbe nous moissonne.
 Par toy la terre auorte de ses fruits,
 Gaste-fonteine, empoisonneur de puis ;
 Auteur de peste, escumeur de marine :
 Bref de tes mauls cent papiers seroient pleïns :
 Mais le plus grand dont de toy ie me plains,
 C'est de rauir en sa fleur L'Aubespine.*

SONET.

*Amour n'est point oiseau, c'est chose plus legere.
 Si vn Dieu sans raison par raison est compris,
 D'un feu bien violent sa naissance il a pris :
 Aussi quelqu'un a dict que Vulcan fut son pere.
 Plus ardent est le feu de plus belle lumiere :
 Plus Amour semble beau mieux il poind nos esprits.
 Le feu est sans pitié : Amour n'a point appris
 D'auoir compassion de l'humaine misere.
 Fol qui s'ose fier en l'Amour & au feu :
 Au feu & à l'Amour il n'y a point de ieu :
 Le feu brusle les corps, Amour brusle les ames.
 Le feu consume tout, Amour ne laisse rien.
 Qui se veut donc garder, & ne perdre son bien,
 Qu'il euite l'Amour autant comme les flames.*

SONET.

*Après que Promethé, trop haultain de courage,
 Eust au ciel desrobé du soleil la lumiere*

*Par le commandement de la sage guerriere,
 Afin de donner vie à son terrestre ouurage.
 Voyant cela si beau, vn Satyre sauuage,
 Qui du feu ne sçauoit la force coustumiere,
 Hastz ses pieds de bouc à la course legere,
 Et le pensant baiser se brusla le visage.
 Je suis plus sot encor que ne fut le satyre,
 Qui baise vos beaux yeus, en les voyant reluire :
 Aussi i'en suis puny de peine plus cruelle.
 Car si mon corps brusloit, tost cesseroit la flame :
 Mais quand le feu d'Amour au vif a touché l'ame,
 L'ame qui ne meurt point sent l'ardeur immortelle.*

SONET

Sur la veuë de Madame de Lorraine,
 & de Madame,
 sœurs du Roy, au temps de la pacification.

*Comme vne pauure nef, que la face seraine
 De Neptune a trompé, la faisant voyager :
 Loin du bord & d'espoir voit les vents enrager
 Qui poussent iusqu'au Ciel & les flots & l'arcaine.
 Toutefois si le feu des deux freres d'Heleine
 Commence à se monstrier au milieu du danger,
 Triton fera soudain l'onde en l'onde ranger,
 Et les vents souffleront d'vne plus douce haleine.
 Ainsi las & rompu de fortune courir,
 Le Nauire François, sur le point de perir,
 N'auoit ny mast entier, ny cordages, ny voiles.
 Mais il gaigna le port, & vint à sauueté,
 Si tost qu'il apperceut la iumelle clairté
 Des deux Royales sœurs, ses heureuses estoiles.*

SONET

Sur les pendus en figure.

*Naguere i'entrepris vne guerre bien dure,
 Bien difficile à faire, & pleine de danger :
 C'estoit contre l'Amour qui me vouloit manger :
 Elle a esté fort longue, & encore elle dure.
 Apres mainte rencontre, après mainte aduventure,
 Amour qui desiroit sous ses loix me ranger
 Comme vn rebelle serf, pour de moy se venger,
 O maistresse, à ton col m'a pendu en figure !
 Or par l'Edict de pais ont esté despendus
 Ceus qui pendoient ainsi ; & leurs honneurs rendus,
 Pour viure en liberté, voire sans conscience.
 Faison tout au contraire, une pais pour durer,
 Et que pendu ie doiuë à ton col demeurer :
 Heureus qui est pendu à si belle potence !*

SONET.

*Ie taschois vne nuit d'adoucir ma rebelle
 Qui à tort m'est trop dure, & l'a tousiours esté ;
 Quand vn souspir yssu du cueur si mal traité
 Au milieu de mes vers estaignit ma chandelle.
 L'imaginoy desia que ma fin seroit telle
 Et qu'en bref la douleur estaindroit ma clairté :
 Mais vn autre souspir en tenebres ietté
 Soudain la raluma d'une flame plus belle.
 Alors ie m'escriay : ô puissance d'Amour !
 O que sa deité de merueilles est pleine !
 Il fait ainsi mourir, & viure tour à tour,*

*Selon qu'il nous depart le plaisir ou la peine,
Il fait du iour la nuit, & de la nuit le iour,
Et souffle chaud & froid tout d'une mesme haleine.*

SONET.

*Mercuré aus doigts crochus auoit la torche estainte,
Et tous les traits d'Amour par sa ruze emporté,
Dont le pauvre garçon pleuroit desconforté
Car de luy en ce point on n'auoit plus de crainte.
Encore que son arc m'ait donné quelque attainte
Pendant que ie seruois vne ieune beauté :
Ie ne pu toutefois vser de cruauté,
Ains le voyant pleurer i'eus pitié de sa plainte.
Enfant, appaise-toy : ce dis-ie au Dieu d'aimer :
Tu pourras aisément ton flambeau ralumer
A ce clair feu qui luit és beaux yeus de ma dame.
Et pour remplir ta trouffe, il ne faut qu'arracher
Tant de traits qu'il t'a plu contre moy descocher :
Mais va-t'en les lancer autre part qu'en mon ame.*

SONET

D'Amour pescheur.

*Amour n'est point Archer, c'est plustost vn pescheur :
Aussi Venus sa mere a pris naissance en l'onde.
Le crin tors de sa ligne est d'une tresse blonde,
Vne beauté fondée est son appas trompeur.
Son Hameçon caché sous ce plaisant mal-heur
Est fait d'un vain espoir, en qui trop on se fonde.
L'oisueté luy sert de riuere profonde,*

*Où il prent les humains accrochés par le cueur.
 Le pescheur aus poissons fait vne guerre estrange,
 Car quand il les a pris il les vend ou les mange,
 Pour s'estre folement à l'hameçon pendus.
 Amour en fait autant de tous ceus qu'il attrape :
 Amants ie vous en croy : dictes s'il en eschappe
 Qui ne soient à la fin ou mangés ou vendus.*

SONET

Sur le Mariage du Roy Charles, & sur la pais
 faicte au mois d'Auguste.

*Sire, aussi bien que vous, Auguste en son ieune âge
 Se vit de maints dangers, fort souuent agité ;
 Quand le peuple mutin de la grande cité
 Desploya contre luy son rebelle courage.
 Mais enfin la vertu luy donna l'auantage
 Contre l'ire du Ciel, & de Mars despité,
 Si qu'il put enchesner par sa felicité
 La ciuile discorde, escumeuse de rage.
 Plus ieune qu'il n'estoit vous auès refermé
 Les portes de la Guerre, au mois qui est nommé
 Du nom de ce Monarque, heurus, & sage, & iuste.
 Ioye en vient aus François, dueil à leurs ennemis,
 De ce que maintenant la pais vous a promis
 Le bon-heur, & le nom, & la fille d'Auguste.*

SONET

de Phaëton & du Roy.

*Quand le fils du Soleil à la perruque blonde
 Prist le gouuernement de son char radieus*

Il enflamma la terre, & la maison des dieux,
 Neptune, & les Tritons, au milieu de leur onde.
 Voyant en tel peril ceste machine ronde
 On dict que ton ayeul qui faict tonner les cieus
 Alors te foudroya, cocher audacieus
 Et par feu seulement de feu sauua le monde,
 Amour voyant aussi tant de feus allumés
 Qui brusloient les François contre eus mesmes armés
 Vint embrazer leur Roy d'une ardeur chaste & sainte.
 Lors cesserent ces feus, & lors Amour fit voir
 Que le maistre du Ciel ne le passe en pouuoir,
 Quand son petit flambeau a si grand' flame estainte.

SONET

Du Roy Henry III, qui pleura le Scigneur
 de Carnualet.

Achille aus pieds legers, fleur de toute proüesse,
 Ladis ainsi qu'on dict, mainte larme a versé,
 Voyant gemir Chiron fort griefuement blessé;
 Chiron le gouverneur de sa tendre ieunesse.
 Mais vains furent ses pleurs, & vaine sa tristesse,
 Car le traict qui son maistre auoit outrepercé
 Tint ce Dieu micheual si longtemps oppressé
 Qu'il courut à la mort pour finir sa destresse.
 Monsieur, race celeste, & gloire de Valois,
 Fils & frere de Roy, nostre Achille Gaulois,
 Non moindre que la Grece en courage & en armes :
 D'amour & pieté sur luy gaigne l'honneur,
 Rendant Carnualet, qui fut son gouverneur,
 D'homme esclaué à la mort immortel par ses larmes.

SONET.

*Ostez-moy ce brandon qui me brusle les veines,
 Qui me seche le sang, & me pallit le teint :
 Tirés hors de mon flanc ces traits qu'Amour a teint
 Es eaus de Phlegeton qui sont de souffre pleines.
 En quels monts blancs de neige ? en quelles froides plaines ?
 Dedans quel Ocean sera mon feu estaint ?
 Reculés-vous, amis, quiconque en est atteint,
 Il se sent tourmenter de mille & mille peines.
 Iuppiter, mets y ordre : en ton Ciel tu deurois
 Faire de tels edicts qu'icy bas font nos Rois,
 Qui les bastons à feu souuent ont faiçt defendre.
 Si tu n'en veus bien tost Cupidon desarmer,
 Ce petit boutefeu, qui faiçt bruler la mer,
 Les astres & les dieus fera tourner en cendre.*

SONET

Sur l'entrée du Roy Charles IX en sa ville
 de Paris l'an 1571.

*L'appareil est superbe, & la magnificence
 Que dressent tant d'ouuriers, & tant de bons esprits :
 Si crain-ie, ô citoyens, que ne soyés repris
 D'anoir faiçt pour l'entrée vne vaine despence.
 Chacun doit à son Prince honneur & reuerence,
 Toutefois vostre ville a par trop entrepris,
 Pensant bien recevoir celuy qui n'est compris
 Ny des monts, ny des mers, qui luy bornent sa France.
 Les Rois sont grands sur tous, & ont de longues mains :*

*Mais Charles est plus grand que tous les Rois humains
 Qui aus astres atteint pour en tirer Astrée.
 Que Paris croisse donc, & haulse sa grandeur
 Sur tout ce que le Ciel enferme en sa rondeur,
 S'il veut qu'un si grand Roy face en luy son entrée.*

SONET.

*Au bout de sa carriere on dit que le Soleil
 Es flots de l'Ocean va reposer sa flame :
 Mais le feu que ie sens brusle tousiours mon ame.
 Soit au temps du labeur, ou au temps du sommeil.
 Ce gracieus maintien, ce front, ce teint vermeil,
 Ce parler, faus tesmoin d'une plus douce dame,
 Me promettoient secours : & c'est ce qui entame
 Mon cueur martyrisé d'un tourment nom-pareil.
 Or puisque Cupidon me liure tant d'alarmes,
 Qu'est il besoin mes yeus, d'y adiouster vos larmes?
 C'est destremper en fiel mes obstinez mal-heurs,
 Non, non, pleurés mes yeus : i'ay tort de vous reprendre.
 Car le grand feu d'Amour m'auroit reduit en cendre
 Si vous ne m'arrousiés de deux ruisseaus de pleurs.*

SONET

Sur la deuise d'un Taureau
 qui foule un Loup aus pieds, avec ce mot Latin :
Rapta ex raptore trophæa.

*Qui a veu le Taureau enflammé de courage
 S'eslancer au combat, afin de reuanger
 Le troupeau qu'il conduit, qu'un grand Loup veut manger*

Loup que la paste faim a chassé du bocage.
Qui a veu comme il rompt du Loup l'aueugle rage,
Se deliurantz soy-mesme & les siens de danger,
Et mugle de despit qu'vn voleur estrangier
L'est venu attaqquer iusqu'en son pasturage.
Tel Monsieur se fit voir ; courageus defenseur
Du troupeau fraternel, contre le rauisseur
Qu'affamé de butin le Rhin en France enuoye :
Quand au dos il graua du Germain abbattu,
Rompu, foulé aus pieds par sa ieune vertu,
Du Taureau assailly le Loup mesme est la proye.

SONET.

Combien que mes sospirs me bruslent à toute heure,
Et mon œil s'allambique en amere liqueur ;
Vous dites toutesfois que ie suis vn moqueur,
Qui si non qu'en papier ne sospire & ne pleure :
Qu'vn brasier tant ardent si longtemps ne demeure
En vn corps maigre & sec, sans en estre vainqueur :
Que mon mal est vn mal qui ne touche le cueur,
Veux que j'en meurs cent fois sans qu'vné fois ie meure.
Las ! c'est vn vrai Phœnix que l'Amour emplumé,
Qui pour son dernier nid moncueur a voulu prendre :
Car d'vne longue peine, & d'ennuy consumé,
Quand il vient resolu sa mort prochaine attendre,
En se bruslant au feu par vos yeux allumé,
Se voit tousiours plus beau renaistre de sa cendre.

SONET

A Iudith de Mesmes, malade au mois de May.

Gueriffés-vous mignonne, & reprenés courage :
Le mal que vous aués n'est vn mal dangereux,
Puis qu'il vous vient en May; & qu'vn mois amoureux
Pallit vn peu le teint de vostre beau visage.
D'autres en palliront en la fleur de vostre âge,
Si ie suis bon deuin, qui forts & vigoureux,
Par vn regard forcier deuiendront langoureux;
Mourans pour mieus reuiure en vn libre seruage.
Ie pense ouyr desia quelque loyal amant,
Qui vous accuse ainsi du gracieus tourment
Où prent plaisir ce Dieu qui les humains enferre :
Elle desment sa race : on le voit à ses faits :
Par le moyen du pere en France on eut la pais,
Par les yeus de la fille Amour y faiçt la guerre.

SONET.

Sire, Thulene est mort : i'ay veu sa sepulture :
Mais il est presque en vous de le resusciter :
Faiçtes de son estat vn poëte heriter :
Le poëte & le fou sont de mesme nature.
L'vn fuit l'ambition, & l'autre n'en a cure :
Tous deux ne font iamais leur argent profiter :
Tous deux sont d'vne humeur aisée à irriter :
L'vn parle sans penser, & l'autre à l'auenture.
L'vn a la teste verte & l'autre va couuert
D'vn ioly chapperon faiçt de iaune & de vert :
L'vn chante des sonets, l'autre danse aus sonettes.

*Le plus grand different qui se trouue entre nous,
C'est qu'on diët que tousiours fortune aime les fous
Et qu'elle est peu souuent fauorable aus poëtes.*

SONET

Pour Monsieur le Secretaire de Mesmes,
à Monsieur de Villeroy.

*Ores que nous entrons en la nouvelle année
(Pleine soit elle d'heur & de felicité)
Je vous faiëts vn present en toute humilité,
Bien que vostre excellence en soit mal estrenée.
Aussi ay-ie choisi ceste bonne iournée,
Où tout est bien receu pour la solennité :
En quoy lon prent exemple à la diuinité
Qui plus regarde au cœur qu'à la chose donnée.
S'il vous plaiët à tel iour ce liure receuoir,
Maints affaires d'estat dedans vous pourrés voir,
Tirés, & peu connus de la Françoisise histoire.
Donner en autre temps ie ne vous l'auserois,
Car, nourry des ieunesse aus affaires des Rois,
Des memoires d'estat vous estes le memoire.*

SONET.

*J'ay procès contre vous : c'est vn fort aduersaire,
En vostre chambre mesme & où vous presidés :
Je n'ay point d'aduocat, si vous seul ne m'aidés,
Qui sceut parler pour moy, ou escritures faire,
Je ne cherche tesmoin en ce cas qu'il faut taire
A tout autre qu'à vous, qui si bien l'entendés,*

Puisqu'il est ainsi donc, toute seule plaidés,
 Instruisés, rapportés & iugés mon affaire.
 Quelle en sera la fin? l'esper dit d'un costé
 Que ie le gaigneray, suiuant vostre equité :
 Je voy d'autre costé la chose mal partie,
 Qui trouble mon espoir de crainte & de souci :
 C'est que ie n'ay tesmoin, ny aduocat aussi,
 Iuge, ny rapporteur autre que ma partie.

SONET

Sur vne tapifferie donnée à Monsieur par la
 Roine sa mere, où il y a vn croissant & vn
 Soleil, avec la deuise,
 Rien ne croist de plus beau.

Rien n'est si beau que la belle lumiere
 D'un beau soleil en vn pur renouveau ;
 C'est l'œil du monde, & qui tousiours nouueau
 Court & recourt par la mesme carriere.
 Ceste beauté, des beautés la premiere,
 Se communique à vn autre flambeau,
 Pere des mois, qui n'a rien de plus beau
 Que ce qu'il prent des rayons de son frere.
 En France vn Roy, comme au Ciel vn Soleil,
 Ne peut auoir ny plus grand, ny pareil ;
 Monsieur est seul qui sa clarté seconde :
 Luyfant par luy : ainsi que le croissant
 Sur toute estoille en l'air apparoissant
 Qui de la nuit fait naistre vn iour au monde.

SONET.

*Oiseleur mon amy, veux-tu estre riche homme?
 Je t'enseigne vn moyen pour fuyr pauureté :
 Laisse tous ces oiseaus voler en liberté,
 Ne tends qu'à vn oiseau, Oiseau qu'Amour on nomme.
 C'est luy qui a iadis pour le pris d'une pomme
 Du superbe Orient l'Empire en bas ietté :
 Qui faict naistre en Hyuer dans nos cœurs vn Esté :
 Qui trouble nostre esprit, & qui rompt nostre somme.
 Si tu prens cest oiseau, merueille des oiseaus,
 Qui a faict, & doit faire au monde tant de maus,
 Tu auras plus de lard, plus d'œufs & de fromages,
 Que n'en gaigne vn chasseur, quand au bois il a pris
 Quelque grand vieus Regnard, ou bien quelque loup gris
 Dont il porte la peau, questant par les villages.*

SONET

Perdu à ie vous pren fans verd.

*Qui vous prendroit sans verd, ce seroit belle prise :
 Et deuroit en Amour estre des plus contens :
 Je le iuge par moy : mais, à ce que i'entens,
 Nul ne viendroit à bout d'une telle entreprise.
 Vostre grace, & beauté, que tout le monde prise
 Est ores paruenüe à son plus gay printemps :
 Ce n'est rien que verdure, & que fleurs de ce temps :
 Je ne m'esbahi donc si vous n'estes point prise.
 Mais moy, ie m'esbahi d'estre pris à tous cous.
 Ha! quelque dieu trompeur s'entend avecques vous :
 J'ay beau cueillir du verd, ie perds par sa finesse.*

*Amour, pour vous donner l'avantage en ce ieu,
Allume de vos yeus en mon cœur tant de feu,
Qu'il en seche mon verd, & ma verde ieunesse.*

SONET

Du Parlement transporté aus Augustins pour
le mariage du Roy Charles IX.

*Où s'en va le procès? qui faict trousser bagage
A ce monstre noisif, contraire aus bons accords?
Monstre à beaucoup de chefs, entés en mesme corps
Qu'il nourrist de despens, d'intrest & dommage?
Presidens, Conseillers, & tout leur equipage
D'Aduocats, Procureurs, qui vivent de discords :
Huiſſiers, greffiers, sergens, & tesmoins, & records,
Fuyent deuant la pais qu'ameine vn mariage.
La Cour chasse la Cour : Amour ferme & loyal
Desloge le Palais du grand Palais Royal,
Trop superbe seiour pour vne plaiderie.
C'est pourquoy le procès, qui se voit desnichier.
Et que rien ne luy vaut debatre & se facher,
Par despit se va rendre en vne moinerie.*

SONET

Des deux Marguerites, sœur & Tante du Roy.

*La France courageuse, & l'Espagne animée
Tenoient toute l'Europe en trouble & en terreur ;
La guerre, les combats, les meurtres pleins d'horreur,
Laiſſoient aus heritiers la haine enuenimée :
Quand de libre contrainte, & de main desarmée,*

*L'heureuse Marguerite enchesna la fureur,
 Barriere entre vn grand Roy & vn fils d'Empereur,
 Et fit iurer la Pais à l'vne & l'autre armée.
 Tu en feras autant, belle Royale plante,
 A ta Tante semblable en nom & en vertus;
 Afin que desormais à ton honneur on chante,
 Lorsque par toy seront nos discords abbatus.
 On dit que d'vne fleur Mars a pris sa naissance,
 Toutefois d'vne fleur la pais est née en France.*

SONET

Sur le portraict du Roy, qui s'est vaincu
 foy mesme.

*De qui est ce portraict si bien elabouré?
 Je fay reuiure Hercule en ma viue peinture.
 Hercule n'est-il pas, trop ieune est sa figure?
 La ieunesse espousant ieune il est demeuré.
 Veu le braue travail par Hercule enduré
 Auant que mettre à fin mainte estrange aduventure,
 Il estoit plus puissant : tu fauls à la mesure.
 L'effort d'vn grand courage au corps n'est mesuré.
 Que n'as-tu doncques peint la peau tant renommée
 Du superbe Lyon, qui au bois de Nemée,
 Fut en premier labeur par Hercule dompté?
 Le dehors seulement à tes yeus se presente;
 Et l'Hercule Gaulois que mon art represente
 Porte dedans le cœur le Lyon surmonté.*

SONET.

Comparaifon d'Amour & du Loup.

Qui veut connoifre Amour, connoiffe vn Loup fawuage.
L'vn fuit les lieux deferts, l'autre hante les bois :
L'vn aperceu des chiens eft fujet aus abbois :
L'autre a mille rapports, & dangereux langage.
L'vn eft plein de fureur, & l'autre eft plein de rage.
Du loup le feul regard à l'homme ofte la vois :
Amour, tu rends muets ceus que fans yeux tu vois.
Tous deus cherchent la nuit pour aller en dommage.
Le Loup preffé de faim de terre vit fouuent :
Et l'Amour affamé ne fe pait que de vent.
Amour eft defguifé : le Loup fa forme change.
Les trop fimples brebis feruent de proye aus Lous :
Entre nous amoureux, trop fimples & trop dous,
Nous nous faisons brebis, auffi le loup nous mange.

SONET

D'Amour & des Ardents.

Le volage Archerot, petit Dieu grand trompeur,
Eft femblable aus Ardents qui luyfent en Automne :
Quand on les voit de nuit bien fouuent on s'eftonne :
Amour eft en tout temps plein de crainte & de peur.
Les Ardents ne font rien qu'une humide vapeur :
Amour n'eft qu'une humeur dont on brule & friffonne.
La clarté des Ardents efbloût la perfonne :
Amour trouble le fens, & aueugle le cœur.

*Les Ardents sont folets, hantants les marefcages :
 Amour se baigne en fleurs, & n'est pas des plus sages.
 Amour meurt en viuant, les Ardents viuent peu.
 Toutefois des Ardents la traistresse lumiere,
 Fait tomber les passants dedans quelque riuere :
 Et Amour fait tomber les Amants dans le feu.*

SONET

D'Amour vsurier.

*Pauure de sens affamé d'un desir,
 Es mains à'Amour ie mis mon cœur en gage :
 Mon obligé fut d'un humble langage :
 Le terme estoit payer à son plaisir.
 De m'acquitter ie n'auoy le loisir :
 Tant l'interest couroit à mon dommage.
 Celuy qui prist mon meuble & heritage
 Au lieu du corps mon ame vint saisir.
 En la prison d'une dame trop fiere
 Nostre vsurier nous veut faire pourrir :
 Gaignons au pied, si par ceste maniere
 Nous nous pouuons au besoing secourir.
 Las! c'est en vain : le corps par bien courir
 N'eschappe pas quand l'ame est prisonniere.*

SONET

A l'Aurore.

*Quand au sommeil i'ay les paupieres closes,
 Amour les ouure, & double mon souci :*

Lors que la nuit tient le Ciel obscurci,
 Et les couleurs desrobe à toutes choses.
 Debout, debout, Aurore au teint de roses,
 Monstre ta face & le beau iour aussi;
 C'est honte à toy de le cacher ainsi,
 Veux qu'au giron d'un vieillard tu reposes.
 Elle m'oyant de son iuue sejour
 M'a respondu : Affés chaut est l'Amour,
 Pour d'un vieillard eschauffer la froidure.
 Tel fustes-tu que mon Tithon ie voy,
 Si ton Aurore on met avecques toy
 Tu voudras bien que la nuit tousiours dure.

SONET

A la Roine Elizabeth d'Austriche,
 sur sa grosseffe, & l'appetit qu'elle a pris
 à des Oliues.

Quelle sera, Roine, nostre esperance?
 Que sentez-vous en vos flancs se mouuoir?
 Phœbus m'a dict, qui le peut bien sçauoir,
 Qu'aués conceu le repos de la France.
 Il a dict vray : i'en ay ferme assurance :
 Amour y vint quand vous la vinstes voir.
 Mars voise ailleurs essayer son pouuoir :
 La paix doit faire icy sa demeurance.
 Puis vostre enfant, comme souuent aduient,
 Se sentira du desir qui vous vient ;
 Ainsi que vous il aimera l'Oliue.
 Riens, François, qui de guerre estes las ;
 Il faut où est l'Oliue de Pallas
 Que Mars y meure & que la paix y viue.

SONET

A vn Perroquet.

*Oiseau qui sçais parler humain langage
 En quoy sur tous as meritè le pris :
 Qui es contraint par celuy qui t'a pris,
 Comme vn amant, de chanter en seruage.
 Quand tu verras passer deuant ta cage
 Ceste beauté dont ie suis trop espris,
 Di-luy, mignon, ces six mots bien appris,
 Aimés, cruelle, Amoureux est vostre âge.
 Ainsi iamais ne s'empire ta vois ;
 De soupe en vin, de pauot & de nois,
 Ainsi iamais ta cage ne soit vuide :
 Ainsi sois-tu le roy des oiseaus verts :
 Et ton renom fleurissant par mes vers
 Oste l'honneur au Perroquet d'Ouide.*

SONET

A Monsieur d'Alincourt, partant de Paris en
 poste, pour aller à Lyon espouser la fille
 de monsieur de Mandelot.

*Amour qui a blessé de sa fleche meilleure
 Deux cœurs en mesme endroit, pour les rendre contents,
 Te va faire iouïr du bien que tu attens :
 C'est pourquoy, d'Alincourt, tu fuis toute demeure.
 Sui l'Amour qui te meïne, & parts à la bonne heure,
 Sans craindre les chemins, ny la rigueur du temps :*

*Tu as avecques toy le seigneur du printemps :
 Le Ciel, comme il luy plaist, tantost rit, tantost pleu.
 Courte soit ton absence, & de peu de seiour.
 Bientost vn beau Soleil face naistre vn beau iour,
 Que celuy qui te guide en santé te rameine.
 Je di ce petit dieu, archer Idalien,
 Qui ores de si loin, par vn ferme lien,
 Joint Lyon à Paris, & le Rosne à la Seine.*

SONET

Sur le trespas de Madame de Sauoye.

*Si la vertu estoit chose mortelle,
 Qui comme nous vn corps fresle eust vestu,
 I'oserois dire, icy gist la vertu,
 L'honneur, les arts, enterrés avec elle.
 Qu'on pleure donc, & qu'on regrete celle
 Qui a toujours le vice combatu :
 Celle qui a en la France abbatu
 L'hydre à cent chefs, qu'ignorance on appelle :
 Mais si vertu n'est suiette au tombeau,
 Ainsi que nous : ains luit comme vn flambeau,
 Volant au Ciel quand la terre elle quite :
 Roine, essuyés les larmes de vos yeus :
 Et voyant luire vn nouuel astre aus cieus,
 Croyés que c'est l'astre de Marguerite.*

SONET

Du fleur de Montaulain au fleur Passerat.

*Passerat, que mon cœur aime, chérit, honore,
 Pour tes belles vertus, ton esprit, ton sçauoir,*

*Passerat que mes yeus desirent tant de voir,
 Et de qui les beaux vers en mon ame i'adore.
 Passerat, qu'en tous lieux ma Champaigne decore,
 Qui as sur Apollon, & les Muses pouuoir :
 Je ne veus enuers toy manquer de mon deuoir :
 Je te veus visiter, voir & reuoir encore.
 Je te veus visiter : & si veus qu'à loisir
 De ton rare sçauoir ie gouste le plaisir :
 Rien ne peut maintenant tant contenter ma vie.
 Voisin, donne moy donc ce passetemps heureux,
 Parmi les tourbillons de ce temps orageus :
 Tu ne dois par raison me quitter ceste enuie.*

A luy mesmes.

QVATRAIN.

*Reçoy, mon Passerat, ce Sonet que ma plume
 A forgé rudement desur ma rude enclume :
 Et tien pour le certain que si ie pouuoiy mieus
 Ma muse plus souuent contenteroit tes yeus.*

Responce de Passerat au sieur
de Montaulain.

*Si de voir Passerat tu es tant desireus,
 Toy, mignon de Phæbus, & que Mars fauorise,
 Le voicy, Montaulain, qui t'honore, & te prise,
 Et d'estre aimé de toy s'estime bien-heureus.*

*Je me flate vn petit, bien qu'il soit dangereus,
 Quand Montaulain me loïe, & ce los me maistrise.
 Mais ie crain le desir dont ton ame est esprise :
 Souuent l'affection trompe les amoureux.
 Comme certains miroirs, au poli de leurs glaces,
 Rendent plus d'un visage, & plus grande les faces :
 Ainsi toy, le miroir d'honneur & de sçauoir,
 Qui sur tous es cheri des filles de memoire
 En tes vers mieus polis, ministres de ma gloire,
 Plus grand que ie ne suis tu me veus faire voir.*

SONET

Sur le retour du Roy Henry III, à Paris, apres
 auoir receu à mercy les Suiffes & Allemans
 protestans, & les auoir renuoyé
 en leur pays.

*Paris, voicy ton Roy, que la gloire environne :
 Luy qui a le Suyffe, & l'Aleman domté.
 Sa guerriere vertu, sa prudence, & bonté,
 Ont merité l'honneur d'une triple couronne.
 Cueille-luy de tes mains le rameau qui se donne
 A celuy qui triomphe en vn char d'or monté,
 Il a ses ennemis par armes surmonté :
 Et vaincueur de soy-mesme, aus vaincus il pardonne.
 Il a par bon conseil, & par sages moyens
 Conserué ses sujets, & les bons citoyens :
 Offre le chesne verd au meilleur Roy qui viue.
 Il chasse loin la guerre, & rameine la pais :
 Qu'il en porte l'enseigne : & qu'il soit à iamais
 Couronné de laurier, & de chesne, & d'Oliue.*

SONET.

Reuien, Prince vainqueur, digne d'un double empire :
De Loire esloingne toy, pour de Seine approcher :
Iz Paris, s'il eust pu, te fust allé chercher,
Qui t'appelle de bouche, & de cœur te desire.
Ton œil est son phanal, pour de nuit le conduire :
Tu es son ancre ferme : & le prudent nocher,
Qui parmy maint escueil, & dangereux rocher,
As guidé à bon port la Françoisise nauire.
Ce fut un grand honneur à ta ieune vertu
D'auoir par tant de fois le rebelle abbatu,
Vsant de viue force, & d'ardeur de courage.
Mais ton estat troublé en pais auoir remis :
Et sans rien hazarder, chassé tant d'ennemis,
C'est le los immortel d'un Prince heurus & sage.

SONET.

Entre, inuincible Roy; que ton Paris te voye :
Roy qui sçais sous tes lois les ennemis ranger :
Qui peus l'age de fer en siecle d'or changer :
Et les flames de Mars en mille feus de ioye.
Crions, viue le Roy, à qui le Ciel oëtroye
De sauuer ses suiets, & leurs pertes vanger.
France, par sa vertu, du soldat estrange
Ne sera desormais & la fable & la proye.
N'oublés Allemans, & vous Suisses aussi,
Que la bonté du Roy vous a pris à merci :
Souuenés-vous de Beauce, & des riuies de Loire.
Mais, hélas! dirés-vous, nos femmes & enfans
Ne nous reueront plus vainqueurs & triomphans.
Allés, vaincus du Roy, ce vous est trop de gloire.

SONET

A Monsieur d'Autueil,
sur la mort de Monsieur de Grosbois son pere.

*Qui voit vn fils pleurer au trespas de son pere
Il voit de la nature & du sang le deuoir.
Pleurés donques celuy qui le iour vous fait voir,
Et qui plus ne verra du beau iour la lumiere.
Toutefois, si la mort est chose coutumiere :
Si sur grands & petits, egal est son pouuoir :
La mort d'un homme vieil vous doit moins esmouuoir,
Veu que dès le berceau nous allons à la biere.
Cessés, en le plaignant, de plaindre son bon-heur :
Il s'en va plein de biens, de long âge, & d'honneur,
Deliuré pour iamais de fortune & d'enuie.
Qu'ay-ie dit, il s'en va ! celuy que vous pleurés
Ne part point d'icy bas, quand vous y demeurés :
Ains vit encore en vous vne seconde vie.*

Ici, p. 272 de l'édition originale, se trouve un sonnet sur le trespas de M^{me} de Savoye, déjà imprimé p. 266 de la même édition et p. 24 ci-dessus.

Sur la mort de Monsieur de Bon-œil,
& sur la pieté de monsieur d'Aimeri son frere.

*Tu reuerras encor la lumiere du iour :
Resiouy toy, Bon-œil, en ce palle seiour :
Pollux n'est pas tout seul qui son frere en deliure.
De ton frere Emeri la rare pieté,
Mourant presque de dueil, de mort t'a racheté,
Afin qu'après sa mort tu le faces reuiure.*

SONET

A l'Aurore, & au Soleil, le iour de la conuerfion
& Meffe du Roy, 25 Iuillet 1593.

*Sus-fus, debout vermeille auantcouriere
Du clair Soleil, trop long est ton feiour :
Monte en ton char qui rameine le iour :
L'heure t'appelle, & t'ouure la barriere.
Au plus matin commence ta carriere,
Bel ail du Ciel : haste icy ton retour :
Et à tes rais ioignant les feus d'Amour,
Esclaire nous d'vne double lumiere.
Vien veoir vn Roy, tres-bon, & tres-chrestien :
L'efpoir de France, & son ferme soustien :
Qui n'a son pair, & n'a qui le seconde :
Puis quand au soir coucher tu t'en iras
En l'Ocean, a Tethys tu diras,
Que tu as veu le plus grand Roy du monde.*

SONET

Fait pour autruy.

*Lors que Morphée auoit tous mes sens enchanté,
Sur le poinct que la nuit son char en la mer plonge,
Comme vn nuage obscur, qui en homme s'allonge,
Vn idole apparut deuant mon liēt planté.
Vien t'en en ma maison, pour y trouuer santé :
Là chasseras, dit-il, le souci qui te ronge :
Ainsi parla l'Esprit, & auèques mon songe,
En l'air esuanouy, de moy s'est absenté.*

Las! il predict ma mort, ie n'en attens que l'heure.
 La maison de Pluton est celle où il demeure :
 La santé qu'on y trouue, est l'immortalité.
 Le souci n'y deuale, enfermé sous la lame :
 Mon corps, suy donc le sien : mon ame, suy son ame :
 Il me veut faire part de sa felicité.

Response au precedent.

SONET.

J'ay trouué de ton songe vn meilleur interprete :
 Dorat, qui n'est qu'Esprit sous peu de chair & d'os,
 D'vn autre Esprit sans corps entend mieus les propos,
 Addressés à ton liêt durant la nuit muète.
 Puis que l'ame t'a dict, de vois casse & foiblette,
 Vien t'en en ma maison, là trouueras repos :
 Là viuras sans souci, sain, gaillard, & dispos ;
 Rien moins que le trespas l'ame ne te souhazite.
 Va t'en en sa maison, sa femme y trouueras :
 Sans mal, & sans souci, avec elle seras :
 Pren la succession que l'ombre te propose :
 Entre au beau paradis d'vn loyal amoureux,
 Pour y passer tes iours gay, content, & heureux :
 Au ciel ne veut monter qui en tel lieu repose.

SONET

A Monsieur de Villeroy,
 secretaire des commandemens.

L'Estoille qui regnoit au iour de ta naissance,
 Ses rayons les plus beaux auoit sur toy lancé :

*Et pour rendre parfait cest œuvre commencé,
 Fortune & la vertu ioignirent leur puissance.
 Aussi te voyons nous vn des grands de la France,
 N'estant quasi de nul en faueur deuancé :
 Tu n'es pas toutefois du tout si auancé
 Qu'au vouloir d'un Enfant ton bon-heur ne s'auance.
 Si Amour, qui te prise, & t'aime, Villeroy,
 Te couchoit en l'estat, aussi bien que le Roy,
 De ses commandemens te faisant secretaire :
 Secretaire d'Amour parfaitement heureux,
 Tu sçauois le secret de tous les Amoureux,
 Et pourrois, comme vn dieu, despescher leur affaire.*

SONET

Pris de la Chicanerie.

*Ce procès m'a donné beaucoup de fâcherie,
 Parmy tant de defaults, remises, & delais,
 Subterfuges, renuois, rotines de palais,
 Repliques, contredits, & telle tricherie.
 Ma partie est trop fine en la chicanerie,
 Qui me laisse compter tant de pas de mulets,
 Tant de pas de messieurs, tant de pas de valets :
 Je crain quelque surprise, ou quelque tromperie.
 Notre President mesme avec elle s'entend,
 Dont ie suis en danger de le perdre content,
 Si à vn bon accord ie ne la puis reduire.
 Comme en viendray-ie à bout? ayant sceu tout mon cas,
 Mieux que mon procureur, ny que mes aduocats,
 Elle me veut forclorre, & ne veut point produire.*

SONET

de mesme fujet.

*J'ay perdu mon procès, non pas faute de droit,
 Mais parce qu'en faueur ma partie est trop forte :
 Monsieur le President contre moy la supporte :
 Vn autre non suspect en ce cas il faudroit.
 Le remede d'appel n'a lieu en cest endroit :
 Jugement souuerain luy a fermé la porte.
 La seule erreur de faict gain de cause m'apporte,
 Par qui contre raison mon procès se perdroit.
 Mon conseil est d'adujs qu'aus Iuges de ma cause,
 Qui m'ont bien pris le faict, i'adiouste en ceste instance
 Le nombre de nouueaus porté par l'ordonnance :
 Je n'vse toutefois du moyen qu'il propose :
 Car à vostre equité ne faut tant d'assistance :
 Seule connoisses-en, i'en croy vostre sentence.*

SONET

Sur vne Esclipse de Soleil.

*Lors que Phæbus, sur le milieu du iour
 Fut eclipsé par vne autre lumiere :
 Ceste beauté, des beautés la premiere,
 Ne voulut point partir de son sejour.
 Si sa clarté, ains la torche d'Amour,
 Plus que ton feu pure, nette, & entiere,
 Se fust coniointe à la brune courriere,
 Elle i'eust fait, Phæbus, vn mauuais tour.*

Car toy, vaincu, ayant quitté ta place
 Au rare honneur de sa diuine face
 Elle eust conduit tes cheuaus par les cieus.
 Peut-estre aussi que sa tresse dorée
 Et sa beauté, de trop près admirée,
 Eust allumé la guerre entre les dieus.

SONET

D'en aimer deus en mesme temps.

Amours iumeaus d'une flamme iumelle
 En mesme temps, m'ont embrasé le cueur :
 L'aime Margot, l'aime Catin sa sœur :
 L'une me plaist, l'autre me semble belle.
 L'une est farouche, & l'autre vn peu rebelle :
 L'une est mon bien, & l'autre mon bon-heur :
 L'une commence à venir en sa fleur
 L'autre fait honte à la saison nouvelle.
 Qui ne croit point qu'on en puisse aimer deus,
 Ne sçait que c'est que d'aimer ses deus yeus.
 Mes deus yeus sont les deus' que ie desire.
 Si on me veut d'inconstance blasmer,
 Je repondray que deus anchres en mer
 Mieux qu'une seule arrestent vn nauire.

7

SONET.

Ore est venu le iour que la belle s'approche :
 Iour de moy souhaité, comme vn present des dieux :
 Afin qu'à mon plaisir ie me mire en ses yeus,
 D'où l'Amour embusché ses traictz sur moy descoche.

2.

*Ny riuere, ny bois, ny montagne, ny roche,
 N'empeſchent mon regard, ny diſtance des lieux :
 Seulement Cupidon, ſur mon aiſe enuieus,
 Plus aueugle me rend quanzd mon bien eſt plus proche.
 Vne telle lueur ſes yeus m'ont eſclaté,
 Qu'à la voir de plus pres i'ay moins la veuë entiere
 Je contemplerois mieus ſa diuine beaulté,
 Si ie me reculois quelque peu plus arriere.
 Quand on voit de plus loin du Soleil la clarté
 Moins on eſt eſblouy de ſi grande lumiere.*

SONET

Du mariage d'Harmonie,
 & de celuy de Madame ſœur du Roy,
 à qui conuient le meſme nom.

*En l'âge d'or, auant que fuſt banie
 La pieté de ces terreſtres lieux,
 S'il eſt certain que la bonté des dieus
 Vint faire honneur aus nopces d'Harmonie :
 Des immortels la ſaincte troupe vnne,
 A ce beau iour abandonnant les cieus,
 Se monſtrera ſans nuage à nos yeus,
 Pour honorer ſi noble compagnie.
 En noſtre temps d'une Harmonie encor
 Le mariage ameine vn ſiecle d'or.
 (Par moy ſera madame ainſi nommée.)
 Ce nom ſur tous conuient bien à ſes faits :
 Puisque par elle en accord, & en pais,
 Doit demeurer la France deſarmée.*

SONET

Sur les feus de la sainct Iean.

*Quand ie vous voy, gentiles bergerettes,
 Danser autour de ces feus allumés,
 Et de pieds nuds, au mal acoustumés
 Fouler les champs, peinturés de fleurettes :
 Mon pauvre cœur, captif des amourettes,
 Pense aux flambeaus des archers emplumés,
 Qui ont mes os en cendre consumés
 Par l'aspre ardeur de leurs flammes secrettes.
 Ha! di-ie lors, combien sont differents
 Mes feus cachés de vos feus apparens?
 Ces feus vont font d'ancer, chanter, & rire :
 Les feus qu'Amour en l'ame vient lancer,
 Au lieu de rire, & chanter & d'ancer
 Me font languir, & pleurer mon martyre.*

SONET

Des misereres d'Amour.

*Heureus qui peut passer ses ans plus vigoureux
 Sans engager son cœur au plaisir d'une dame!
 Heureus qui fuit d'Amour & les traits & la flamme!
 Et qui ne sçait que c'est d'un refus rigoureux!
 Heureus qui ne chemine & passe & languoureux
 Apres une beauté qui emporte son ame!
 Heureus sont les forçats qui tirent à la rame!
 Heureus le malheur mesme, au pris d'un amoureux!*

*Celuy qui veut trouuer tout aigre, & tout amer,
 Vienne en mon lieu seruir vne maistresse fiere :
 Vienne suiure en mon lieu le cruel dieu d'aimer,
 Qui veut estre conduit à peine & à misere :
 Ainsi qui ne sçait pas le chemin de la mer,
 Y paruient sans faillir suiuant vne ruiere.*

SONET

Sur l'image sainct Michel.

*Ce sainct Michel ailé dont la croix argentée
 Abat vn ennemy, puis le foule abatu,
 Figure Amour oiseau, & la grande vertu
 De ceste croix d'argent, d'vn chacun souhaitée.
 Si tost qu'elle reluit en la main apportée,
 Celle qu'Amour en vain longtems a combatu,
 L'assaillant de sa flame, & de son trait pointu,
 De fiere humble deuiet, par vne croix domptée.
 Femmes, vous me direz que ce n'est pas raison,
 De faire aus ennemis de vous comparaison.
 I'en suis quasi d'accord, sans parler de vos testes.
 Car combien que vos cœurs contre Amour soient armez,
 La croix qui vous abat toutes fois vous aimez,
 Ce que dire on ne peut de ces vilaines bestes.*

RESPONSE

Pour les femmes.

*L'Ange que vous voyez, avecques ses coquilles,
 Ne figure sinon les femmes & les filles :*

*La croix, la passion, les peines & tourments,
Que par vn fol desir endurent les amants.
Il domte le mauuais : pour monstrier que les belles
Domtent par leurs beautez les hommes plus rebelles :
Et que par leur engin souuent elles leur font,
Ainsi qu'ha l'ennemy, de grand's cornes au front.*

SONET

Sur des gands.

*Je me plains de vos yeux, dont la flamme est glissée
En mes nerfs, & mes os, & m'a tout consumé :
Je me plains des cheueus, où l'archer emplumé
De milles rets dorez vne embusche a dressée.
Je me plains de ce teint, qui rend l'ame insensée :
Je me plains des attraits de ce front tant aimé :
Je me plains de ce ris qui l'esprit m'a charmé :
Je me plains de la voir enchantant ma pensée.
Mais ie me plains sur tout de l'effort inhumain,
Et de la cruauté de vostre blanche main,
Que sent mon pauure cœur trop aspre à sa rapine.
Pour le moins de ces gands vous deués la courir,
Afin que me venant le costé gauche ouuirir,
Tiriés plus doucement le cœur de ma poitrine.*

SONET

A la Roine Marguerite.

*Si iadis vn corbeau de sa vois enrouée
Saluant les Cefars, fut iugé bien appris,*

*Osant vous saluer, pourray-ie estre repris,
 Puis que vous ne serés iamais affés louée?
 De tant de rares dons le Ciel vous a douée
 Que tout honneur Royal en vous seule est compris :
 Voila pourquoy ma Muse autre suiet n'a pris :
 Muse heureuse trois fois si elle est aduoüée!
 Combien qu'en vostre estat on ne lise mon nom,
 Roine, dont les vertus surpassent le renom,
 Vostre pourtant ie suis, vous estes ma Minerue.
 De rien ie ne vous fers, & ie le connois bien :
 Mais vne Roine aussi n'a pas beaucoup de bien
 Qui n'a dans sa maison chose qui ne luy serue.*

SONET.

*Comme vne tendre fleur de ceste humeur nourrie
 Que l'aube fait tomber au mois plus souhaité,
 Va tousiours accroissant sa grace & sa beauté,
 Et semble que le Ciel à elle seule rie.
 Mais s'il aduient aussi que la fleur tant chérie
 Demeure sans rousée aus grands iours de l'esté,
 Tout ce qu'elle eut de beau soudain luy est osté :
 Morne on la voit flestrir, & cheoir sur la prairie.
 Ainsi vostre bel œil m'esleue & me nourrit,
 Fleurissant en amour, cependant qu'il me rit :
 Mais, hélas ! si de moy sa faueur il retire,
 Comme vn Lis qui se meurt, faute d'estre arrousé
 Ie languis, ie flestri, de vigueur espuisé,
 Et d'où venoit mon bien, de là vient mon martyre.*

SONET

Au Roy, pour estre payé de quinze mois
de sa pensïon.

*Quinze mois sont passés, depuis que la lumiere
Du grand Astre Royal s'escarta de mes yeus :
Quinze mois i'ay languï, sans espoir d'auoir mieus,
Voyant que le Soleil me laissoit en arriere.
Or ay-ie tant crié que mon humble priere
Est en fin paruenüe à l'zureille des dieus :
Ils nous ont renuoyé le Soleil radieus :
Mais sur moy ne luit point sa clarté coutumiere.
Si d'vn astre commun chacun se doit sentir,
Sire, ie vous suppli, vueillés moy departir
De vos rayons dorés, qui me souloient conduire.
Tout ce qui m'est obscur sera tost esclarci,
S'il vous plaist commander à monsieur de Souci
Qu'il face le Soleil dedans ma bourse luire.*

SONET

Sur le iour des Trespasés.

*A ce saint iour, belle & rebelle dame,
Qu'on doit prier pour le salut des morts,
Si vous sentés au cœur quelques remords
D'vn pis que mort, dont vous tourmentés l'ame :
Comme les morts sont tirés de leur flame
Par oraison qui les en iette hors,
Tirés aussi & mon ame, & mon corps,
Du feu d'Amour qui l'vn & l'autre enflame.*

*Il ne faut point tant de deprofundis,
 Pour me sauuer en vostre paradis :
 M'en voulés-vous iouissance permettre ?
 Dites, ouy : ce beau mot seulement
 Soudain pourra, finissant mon tourment,
 De purgatoire en paradis me mettre.*

SONET

De la petite damoiselle Iudith de Mesmes.

*Trop cruelle, ou trop fine, a esté ma maistresse,
 Que iamais ie ne sceu conuertir à m'aimer :
 I'en veus vne seruir qu'on ne puisse blasmer
 De trop de cruauté, ny de trop de finesse.
 Amour, qui est enfant, à vn enfant m'adresse :
 C'est des yeus de Iudith qu'il me vient enflamer.
 Son trait la trouuera plus tendre à entamer
 Que l'orgueil endurci d'une ferme ieunesse.
 Qu'on ne m'allegue point que petite est m'amour :
 Plus vn feu est petit, & mieus peut-on l'esteindre.
 I'ay temps & liberté de luy faire la cour,
 Tandis qu'elle est petite, & qu'il n'y a que craindre :
 Sa grace & sa beauté croissent de iour en iour :
 Si j'attendois plus tard, ie n'y pourrois atteindre.*

SONET.

*Aurons nous paix ? aucuns disent qu'ouy.
 Croire le peut qui croit par ouïr dire.
 Le bruit en court, pource qu'on la desire.
 On la fera, si le peuple est ouy.*

P'en ay veu trois, dont on n'a point iouy :
Je crain de veoir ceste quatriesme pire.
L'vn n'en rira que l'autre n'en soufpire :
Onques ne fut tout homme refiouy.
Vous que le Roy, & que monsieur depute
Pour la boucler, n'entrés point en dispute :
Tirés au but où tout le monde tend.
Pressés, serrés, noüés fort ceste afaire,
Vous ne scaurés encores si bien faire
Qu'on ne reioüe au ieu du mal content.

QVATRAIN

Sur le mesme sujet.

Verrons-nous point la paix fleurir en ceste terre ?
Mz foy, ie croy que non, ou qui dure longtems :
Car si on fait la paix, i'y voy des mal-contens,
Et par les mal-contens recommence la guerre.

SONET.

Quand dedans vn cristal vous mirés vostre face,
Qui pourroit d'vn clin d'œil vn froid marbre enflamer,
Me pardonnés-vous pas si i'ose vous aimer,
Et si en vostre amour ie cherche d'auoir place ?
Si est-ce que le bien, que n'a pas ceste glace,
De veoir l'autre beauté est plus à estimer :
C'est plustost en mon cœur où se peut imprimer
Vostre diuin esprit, & vostre bonne grace.
Mon cœur n'a autre obiect que vos perfections :
Et vn cristal reçoit toutes impressions,

*Puis les pert aussi tost que le corps s'en absente.
 Mon cœur est véritable, vn cristal est menteur.
 Vous auez à choisir du miroër & du cœur :
 Prenés celuy des deus qui mieus vous represente.*

SONET

A la Roine mere du Roy,
 sur sa maison à Paris, où les Rois & Roines
 ses enfans sont logés avec elle.

*Madame, il n'y a rien qui par vous ne se face.
 Quel prodige nouveau, quel miracle est cecy ?
 Que les Rois vos enfans, & les Roines aussi,
 Vous ayés tous logés en si petite place ?
 Le Soleil ne luit point sur vne telle race,
 Quand de ses rais dorés le monde est éclairci.
 Qui ne s'esbaïroit de les voir tous icy ?
 Veux que pour leurs grandeurs la terre a peu d'espace ?
 Mais vostre heurus conseil, & vostre autorité,
 Qui a remis la France en sa tranquillité,
 Les serre estroittement, & si bien les assemble,
 Qu'estans tousiours vnis de parfaite amitié,
 En vn lieu plus petit, voire de la moitié
 La mere, & les enfans demeureroient ensemble.*

SONET

A Monsieur de Souci, sur la Comete.

*Non, non, ce feu nouveau n'est point vn feu prophete
 Ny de la mort des grands ny de sedition :*

De moy ie l'interprete, & de ma pension :
Qui croit à l'astrologue, il peut croire au poëte.
Sans rechercher de loin la cause plus secreete
Qui a produit cest astre, & son influxion,
De ma bourse alterée vne inflammation
Affés me fait sentir l'effet de la Comète.
Elle a bien longue queue, & bien longs sont aussi
Deus ans de pension, qui m'ont tout racourci :
Mais vne heureuse fin en doit estre esperée.
Si mon art ne me trompe, & si vostre bonté
Fauorise ma bouche à dire verité,
Enfin i'auray de l'or, car sa queue est dorée.

SONET

Sur vne barque pleine de Musiciens.

D'où vient ce chant si doux, qui nous frappe à l'aureille ?
Phæbus, & les neuf sœurs, ne s'oseroient vanter
D'auoir tant de douceur, pour les Dieus contenter :
Cœur n'est si endormi qui gai ne s'en reueille.
C'est le chant d'une barque : oyez quelle merueille !
Quelque Orphée est dedans, qui pourroit enchanter
Les rochers & les bois, tant il sçait bien chanter.
Argo l'antique nef a trouué sa pareille.
L'une par l'Ocean porta la toison d'or :
Et l'autre par vn lac porte vn riche thresor.
L'une a diuine vois, l'autre l'eut prophetique.
L'une fut mise au rang des celestes flambeaus
L'autre egale en clarté aus astres les plus beaux,
Accroist le nombre d'eus, & du ciel la musique.

SONET.

Cest esprit tout diuin, cest œil qui estincelle
 Comme vn astre iumeau, ceste humble grauité
 Du front, & du sourcil en arcades vouté,
 Ceste bouche tesmoin de prudence immortelle :
 Ceste languette main, qui doucement cruelle
 Tire vn cœur afferui par le gauche costé,
 Disant que c'est pour soy qu'elle l'a emporté :
 Ce port, & ce maintien, ceste taille si belle :
 De tout cela mestlé, le ciel vous en a fait
 Ie ne sçay quoy plus grand, & beaucoup plus parfait
 Que ce qu'on dit beauté, qui merite estre aimée.
 Aussi tant d'excellence, & de perfection,
 Me cause vne plus grande, & forte affection,
 Que celle qui amour est simplement nommée.

SONET.

Le Crucifix parle au pecheur.

Du plus hault ciel pour toy i'ay descendu,
 Où ie regnois, fils égal à mon Pere :
 I'ay enduré tout mal & vitupere,
 M'estant pour l'homme homme mortel rendu.
 I'ay de mon gré vie & sang respandu,
 Pour deliurer ton ame prisonniere :
 Ie me suis veu, pour ta faute premiere.
 Entre larrons comme vn larron pendu.
 Cœur endurci, que i'ay seul destaché,
 A si grand pris, des liens du peché :
 Veus-tu rentrer en mesme seruitude?

*A tout le moins, si en ton Dieu tu crois,
 Leue tes yeux pour voir en ceste croix
 Et ma bonté, & ton ingratitude.*

SONET

SVR LA DEVISE LATINE

Et meus extinguet fletus quos suscitât ignes.

*L'Epire se vantoit iadis d'une fontaine
 Où le brandon estaint la flame receuoit,
 Perdant en la mesme eau le feu qu'il y trouuoit :
 Chose bien dure à croire, & toutesfois certaine.
 Entre vous curieux, si vous cherchez la veine
 D'où put sourdre ceste eau qui Dodone abbreuuoit :
 Au bois de Iupiter plus elle ne se voit ;
 Cessés de l'y chercher, vous perdés vostre peine :
 Elle est dedans mes yeus : ie le sens à mes pleurs,
 Qui de l'onde d'Epire ont encor la Coustume,
 Or en chaude froidure, ore en froides chaleurs :
 Car pleurant mes Amours, le feu estaint i'allume,
 Et cherchant en pleurant la fin de mes mal-heurs,
 I'estains des mesmes pleurs le feu qui me consume.*

SONET.

*I'ay mon cas : ça de l'eau qui soit fraische & bien nette,
 Pressés fort qu'il ne s'enfle : & qui est ce des Dieux
 Qui dessus mon plaisir est tousiours enuieus ?
 Ne scauroi-ie iouër qu'un mal-heur ne me guette ?
 L'esteuf m'a blecé l'œil, n'aguere vne sagette
 Mon esprit' aueugla, le naurant par les yeux :*

*Ce mal me rend troublé, & l'autre furieux,
 L'un est venu d'un arc, l'autre d'une raquette.
 Tien barbier, saigne-moy : pique fort, as-tu peur?
 Je ne le fus iamais, toutesfois j'ay bon cœur.
 Que mon sang est bruslé! d'amour vient ceste flame.
 Dans l'humeur si noirastre il souloit se nourir :
 Tires en pour deus fois, deus mauls il faut guerir,
 Et l'œil gauche du corps, & l'œil dextre de l'ame.*

Sur la rougeole de Madame
 fœur du Roy.

*Quand de Diane est blesme le visage,
 C'est de la pluye un tres-certain presage.
 Quand il rougit, le laboureur sçauant
 Ose assurez que nous aurons du vent.
 Nostre princesse, à Diane pareille,
 A esté blesme, & or' elle est vermeille.
 Princes amans croyés que son pouuoir
 Fera sur vous & venter & plouuoir.
 Son œil si beau, qui ne craint point le charme,
 Vous treperz de mainte & mainte larme,
 Au lieu de pluye : & sentirés pour vents,
 En vostre cœur des souspirs s'esleuans.
 Mais soit vermeille ou soit blesme sa face,
 Celuy de vous qui gaignera sa grace,
 Heurus amant entre les plus contents,
 Sans craindre orage, aura toujours beau temps.*

Sur la propriété d'une fontaine d'Epire,
& sur la deuise :

Et meus extinguet fletus quos suscitât ignes.

*Vous qui cherchez encore en Grece la fontaine
Qui souloit vne torche estaindre & rallumer,
Cessés de l'y chercher, vous perdés vostre peine.
De là elle est venuë en mes yeux s'enfermer :
Mes pleurs en sont tesmoins ; car ie sens renflamer
L'ardeur de mes amours les pleurant à toute heure,
Et si ce feu ne peut du tout me consumer,
Car ie l'estains aussi des larmes que ie pleure.*

HVITAIN

Du Medecin le Grand.

*Le Grand, grand medecin, si grand que toy ne furent
Alexandre le Grec, ny Pompé le Romain,
Qui pour leurs grands vertus le nom de grand receurent
Et à la verité tu es plus grand qu'humain.
J'ay requis le bonnet & l'escu en la main
Trois mots de ton conseil, pour ma douleur estaindre :
Tu m'as bien rudement remis au lendemain :
Le Grand, tu es si grand que l'on n'y peult atteindre.*

Sur la pacification des seconds troubles,
faicte par Monsieur de Montmorency.

*Si la guerre a tué Anne Montmorency,
Sans vengeance pourtant là bas son ombre n'erre :*

*François, pareil en force & en conseil aussi,
Vengeant son pere mort, a faict mourir la guerre.*

Qu'il ne faut point de flambeau
pour conduire vn Amant.

*Retourne-t'en, laquais, retourne Coridon :
Il n'est point de besoin qu'on me vienne conduire,
Je suis accompagné du feu de Cupidon,
Qui la nuit m'esclairant autre feu ne desire.
Le grand vent & la pluye à tz torche peut nuire,
Mais moy ie les desfie & ne crains leur effort,
Car la flamme qu'Amour dedans mon cœur fait luire
Ne se peut amortir que par la seule mort.*

Sur du fil de Florence & d'Espinau,
donné à vne demoiselle.

*Quand de ce fil en ouurage vserés,
Si vos beaux doigts sont piqués d'adventure,
Par vostre mal au mien vous penserés,
Et que d'Amour plus aspre est la poincture.*

AVTRE.

*Le fil dont depend ma vie
Est semblable à cestuy-cy :
L'un est fresle, & l'autre aussi,
Et des deux serés seruie.*

AVTRE.

*Je voudroy, s'il estoit permis,
Deuenir fil tout à ceste heure.
Y a il fortune meilleure
Qu'estre par vous en œuure mis?*

AVTRE.

*Puis qu'estes si dure à ioindre,
En cousant, à chasque point,
Amour qui le cœur me point
De ses trais vous puisse poindre.*

AVTRE.

*Ce fil doit deuenir collet
Pour ceindre vn col plus blanc que neige :
P'en suis jalouç : car pourquoy n'ay-ie
Autant de credit qu'vn filet?*

AVTRE.

*Vous ferès du lacin de ce fil à lacer :
Amour de son costé doit autre chose faire :
C'est de lacets d'aymant nos cœurs entrelacer,
Si bien qu'vn autre amour ne les puisse deffaire.*

AVTRE.

*Je vous donne du fil de France & de Florence,
L'vne sçait delié, l'autre plus rond filer :
Si gros à vostre aiguille est le fil de la France,
Appellés-moy soudain, ie sçay bien enfiler.*

AVTRE.

*Vous aués du fil à Licer,
Lassés vous à l'entrelacer :
Et si laçant vous estes lasse,
Auecques vous que ie me lace.*

POVR VN CHEVALIER

CONDVIT PAR VNE PALLAS,

& fuiuy de huit autres Cheualiers;
vne Victoire & vne Renommée, dont Pallas
est accompagnée, parlant ainsi aux Dames.

LA RENOMMÉE.

*Ce Cheualier de huit autres fuiui,
Qui sert Amour, & l'a tousiours serui,
Cherche aux tournois de l'honneur sur la terre :
Pallas qui l'aime, & le guide en ses faits,
L'ameine icy : deesse de la Pais,
Sage au conseil, & vaillante à la guerre.*

LA VICTOIRE.

*Elle ne veut, Belles, le presenter
Sinon à vous : car pour vous contenter
Luy & sa troupe ont faict ceste entreprise.
Si vos faueurs leurs échauffent les cueurs,
Ne doutés point qu'ils n'en sortent vaincueurs :
Force vainq tout que beauté fauorise.*

RENOMMÉE.

*En mainte terre où ils ont combatu
De ces neuf preus on connoist la vertu :*

*Mesme à leur chef nul egal ne se treuve.
Puisqu'il maintient des dames la beauté,
Le droit aussi sera de son costé :
Qui ne le sçait, vienne en faire l'esprouve.*

VICTOIRE.

*Pour remarquer ceus qui feront le mieux
Il ne faut point de Iuges que vos yeux,
Dont la clarté leur sera departie.
Mais c'est aus neuf vn grand œuvre entrepris,
Veu que vos yeus qui donneront le pris
Sont en cecy leur iuge, & leur partie.*

Sur des Tablettes.

*Je sçay que vous aués la memoire excellente,
Et chascun la confesse estre des plus parfettes :
Dequoy seruira donc ce que ie vous presente :
C'est qu'à vn certain mal nos ames sont suiettes.
Si ce mal, dont ie parle, & qu'on nomme Amourettes,
Vous faisoit d'auanture oubliant deuenir,
Comme il a fait maint autre, vsés de ces tablettes,
Pour de nous au besoing vous faire souuenir.*

Sur la rougeole de Madame.

*Palle est le Dieu qui les cœurs nous desrobe,
C'est de ma dame en santé la couleur.
Son corps malade est rougi de douleur,
Amour aussi porte vne rouge robbe.
Ne demandés si son Royal courage
Est en tous temps d'vn beau feu tourmenté :
Car qu'elle soit malade, ou en santé,
Toufours Amour est peint en son visage.*

QVATRAIN.

*Esloingné des beaux yeus, à qui l'Amour vainqueur
Rendit par vn regard ma franchise afferuie :
Si tu veus viure, ó corps, emprunte vn autre cœur,
Car le tien sans les voir ne peult plus estre en vie.*

DISTICHE.

*Tu es mon bazilic, veu que ton œil me tuë :
Et viure ie ne puis quand ie te pers de veüe.*

*Les Rois qui sont du sang des Dieus
Avec eus ont parti le monde :
Les Dieus ont retenu les cieus,
Laiſſants aus Rois la terre & l'onde.
Mais aus Dieus, comme aus plus puissants
Les bons Rois sont obeïſſants ;
Car le rond de leurs Cieus enferme
Et la mer & la terre ferme.*

D'VN MONSTRE DE IVMEAVS

S'ENTRETENANS,

Né à Paris au mois de Iuillet M. V. LXX.

*Ce monstre de Iumeaus est vn heurus presage
Qu'on va changer canons à hault bois & à cors,
Et que les deus partis trop bouillants de courage
Appaiseront du tout leurs haines & discors.
Car comme ioints en vn nous voyons ces deux corps,
Sire. ainsi vos suiets, que l'ire deſassemble
Par le lien de Pais & de fermes accords,
Apprendront deſſoubs vous à se tenir ensemble.*

SVR DES TABLETTES

données à Madame sœur du Roy.

*Comme d'un secretaire, & fidele, & discret,
Madame, vous pouués vsfer de ces tablettes.
Que choisriés-vous mieus pour garder le secret
De vostre cœur royal, que des cartes muettes?*

AVTRE.

*Pour enrichir ce don, comme il merite,
De pierrerie, & de viues couleurs,
Faut seulement peindre vne Marguerite :
C'est tout l'honneur des perles & des fleurs.*

Sur le mariage d'un Lorrain
& d'une Parisienne.

*Les Lorrains, ce dit on, sont gens de bon affaire,
Bons Colas, bons faillons, bons hommes de maris :
Si en sçai-je bien vn qui pour le mauuais faire
S'en est venu chercher des cornes à Paris.*

QVATRAIN.

*Ton œil me semble aussi clair qu'un beau iour ;
Et si me rend plus aueugle qu'Amour.
Je suis meurtri si mon meurtrier ne m'aide :
D'où vient mon mal, là mesme est le remede.*

Des trois vertus Theologales
en vn mariage.

*Ce bon homme est sauué, au moins comme ie croy,
Qui conduit d'esperance est entré en mesnage :*

*Qui ne pense à nul mal, ains à la bonne foy
A son col attaché au ioug de mariage.
Pour gagner Paradis que faut il d'auantage
Qu'esperance & que foy? est-ce la charité?
Elle est avecques luy : si l'on dit verité,
Sa femme seule en a pour tout le voisinage.*

Baignolet se plaint de Roissy.

*Naguere aymé de mon seigneur
Je fleurissois en tout honneur,
Comme le Roy des lieux champestres.
Maintenant ie tombe en mespris
Par Roissy qui ma place a pris :
Les derniers venus sont les maistres.*

Responce.

*Baignolet, ne te plains ainsi :
On ne t'a laissé pour Roissy :
Judith viendra tost en ieunesse.
Recourant ce qu'on t'a osté
Lors tu fleuriras en beauté
Par les beautés de ta maistresse.*

Quatrains Enigmatiques.

*Il a prou bec, & n'est qu'homme de plume :
Sur le printemps que tout se fait nouveau
Hors de raison n'est celuy qui presume
Qu'il pourra bien deuenir vn oiseau.*

AUTRE.

*Bien qu'il ait vn estat nouveau,
Si est-il tel que de coustume :*

*On ne laisse pas d'estre oiseau
Pour mûer, & changer sa plume.*

AVTRE.

*S'il a envie, ainsi qu'on dit,
D'estre aus Requestes commissaire,
Il le fera veu son credit,
Monsieur embrasse son affaire.*

AVTRE.

*Tant tournoyer, venir, aller,
Ce n'est qu'une vaine entreprise :
Masque, vous n'y pouués parler,
Retirés-vous, la place est prise.*

AVTRE.

*A l'aduis & conclusion
Des arbitres ie suis soubmi :
Mais faute d'assignation
Entrer ne puis en compromis.*

AVTRE

*Ie veux me mettre en arbitrage :
A vous tient que ie n'y suis mis.
C'est pour mon droit grand aduantage
Si bien tost i'entre en compromis.*

AVTRE.

*Du Calendrier qui Auril oseroit,
Il ne feroit à Mars trop grand outrage :*

*Car de plus pres, ayant libre passage,
Mars amoureux de May s'acosteroit.*

AUTRE.

*Mon iardin a porté & nourri ces fleurettes,
Qu'à vous la fleur des fleurs ie donne de bon cœur.
Mais ie pourrois auoir plus d'aïse en amourettes,
Si en vostre iardin ie cueillois vne fleur.*

DE MONSIEVR FRERE DV ROY,

ET DE MADAME SOEVR

du Roy, qui porte le nom d'une espece de Palme,
appellée Marguerite.

*En tous combats dangereux
Monsieur est vn chef heureux.
Qui en cest heur le maintient?
C'est que la Palme est sa sœur;
Et que tousiours est vainqueur
A qui la Palme appartient.*

POVR MADAME DE ROISSY,

Sur de la bougie que luy enuoya Madamoifelle
de la Touchardiere.

*En bonne foy ie suis toute rougie
De vous ouir tant priser mon sçauoir.
Ie ne sçay rien: mais par vostre bougie
Ie pourray bien quelque science auoir.
Pour en vser, & me mettre en deuoir,
Les beaux escrits de vous seule il faut lire;
Dont le present & les lettres font voir
Que le doux miel naist avecques la cire.*

Sur vn bouquet de plumes.

*Si vn bouquet de fleurs est le bien-heureux gage
 Qui entretient les cœurs & les desirs contens,
 On doit orner de fleurs vostre fleurissant âge,
 Mais l'Hyuer nous en garde, & la rigueur du temps.
 Chasse-les, Cupidon, qui ton pouuoir estens
 Sur la mesme nature, & les plus froids allumes.
 Il vaut mieus, dit Amour, attendre le printemps;
 Cependant ie luy fais vn bouquet de mes plumes.*

QVATRAIN

Sur vne Marguerite de plume.

*Quand l'enfant emplumé, qui nous contraint d'aimer,
 A son ardent flambeau auroit grillé ses aïstes,
 La ieune Marguerite a les plumes si belles
 Qu'il ne pourroit d'ailleurs si bien se remplumer.*

AUTRE.

*Le sçauant plumacier, qui par son art presume
 Representer nature en ses viues couleurs,
 La Marguerite doit choisir sur toutes fleurs;
 C'est le plus beau suiet pour employer la plume.*

QVATRAIN

Sur la paix que baïsent les nouveaux mariés.

*Vous aymés bien la paix, espous & espousée,
 Qui l'auez ce matin à la Messe baïsée :
 Cette nuit on dira, combatans desarmés,
 Qu'encor mieus que la paix la guerre vous aimés.*

AVTRE.

*Baiser la paix est signe de l'aimer :
Et toutesfois le Dieu qui vous enferme
Fait en baisant vn desir enflamer
De commencer vne plus douce guerre.*

HVICTAIN.

*Tandis qu'Amour dormoit, ie luy coupai les aïles,
Parce qu'il me sembloit trop volage & leger :
Quand il fut esueillé, & se trouua sans aïles,
Riant d'un ris amer vers moy se vint ranger.
De ce petit voleur ie me pensoi venger,
Mais ie fei bien le sot, & maintenant i'en pleure :
Il ne peut plus voler pour de moy s'estranger,
Ainsi mon ennemy avecques moy demeure.*

SVR LA NAISSANCE DE DEVS IUMEAVS,
Enfans de Monsieur de Roiffy, & sur le feu
qui se print à sa maison le mesme
iour, 5. Aoust 1596.

*L'Estoille des iumeaus, luisante en vn orage,
Du beau temps qui approche est vn certain presage.
Ces iumeaus nouveau-nés vn augure seront
Que bien tost nos ennuis par vn bien cesseront.
A leur naissance aussi la maison enflamée
Leur est vn signe heurus de claire renommée.*

QVATRAIN

Sur la mesme naissance.

*Pleurs, & regrets de trespasfés
A la parfin s'en vont passés,*

*Graces au Ciel, qui nous enuoye
Après double dueil double ioye.*

ESTREINES

A Madame la Chanceliere l'an 1602.

*A ce iour que l'an recommence,
Le fils de Dieu, par sa clemence,
D'espandre son sang commença.
La vertu souffrit pour le vice :
Et ia s'offrit au sacrifice
Celuy qui onques n'offensa.
D'aussi bon iour, & bonne année,
Que lors fut nature estrenée,
Puisse's vous estre par mes vers :
Quand vous cherchez sa gloire sainte,
Et vinés en l'heureuse crainte
Du Createur de l'vniuers.*

Sur la grosseffe de Madamoiselle de Mesmes,
pour Estreines l'an 1586.

*Ianvier, pere de l'an, dy nous ce qu'il t'en semble,
Toy qui sçais le passé, & connois l'aduenir :
Ce fils, ou ceste fille, ou bien tous deus ensemble,
En quel temps doiuent-ils sur la terre venir?
Auant, dit-il, qu'on voye à son tour reuenir
Le dous mois de Venus qui les amans assemble,
Enceinte entre ses bras vn enfant doit tenir,
Qui de corps & d'esprit à son ayeul ressemble.*

Estreines à Madame de Roiffy.

*Te vous doy souhaiter tout ce qu'aimés le mieus,
Moy qui ne puis donner que souhaits pour estrenne :*

*Toutesfois ie souhaite, & fais priere aus Cieux,
Ce que plus desirés que bien tard vous aduicenne.*

AUTRE.

*N'entendés vous ce que ie dis?
Faut-il qu'autrement ie l'escriue?
Affés tost monte en Paradis
Qui après cent ans y arriue.*

QVATRAIN,

Pour remercier vne Dame aux Estrenes.

*Plus doit vn braue cœur, & plus il veut deuoir :
Plus ie vous doy, madame, & moins ie m'en acquite :
Car ie me sens heurcus de vos biens receuoir,
Aimant mieus vous deuoir qu'à vn autre estre quite.*

ESTRENES

A Madame de Roissy, l'an 1582.

*Celuy qui tient la clef des Cieux,
Et ouure la nouvelle année.
Ouure aussi les temples des Dieux
Pour les prier ceste iournée.
Chacun y va, chacun pretend
D'y obtenir ce qu'il demande :
Mais à vn but chacun ne tend :
Mesme desir ne nous commande.
Si voulés-vous ce que ie veus,
Et que de voir i'ay ferme attente.
Vostre souhait ce sont mes vœus,
C'est que soyés mere contente.*

A Madame de Roiffy,
 Sur le tableau & les pourtraits de ses enfans.
 Pour Estreine l'an 1597.

*J'admire ce tableau, où sont du corps humain
 Les membres bien tirés, & les traits du visage.
 Mais, combien qu'un bon maistre ait icy mis la main,
 Ce que plus on y louë, il est de vostre ouurage.*

AVTRE.

*Le cinquiesme viuant, & trois avecques Dieu,
 Que ne sont ils icy peints chacun en son lieu?
 C'est trop peu d'un tableau: la mere est si feconde
 Qu'elle peuple d'enfans & l'un & l'autre monde.*

A Madamoiselle de Premol, sur son pourtrait en dueil.
 Pour Estreines, l'an 1597.

*Et sçauante est la main, & docte le pinceau,
 Qui sous vn voile noir vostre beauté figure.
 Puis que donques le dueil vous sied bien en tableau,
 Iamais ne puissiez vous auoir dueil qu'en peinture.*

AVTRE.

*Peintre, pourquoy en ta peinture
 N'as-tu monstré sans couuerture
 Ceste beauté digne des cieus?*

Le Peintre respond.

*Pour voir vne Deesse nuë
 Vn homme eut la teste cornuë,
 Et vn autre perdit les yeus.
 Afin qu'il ne te prenne enuie
 D'estre Actæon, ou Tyresie,
 Je luy ay fait vn voile auoir.*

*De leur mal-heur qu'il te souuienne :
Et de crainte qu'il ne t'aduienne,
Contente toy d'ainsi la voir.*

A Monsieur le Chancelier.

*La Vierge à l'espy d'or qui porte la balance
Où l'on poise les loix, grand Chancelier de France,
Luisoit quand tu nasquis, par le Ciel ordonné
A l'estat & l'honneur que le Roy t'a donné :
Le peuple en est tesmoing, & les dignes loüanges
De ta vertu commune aux nations estranges.*

A Madame la Chanceliere.

*Quand j'aurois employé des Muses & des Graces
Le celeste sçauoir, pour vous rendre des graces,
Madame, ie verrois mes desirs imparfaits,
Et ne pourrois iamais esgaler vos bien-faits,
Mais celuy qui sur tout eslargit sa puissance,
Qui cherit la vertu du Chancelier de France,
Vous en rendra guerdon : cependant en mes vers
Je publieray de vous l'honneur par l'vniuers,
Si mon augure est vray. par eux, comme ie pense,
Un renom eternal sera la recompense.
De vos biens & vertus. les siecles aduenir,
Nos arriere-neueus se deuront souuenir :
Car la belle vertu de sa nature est telle,
Que sans autre loüange elle reste immortelle.*

PLAINTE.

*O temps, ó meurs changez, où sont les benefices,
Où sont les dignitez, les estats, les offices.*

Que le grand Roy François, l'Apollon des neuf Sœurs,
Sans en estre prié donnoit aux professeurs?

Le public a tiré quarante ans de service

De mes travaux passez, au poudreux exercice,
Où la vertu se monstre & s'apprend le sçavoir :

Las! ie suis enuieilli sans recompense auoir.

Si tant i'eusse enseigné dans vn país estrange,

Ie serois plein de biens & comblé de louange.

Le cheual qui iadis aux lices fut vainqueur,

Quand la force luy faut & n'a plus que le cœur

S'esgaye emmy les prez, errant par la verdure,

Affeuré du repos & de sa nourriture.

Nostre vieillesse empire : & nul ne pense pas

Ny à nostre repos, ny à nostre repas.

Que ne me fait mon pere en autre escole apprendre

La science aux escuz, de compter & de prendre :

Riche & heureux ie fusse en ce siecle doré,

Où l'or commande à tout & seul est adoré.

Ie fusse sain de corps, & n'eusse pas perduë

A l'estude sans fruit ma ieunesse & ma veuë.

En me couchant bien tard & me leuant matin

T'appris sot que i'estois du Grec & du Latin,

Pour apres enseigner aus autres ces langages;

Dont rien ne me reuient sinon vn peu de gaiges,

Auecque le nom vain de quelque pension,

(Dorat, s'il m'en souuient, l'appelloit passion)

Que l'on rongne de sorte, & retranche & recule,

Qu'elle ne suffist pas à nourrir vne mule.

L'honneur nourrit les Arts : ostez-en le loyer,

Nul n'y veut son estude & son temps employer.

Regarde Passerat, toy quiconque t'amuses

A seruir au public & à suiure les Muses.

EPITAPHES

DE DIVERSES PERSONNES.

Le tombeau de Fleurie pour Niré.

*Je n'ay voulu bastir à ma chere Fleurie
 De marbre vn Mausolée esleué iusqu'aus cieus,
 Ainsi que feit iadis la Roine de Carie ;
 Ains de vers & de pleurs qui coulent de mes yeus.
 Par les pleurs que i'espans on sçaura beaucoup mieus
 Que, mesme après sa mort, ie l'ay sur tout aimée :
 Et les vers que i'escris aus siecles les plus vieus,
 Feront de ceste amour durer la renommée.*

EPITAPHE.

*Cy gist vne Princesse
 Morte en fleur de ieunesse :
 Fleurie estoit son nom,
 Immortel son renom :
 Que nature auoit faite
 Sur toute autre parfaite.
 Iette icy maintes fleurs,
 N'y iette point de pleurs,
 Passant, qui d'auenture
 Liras ceste escriture :
 Il ne t'appartient pas
 De pleurer son trespas,
 C'est à moy seul d'espandre
 Des pleurs desus sa cendre.*

ELEGIE.

*En sui-je là réduit, qu'il me faille à toute heure
 Mourir plus de cent fois, sans qu'une fois ie meure?
 Ay-je peu tant aymer pour n'avoir en ayant
 Qu'une importune vie, eternelle en tourment?
 Puisque la fiere mort ma Princesse a ravie,
 De viure j'ay perdu le pouuoir & l'enuie :
 Rien icy ne me plaist : & n'ay d'autre desir
 Que desous mesme tombe avec elle gestr.
 Ne me consolez point, ma douleur est si forte
 Que plus on me console & plus elle m'emporte.
 On ne peut m'appliquer aucun bon appareil,
 La playe est trop profonde, & le mal nonpareil,
 Où s'est mis vn tel feu qu'on ne sçauroit l'estaindre :
 Si ie n'en puis guerir aumoins doy-je m'en plaindre.
 Helas ! j'ay bien raison de plaindre & regretter,
 Ce que l'on m'a ravi ne se peut racheter.
 Au monde il n'y a plus de chose si parfaite :
 Le moule en fut rompu quand nature l'eut faite.
 Qui veut de ses beautés les traits représenter,
 Du riuage Africain le sable il veut conter,
 Les troupeaus escaillés que gouverne Protée,
 Et les flots de la mer par les vents agitée.
 Ses cheueus crespelus, d'un fil d'or delié
 Par mille nœuds retors me retindrent lié
 En heureuse prison, quand mon ame trompée
 Voletant en leurs rets y fut enueloppée.
 Son front, large & serein, estoit des mieus polis,
 D'où prenoient leur blancheur les belles fleurs-de-lis.
 L'ébene des sourcils se voustoit en arcades :
 Les Amours en ses yeux dressoient leurs embuscades.
 De là celuy d'entr'eus qui est meilleur archer*

Vn de ses traits dorés vint sur moy descocher.
 Son nés fut bien formé : sa ioüe estoit vermeille
 Ainsi comme Cinabre, & courte son aureille
 Trouffée en demi-rond : son visage riant :
 Ses dents ne deuoient rien aus perles d'Orient,
 Ny sa bouche au corail : on voyoit mille roses
 Dans le Ciel de son front nouuellement écloses.
 La femme de Tithon l'honora de ses doigts :
 Iunon de son marcher ; les Muses de leurs vois.
 Elle eut l'esprit sçauant de Minerue la sage ;
 Des Graces les attraits, le port, & le corsage.
 De ferme loyauté son cœur gaingna le pris,
 Que l'honneur vertueux pour son siege auoit pris.
 Aus passions d'Amour elle estoit trop secreete ;
 Retenuë en parler, aduisée, & discrete.
 Sa douceur naturelle, & naïfue bonté,
 Se rendoit d'vn chacun serue la volonté.
 A le dire en vn mot, c'estoit quelque Deesse,
 Couurant sa deüté du corps d'vne Princeffe :
 Corps qu'elle a desuestu pour retourner aus cieus,
 Quittant sans deplaisir ce monde vicieus,
 Où ie vi maugré moy, & soupire & lamente,
 Sans esperer remede au mal qui me tourmente.
 Que sert-il de porter tant de sceptres aux mains,
 Que sert-il d'estre Roy le plus grand des humains,
 Si l'auengle destin, & la mort desloyale,
 Des sceptres n'ont souci, ny de grandeur Royale ?
 Si ce qui nous aggrée ils le viennent saisir,
 Ne prenans passe-temps qu'à nostre desplaisir ?
 Ils me l'ont bien monstré, veu que par leur outrage
 J'ay perdu ma Princeffe en la fleur de son âge.
 O mal-heur le plus grief qui eust peu m'aduenir !
 Ainsi l'Autan cruel fait la rose fanir,
 Non encor espanie : ainsi la bise emporte

L'ente, honneur du iardin, qui son premier fruit porte.
 Ce que plus beau l'on treuve en ces terrestres lieux
 Soudain comme vn esclair passe deuant nos yeus
 Sillés de sa lumiere : à peine on le voit luire
 Qu'on entend le tonnerre & la tempeste bruire :
 La gresle tombe druë, & vne froide horreur
 Fait dresser les cheueus au chef du laboureur :
 Plus l'esclair est brillant, plus sa clairté redouble,
 Plus coup sur coup il vient de tempeste & de trouble,
 Apprenés-le de moy, vous qui ne le sçaués :
 Craignés cent maus futurs, quand vn bien vous aués :
 Contemplés la grandeur de ma peine endurée,
 Pour la beauté qui fut de si peu de durée :
 Lors vous confesserés que ce fauls Dieu d'aimer,
 Auec vn peu de dous mesle beaucoup d'amer.
 Le soucy, le chagrin en mon ame s'assemble :
 Tous les quatre elements sont coniuérés ensemble
 Pour troubler mon repos : & les iours & les nuits
 Sont d'accord auec eus d'allonger mes ennuis.
 Le plus haut element qui tout brusle & consume,
 En moy secrettement vn autre feu rallume :
 Vn desir de la mort, qui peu à peu vainqueur
 Du desir naturel s'empare de mon cœur,
 Où dure & durera ceste flame allumée
 Iusqu'à tant que l'esprit s'euapore en fumée.
 Mes souspirs & sanglots de près s'entresuyuants
 Sont engendrés de l'air, qui est pere des vents :
 Mesme leur prince Æole a choisi ma poitrine
 Pour y mettre en prison ceste troupe mutine.
 Du profond Ocean les humides vapeurs,
 Qu'attire mon ardeur, me fournissent de pleurs.
 Comme vn fascheus hyuer, qui tout se passe en pluye,
 Je ne fay que pleurer, & rien mes pleurs n'essuye.
 Je ne doy plus attendre vn beau temps desormais,

Puisque mon clair Soleil est caché pour iamais !
 La terre ne rendra ny fleurs ny feuilles vertes,
 Qui puissent resiouir mes pensees couuertes :
 Contre elle ie souspire, & me plains à hauts cris,
 De ce qu'un si beau gage elle a si tost repris.
 Je me courbe vers elle, attendant l'ouuerture
 D'un tombeau qui m'enferme en mesme sepulture.
 Aussi tost que l'Aurore au char iaune-doré
 De roses & d'aillets a le ciel coloré,
 Debout ie la regarde, & semble que ie voye
 La face au teint de lis où fut peinte ma ioye.
 Aussi tost que Vesper est au Ciel auuancé
 Et des Astres communs a le bal commencé,
 Celle ie pense voir qui tint entre les dames
 Le rang que tient Vesper entre les autres flames.
 Mais si i'ay de l'Aurore & de Vesper aussi
 Quelque leger plaisir, il se tourne en souci :
 Car tout ce qui ressemble à sa diuine image
 Me fait resouuenir de mon premier dommage,
 Dont ie maudi ma vie, & la traîne en langueur :
 Et des iours & des nuits l'accuse la longueur.
 O ma chere Princesse ! vn seul point me conforte,
 Que la mort finira la douleur que ie porte ;
 Et qu'après qu'elle aura sur l'âge florissant
 Deslié de ce corps mon esprit languissant,
 Il s'en ira suiuant la trace & les brisées
 Par où le tien gagna les beaux champs Elysées.

SONET.

Mourir me faut, le conseil en est pris :
 Autre remede à mon mal ne se treuue.
 Reuien Charon pour me passer le fleuue ;

Je la veux suiure en l'amoureux pourpris.
En ces beaux lieux, où viuent les esprits
Dont en Amour la loyauté s'espreuue,
Errer ie veus, & monstrier par la preuue
Comment sur tous i'ay merité le pris.
Il faut aller, le bastelier m'appelle.
Entrons Charon, approche ta nasselle,
Vogue en ce bois où Madame m'attend.
Encor veut-elle estre de moy seruié.
Si i'en reçoÿ tant de mal en la vie,
Après la mort i'espere estre content.

SONET.

Ne dressés point de tombe à si rare Princeesse,
Qu'encor après sa mort son Niré veut aymer.
Pensez-vous en porphyre ou en marbre enfermer
Tant de vertus ensemble & tant de gentillesse?
La nature & les Dieus luy auoient fait largesse
De tant & tant de biens qu'on ne peut les nommer.
La rondeur de la terre, & le tour de la mer,
Seroient trop petit coffre à si grande richesse.
Le tombeau digne d'elle est le cœur d'un grand Roy,
Siege du vray Amour & de la ferme foy,
Et de qui la grandeur n'a point d'autre mesure.
Puisque pour son tombeau telle place elle a pris,
Le ciel qui tout comprend, & de rien n'est compris,
Ne luy sçauroit donner plus noble sepulture.

SONET.

Nymphes qui quelquefois escoutés ma complainte
Dont i'ay vos tendres cœurs à pleurer incité,
Pour me donner confort en mon aduersité,

Receuez ma priere en vostre aureille sainte.
Si iadis quelque fleur du sang des Rois fut peinte,
Laisant memoire d'eus à la posterité,
Deesses ie vous prie (& ie l'ay merité)
Que quelque fleur aussi de mon mal-heur soit teinte.
Faites dorenavant que les lis argentés,
Lis d'honneur des François sur ma tombe plantés,
Le plus bel ornement de la terre fleurie,
Portent à tout iamais marque de ma douleur ;
Et les voyant tachés d'une noire couleur,
Qu'on y lise mon nom & celui de Fleurie.

SONET.

Comme on oyt quelquefois vne humeur enfermée
Dedans quelque bois verd, au foyer estendu,
Se plaindre & faire vn bruit longuement entendu,
Qui se resoult en fin en cendre & en fumée :
Ainsi la passion dans mon cœur enflammée
Par le desir du bien, las en vain attendu !
A tant ietté de cris, & de pleurs respandu,
Que mon ame en ce feu deust estre consumée.
Ey dure toutefois : car le cœur d'un amant,
Loyal comme ie suis, ressemble au diamant :
Le meilleur est celui qui le feu mieus endure.
Amour avec le temps m'a tout acoutumé
A viure en ce brazier par sa torche allumé,
Et au lieu d'y mourir i'y pren ma nourriture.

SONET.

On me peut comparer à la cheure sauvage,
Qui a veu son cheureuil par vn aigle ravier,
L'emportant en son aire, afin d'en assouvir

La faim de ses petits, qui n'ont point de plumage.
Que fait la pauvre beste? à demy elle eurage
De ce qu'elle ne peut ny voler ny grauir.
Ie forcene à demy, que ie ne puis suyuir
Celle qui va là haut emportant mon courage.
Comment iray-ie au ciel pour y voir reflourir
La diuine beauté qui ce tourment me liure?
Mon mal-heur ne veut pas que ie puisse mourir
Pour y voler par mort, & pour y mieus reuiure.
Amour, de tes moyens, tu me dois secourir,
Me prestant au besoing tes aïstes pour la suyure.

SONET.

S'il aduient quelque nuit que l'Amour qui me veille
D'vn sommeil sans sommeil mon corps laisse iouyr,
L'esprit qui n'a repos, afin de s'esuoir,
Se façonne vne image à Madame pareille.
Alors que i'ay de ioye, & que i'ay de merueille,
Pensant encor la voir, la toucher & l'ouïr!
Mais ie sens ce plaisir trop tost s'esuanouïr,
En perdant son image au point que ie m'esueille.
Trop courte m'est la nuit en ce plaisant sommeil :
Trop longs me sont les iours, & me plains du Soleil,
Dequoy plustost en mer ses cheuaus il ne plonge.
Suis-ie pas en amour cruellement traité?
Les tourments que ie sens sont pleins de verité;
Mais ce peu de plaisir n'est que songe & mensonge.

SONET.

La Court fut comme vn pré dont l'herbette fleurie
De l'eau d'vne fonteine entretient sa beauté.
La fonteine d'Amour, d'honneur, de loyauté,

C'estoit le clair visage & les yeux de Fleurie.
 La Cour est maintenant telle qu'une prairie
 Qui perd herbes & fleurs par l'ardeur de l'esté :
 Elle ne m'est plus gaye ainsi qu'elle a esté,
 Depuis que par mal-heur sa fontaine est tarie.
 Et moy pauvre chetif ie suis tel deuenu,
 Que deuiant vn berger, qui au chault est venu
 Pour boire à vn ruisseau d'une source certaine.
 S'il n'y trouue plus d'eau ny verdure ny fleurs,
 Panché dessus le bord y verse tant de pleurs,
 Qu'il en fait à la fin comme vne autre fontaine.

SONET.

Ciel d'astres couronné, qui as voulu reprendre
 Vn esprit si parfait, pource qu'il estoit tien,
 Ne tarde dauantage à reprendre le mien,
 Il est venu de toy, à toy ie le doy rendre.
 Terre qui n'as voulu plus longuement attendre
 A reprendre son corps pour le reduire en rien,
 Reprens mon corps aussi, & me fay tant de bien
 Qu'à la fin soient mestlés mes os parmy sa cendre.
 Ie veux pour mon repos sous la terre gesir,
 Toutefois de la terre est bien loing mon desir,
 Il tire droit au ciel, qui mon bon heur enferme.
 Vne amoureuse haine entre l'ame & le corps
 Esmeut ce different, qui tourne en bons accords :
 Car pour monter au ciel, il faut descendre en terre.

SONET.

Retournant d'Italie au bel air de la France
 Quelquefois à part moy ie discourois ainsi :
 I'y trouueray la pais, & mon repos aussi,

Et verray tout fleurir en bonne intelligence.
Le passé me donnoit du futur assurance,
Que ie voy maintenant se tourner en soucy :
Pour moy ny mon païs la pais n'est point icy :
Le vent emporte en l'air ceste belle esperance.
Mars deuenu ialous de mes ieunes vertus
Suscite les mutins que i'auois abatus,
Fait rauager les champs & reuolter les villes :
Amour vient d'autre-part qui me trouble le sens :
Se doit-on esbair si tant de mal ie sens,
Estant ainsi surpris de deus guerres ciuiles?

SONET.

Iamais vn roc sur le bord assureé
N'endura tant de flots de la marine,
Que pour aimer vne beauté diuine
J'ay de trauail & de peine endureé.
Toufiours ie meine vn dueil desmesuré,
Qui croist au cœur où il a pris racine :
Ce mal est tel qu'il hait la medecine :
Deux deütez ma ruïne ont iuré.
L'vne m'affaut par la mort de Fleurie :
Amour d'ailleurs me poursuit de furie :
Et toutefois ie reste le plus fort.
La mort vainq tout : Amour est inuincible :
Ne fai-ie pas ce qui semble impossible,
De resister à l'Amour & la Mort?

SONET.

Seul ie ne pleure pas ceste perte aduenüé,
Le Ciel avecques moy des pleurs en a ietté :
Les Astres & la Lune en perdent leur clairté :

Et le Soleil s'en cache en vne obscure nuë.
 De feuilles & de fruits tout arbre se desnüë,
 Sentant vn triste hyuer au milieu de l'esté :
 Les monts & les rochers la belle ont regreté :
 Toute herbe & toute fleur seche en est deuenüë.
 Les chantres des forests ont oublié leurs chants :
 On n'entend que sospirs & sanglots par les cham,
 C'est Echo qui respond aus Nymphes esplorées :
 Plus qu'elles sont encor les Amours esplorés :
 Venus en rompt son ceste, & ses cheueus dorés :
 Et les Graces en sont sans grace demeurées.

SONET.

Ne craignés plus Amour, vous qui le souliés craindre,
 Après auoir long temps esprouüé sa rigueur :
 Le pauure mal-heureus n'a force ny vigueur,
 A se faire obeïr il ne vous peut contraindre.
 Dés le iour que la Mort son dard a voulu taindre
 Au sang de ma Princeesse, il a perdu le cœur :
 Tousiours il traîne l'aïste, & ce braue vainqueur
 De tristesse vaincu ne fait plus que se plaindre.
 Il en a par despit en cent pieces brisés
 Son arc & son carquois, & ses traits aiguifés,
 Dont mon ame receut vne si dure atteinte.
 Vous le verrés encor sur l'herbe renuersé,
 Où tant de pleurs il verse, & tant en a versé,
 Qu'allumant sa douleur il a sa torche estainte.

SONET.

Si souuent ie sospire, & pleure mon dommage,
 D'une extrême douleur & de dueil combatu,
 Moindre n'en est pourtant ma constance & vertu,

Et n'en suis pour celz de plus foible courage.
 Tel voit-on quelquefois dans son espais vmbraige
 Vn chesne grand & fort des vents estre batu,
 Mais le pied reste ferme, & sans estre abbatu :
 Au branslement diuers ne perd que le fueillage.
 Ainsi des vents d'amour mon cœur est assailly :
 Mais ma vertu tient bon, & n'a point defaillly
 Pour soustenir l'effort de mes chaudes alarmes.
 Tout ainsi que le vent ne sçauroit arracher
 Du chesne que la feuille, aussi l'auengle archer
 Ne peut tirer de moy que souspirs & que larmes.

SONET.

J'ay ce qu'on peut auoir de constance loyale :
 Je resiste inuincible à tout humain effort :
 Contre amour toutefois ie ne suis assés fort,
 A qui Iuppiter mesme en pouuoir ne s'égale.
 Celuy-là n'a point d'ame, ou a l'ame brutale,
 Qui a veu ma Princesse, & ne pleure sa mort :
 Plus que nul autre, hélas ! le regret m'en remord :
 Aussi est-ce mon cœur, qu'au sepulchre on deuote.
 La nature d'amour celuy ne connoist pas
 Qui le veut mesurer d'un vulgaire compas,
 Et de ses grands effects n'a nulle experience.
 S'il estoit comme moy de ses feus embraisé,
 Il diroit comme moy, qu'il est bien mal-aise
 De sentir vn tel mal & d'auoir patience.

SONET.

Apprestant à l'Asie vne guerre inhumaine,
 Après qu'il eut Helaine en Ægypte emporté,
 On dit que Iuppiter mist toute sa beauté,

*Sa grace, & ses attraits, en vne idole vaine.
 Paris la vint ravir, pensant ravir Helaine,
 D'une fureur fatale & d'amour agité,
 Dont les Gregeois ligués bruslèrent sa cité,
 Et de son sang trop chaut firent rougir la plaine.
 Je m'atten bien aussi de n'estre plus heureux
 Que ce Prince Troyen d'une image amoureux;
 Les Dieus ne m'ont laissé que celle de Madame :
 Je la ravy de l'œil qui s'y vient attacher,
 Ne voyant Cupidon sous elle se cacher,
 Qui tient pour ma ruyne, & le fer & la flame.*

SONET.

*Tant que j'ay veu les beaux yeus de Madame,
 Et que j'ay eu cest heur d'en approcher,
 L'aveugle oiseau, qui s'y venoit nicher,
 M'a tourmenté d'une assés douce flame.
 Mais quand la mort sous vne obscure lame
 De mon clair iour l'estoille a fait coucher,
 Vn feu plus grand, & plus aspre à toucher,
 Lancé de loing se r'allume en mon ame.
 Amour cruel pour brusler les amants
 N'emprunte point vn des quatre elements,
 Ains prent vn feu de contraire nature :
 Plus j'en fu prés, & moins j'en fu bruslé :
 Quand par la mort j'en suis plus reculé,
 Plus croist l'ardeur & le mal que j'endure.*

SONET.

*Que sçauroit-on trouver és veines de la terre
 Pour luy faire vn tombeau tel qu'elle a merité?
 Qui sera l'artizan plein de temerité*

Qui ose l'entreprendre, & en taille la pierre?
 Vn Roy, non vn graneur, cest honneur doit acquerre,
 Consacrant sa memoire à l'immortalité :
 Digne elle est d'un ouurier de telle qualité :
 La terre en son gyron rien de pareil n'enferre.
 Des yeus, & non des mains, ie luy dresse vn tombeau,
 Où l'on voye à trauers ce corps qui fut si beau :
 Ie le fay du crystal de mes larmes glacées.
 Le Dieu qui d'un seul trait enferra nos deus cœurs
 Encore après sa mort se nourrit de mes pleurs,
 Et veut que mes amours soient en pleurs enchâssées.

SONET.

Guidé de ce bel œil en l'amoureux voyage
 I'eu le vent à souhait, & paisible la mer :
 Quelque part que ma nef entreprist de ramer
 Elle y vogua sans crainte, & toucha le riuage.
 Ne voyant plus cest astre, où l'Archerot volage
 Pour en brusler mon cœur vint sa torche allumer,
 Ie voy les ondes bruyre & les flots escumer :
 Et ma nef loing du port n'attend que le naufrage.
 Ainsi le ieune Grec, que Leandre on nomma,
 Vint tousiours à bon port vers celle qu'il ayma,
 Tant que sur l'autre bord il veit sa clairté luire :
 Mais s'estant de sa route vne nuit fouruoyé,
 Par faute du flambeau qui le souloit conduire,
 Dans les flots inhumains il demeura noyé.

SONET.

Ma douleur croist tousiours, tousiours mon mal s'empire,
 Sans que i'ose esperer aucun allegement :
 Le Dieu qui m'a blessé, se rit de mon tourment :
 Toute peine & misere en mon cœur se retire.

*La Mort qui me deuroit oster de ce martyre
 Marche à pas de tortuë, & me suit lentement :
 Le corps passe & desfait cherche le monument,
 Et l'esprit tend au ciel, où est ce qu'il desire.
 Comme le feu qui brusle & du bois s'entretient
 Se haste de brusler tout ce qui le retient
 Pour remonter là haut en sa place premiere :
 Ainsi au feu d'Amour, en mon ame allumé,
 Il tarde que ce corps ne soit tout consumé,
 Afin d'aller reuoir sa celeste lumiere.*

STANCES

Sur vn Cyprés planté auprès du tombeau.

*La triste main d'un Amant transporté
 Comblé d'ennuis, & d'angoisse mortelle,
 Ieune Cyprés, en ce lieu t'a planté,
 Sacrant ton ombre à l'ombre de la belle,
 Qui en mourant a son cœur emporté,
 Pour le tirer au cercueil après elle.*

*L'arbre tu es pour le dueil ordonné :
 De tes rameaus la mort mesme on couronne ;
 Je suis du tout au dueil abandonné ;
 De tous costés tristesse m'environne.
 Pour n'estre plus de laurier couronné,
 De ton bois seul j'ay tissu ma couronne.*

*Si on adiousse aus fables quelque foy,
 Vne ame humaine en ce tronc est enclose :
 Tu fus iadis vn amant comme moy :
 Le Ciel en fit vne metamorphose :*

Que ne deuiens-ie vn arbre comme toy?
 Nous serions lors pareils en toute chose.

Ton arbre est beau, bien hault, & droit aussi,
 Qui toutefois aucun fruit ne rapporte :
 Dire ie puis mon Amour estre ainsi,
 Ie ne voy point qu'aucun fruit il en sorte,
 Si ce n'est fruit d'ennuis, & de souci,
 Et de douleur qu'à peine ie supporte.

Si vne fois du fer la cruauté
 Te vient couper, ta souche ne reiette.
 Aussi depuis que la mort m'a osté
 Ce doux plaisir, qui tint ma foy sugette,
 Ie n'ay verdy par nulle autre beauté,
 Ny par le coup d'aucune autre sagette.

Vienne la glace, ou vienne la chaleur,
 Nulle saison ton fueillage ne tombe.
 Rien ne sçauroit faire cheoir ma douleur,
 Tousiours souffrant, sans qu'au mal ie succombe :
 Ie vy par force, & ce cruel mal-heur
 Me tient fermé le chemin de la tombe.

Tout ce qui peut à vn arbre mourant
 Donner secours, à toy ne le peut faire.
 Tout ce qui va les hommes secourant
 En pareil cas, m'est nuisable & contraire :
 Ie fuy la vie, & à la mort courant
 Ie n'ay plaisir plus grand qu'à me desplaire.

Fort est l'odeur qu'on sent de toy sortir,
 Ta feuille est aspre, & au goust semble amere.
 Aspre est mon mal, & trop fort à sentir :
 Ce n'est que fiel & que toute misere
 D'un tel Amour, qu'on ne peut departir,
 Bien qu'on ait mis la moitié dans la biere.

Comme ton bois, prisé du charpentier,
 Resiste au temps & à la pourriture,

*Soit mis en œuvre ou soit mis en chantier :
Ma foy constante & de mesme nature,
Ainsi tousiours demeure en son entier,
Maugré le temps & ma mesauanture.*

*Ton verd est brun, qui semble se ternir :
La couleur brune, à la verdure iointe,
Monstre que doit mon espoir deuenir.
Et ton branchage allant tousiours en pointe
Comme mon mal, me fait resouuenir
Des traits d'Amour, dont mon ame fut pointe.*

*Plus tu es grand, plus en toy fait de bruit
Des vents esmeus la tempeste & l'orage :
Plus ie suis grand, plus ma grandeur me nuit :
Et plus ie sens augmenter mon outrage.
Sans esperer le repos de la nuit,
Le iour croissant me decroist le courage.*

*Prés de ce lieu bouuiers & pastoureaus,
Fuyants le chault, ne se viennent retraire :
Dignes n'en sont, ny eus ny leurs troupeaus :
Mains oiselets y bastiront leur aire :
Vn iour entre eux quelqu'un des Amoureux
Contrefera la Tourtre solitaire.*

*Pans, & Syluains, Dieus des bois & des champ
Iront ailleurs faire sauts & gambades.
Sous ce Cyprés tristes & piteus chants
Viendront chanter les nymphes Oréades.
De plainte, & dueil, & de regrets tranchants,
Pleines seront les chansons des Dryades.*

*Crois, ô Cyprés, des arbres le plus beau,
Sans auoir peur de chose qui te nuise :
Puisque tu dois ombrager le tombeau
De mes Amours, Amour te fauorise,
Contre l'hyuer opposant son flambeau
A la gelée & au froid de la bize.*

*Et s'il aduient que le pere des Dieus
Chiche te soit de sa tendre rosée,
Durant le temps que la chienne des Cieux
De toute humeur rend la terre espuisée,
Couler feray deus ruisseaus de mes yeus,
Par qui sera ta racine arrosée.*

*Pour donner air à mes feus trop couuerts,
Qui au dedans me tournent tout en cendre,
Seoir ne viendray desous tes rameaus verds,
Menant vn dueil impossible à comprendre :
Puis dessus toy ie graueray ces vers
En quelque endroit où l'escorce est plus tendre.*

VN PAVVRE AMANT PRIVÉ DE TOUT CONFORT,
QVI N'A AYMÉ NY N'EN AIMERA QV'VNE,
ET QVI SE PLAINT QVE TROP SOVRDE EST LA MORT,
QVE TANT IL PRIE, ET TANT IL IMPORTVNE,
VOYANT SA NEF SE PERDRE DANS LE PORT,
DANS CE CYPRÉS GRAVA SON INFORTVNE.

*Quelque passant, qui viendra là auprès
Se rafreschir, lira ceste escriture,
Non sans pleurer : & dira puis après,
Aumoins s'il est de gentile nature,
Fidele Amant qui plantas ce Cyprés,
Digne tu fus de meilleure aduventure.*

Sur vn Myrte planté auprès du mesme tombeau,
vis à vis du Cyprés.

*Ce beau Myrte i'ay planté
En l'honneur d'une beauté
Qu'au Ciel les Dieus ont rauie :
Mon cœur luy fut afferuy.*

*Comment est-ce que ie vi?
 Comment ne t'ay-ie suiuite?*

*Le regret qui m'en remord
 Me fait appeler la mort,
 Qui trop à venir demeure :
 Et sur ce cercueil nouveau
 De mes yeus versant de l'eau,
 Souuent ie chante & ie pleure.*

*Autour du lieu maintes fleurs
 Naissent de mes tiedes pleurs,
 Dont la terre est arrosée :
 Et ceste mesme liqueur,
 Qui part de mon triste cœur,
 Sert au Myrte de rosée.*

*Quand i'aperçoi croistre ainsi
 Le Myrte & les fleurs aussi,
 Mes pleurs alors ie renforce :
 Amour qui sembloit mourir
 Les voit ensemble fleurir,
 Et redouble en moy sa force.*

*Tant plus il s'accroist en moy
 Plus il fait croistre l'esmoy,
 Et la tristesse couuerte,
 Me donnant vn tel effort
 Que ie ne treuve confort
 Qu'au dueil de ma seule perte.*

*Si ce n'est en ce tourment
 Quelque peu d'allegement,
 D'esperer avec enuie
 La mort bien tost recevoir,
 Pour ma Princesse reuoir
 Au sortir de ceste vie.*

*Mais contraint d'y demeurer
 Ie me remets à pleurer.*

*Voyés comment Amour tourne,
Entrant de peine en douleur,
De flame en aspre chaleur,
De pleurs en pleurs ie sejourne.*

VILLANELLE.

*J'ay perdu ma Tourterelle :
Est-ce point celle que j'oy ?
Je veus aller après elle.*

*Tu regretes ta femelle,
Helas ! aussi fai-je moy,
J'ay perdu ma Tourterelle.*

*Si ton Amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy,
Je veus aller après elle.*

*Ta plainte se renouvelle ;
Tousjours plaindre ie me doy :
J'ay perdu ma Tourterelle.*

*En ne voyant plus la belle
Plus rien de beau ie ne voy :
Je veus aller après elle.*

*Mort, que tant de fois j'appelle,
Pren ce qui se donne à toy :
J'ay perdu ma Tourterelle,
Je veus aller après elle.*

EPITAPHE.

*Qu'on ne taille le marbre avecques le cizeau,
Pour à ceste beauté faire vn digne tombeau :
Celle qu'un vray amant a si long temps pleurée,
Sans avoir autre tombe, est assés honorée.*

VERS LYRIQUES.

*C'est vne peine trop feconde
 De viure en ce terrestre monde,
 Quand on n'attend plus de confort :
 Afin que ceste peine cesse,
 Et que ie suiue ma Princeſſe,
 Ie prens le chemin de la mort.*

*Ce grand chemin de la nature,
 Batu de toute creature,
 Eſt des plus aiſés à tenir :
 Aſſez i'en reconnoy la trace :
 Mais quelque choſe que ie face
 Si n'y ſçaurois-ie paruenir.*

*Ie vay, ie vien, tourne, & retourne,
 Du droit chemin on me deſtourne,
 Afin d'allonger ma douleur.
 Ie connoy bien qui m'en retire ;
 Celuy qui cauſe le martyre
 Eſt auſſi cauſe du mal-heur.*

*En ce voyage Amour me guide,
 Comme vn ieune cheual ſans bride,
 Par les tenebres de la nuit,
 Où il ne tient ſentier ny voye ;
 S'esbâit-on ſi ie fouruoye
 Quand vn aueugle me conduit ?*

POVR EMBLEME.

Icy fera representé vn Pasteur accoudé sur vn tombeau ouuert; & pleurant, la teste baissée, sera distiller ses larmes sur vn Amour estant audit tombeau, en forte que la torche d'Amour en fera toute mouillée, mais il la rallumera dans vne vrne, où seront les cendres de la Nymphé trespaffée.

*Je veus estaindre Amour, & le faire descendre,
Noyé de tant de pleurs au creus de ce tombeau :
Mais luy pour mon tourment rallume son flambeau
Au feu qui vit encor caché sous ceste cendre.*

POVR EMBLEME.

Sur deus consecrations faites à l'antique : l'une d'une Nymphé qu'un Paon emporte au Ciel, ià esleuée par dessus les nuës, assise entre ses ailles, & le tenant par le col de la main gauche : l'autre d'un Pasteur en pareille contenance, monté sur vn aigle suiuant le Paon, mais de loing, & estant encor au dessous des nuës.

*Celle en qui ie viuois au Ciel s'en est allée,
Sur l'oiseau de Iunon à la queue estoillée.
Que fay-ie plus en terre? où ie ne puis auoir
Sinon mal & tourment? il la faut aller voir.
Oiseau de Iuppiter, qu'en mes armes ie porte,
Charge-moy sur ton dos, & vers elle m'emporte.*

QVATRAINS.

I.

*Elle se plaint de moy que ie ne l'ay suiuite :
Ie me plain de la mort qui tant me laisse en vie.*

Quand les os de tous deus en vn tombeau seront,
Et sa plaincte & la mienne à l'heure cesseront.

2.

Tandis qu'elle viuoit en elle ie viuois :
Mais depuis que la mort a sa lumiere estainte,
En tenebres ie suis, & n'ay plus que la vois,
Qui n'est pas forte assés pour fournir à ma plainte.

3.

Si ie pleure ce n'est merueille :
Il n'est point de perte pareille :
Ce que la France eut de plus beau
Est enfermé sous ce tombeau.

4.

Quand le dard de la Mort, qui de tout est vainqueur,
Vint faire de nous deus la dure departie,
Sous la tombe en mourant elle emporta mon cœur :
Icy gist de Niré la plus noble partie.

5.

Pour orner mon tombeau i'ay conquis maintes armes,
Commandant à la guerre, & demeurant vainqueur :
Pour orner son tombeau, celle qui prist mon cœur
A contraint le vaincu de luy donner ces larmes.

6.

N'employés point l'architecture
A luy bastir sa sepulture :

*D'Amour les plus beaux monuments
Ce sont les larmes des amants.*

7.

*Ne cherchez plus en ces bas lieux
Celle qui fut toute diuine :
Toute elle est retournée aus Cieux :
Tout retourne à son origine.*

8.

*Qui craint d'Amour le flambeau
N'approche de ce tombeau :
Amour a sous ceste lame
Caché sa plus viue flamme.*

9.

*Celle qui gist icy n'auoit point de seconde
En vertus, en beauté, en graces, en honneur :
Et pour dire en vn vers ce qu'elle eut de bon-heur,
Cy gisent les Amours & les Graces du monde.*

ELE IE.

*Ceus qui ont maintenu que les esprits des hommes
Depuis qu'ils sont partis de ce monde où nous sommes
N'y reuiennent iamais, & qu'ils n'ont le pouuoir,
Empeschés autre-part, de leurs amis reuoir :
Se sont fort mescontés : à ceste erreur les meine
Vn discours mal fondé sur la raison humaine.
Ie les en veus tirer, contant ma vision,
Qui n'est point chose feinte ou vaine illusion.*

Par la porte de corne est sorti ce mien songe,
 Et l'effect a monstré que ce n'est pas mensonge.
 Nous estions en Autonne; & ià l'oiseau cresté
 Qui anonce le iour, deus fois auoit chanté :
 Les trois parts de la nuit estoient quasi passées :
 Quand las & trauaillé d'amoureuſes pensées,
 Je receu le sommeil, qui coullant gracieus
 Fit cesser les ennuis de mon cœur soucieus.
 A grand' peine auoit-il mes paupieres fermées
 De sa bagueſſe d'or, & de liqueurs charmées
 Arrouſé mon cerueau, lors qu'il me fut aduis
 Que celle vint à moy qui mes ſens a ravis :
 Princeſſe de vertus & beautés toute pleine,
 Qui malade acouchoit ſur la riue de Seine,
 Ce pendant que i'estois ſur les bords tortueus,
 Où se heurtent les flots du Rhosne impetueus.
 En ma chambre elle entra : (comment cela peut eſtre
 Veu que tout eſtoit clos, huis, & porte, & fenestre,
 Je n'en diſpute point, auſſi n'en vy-ie rien :)
 Elle entra toutefois, & cela ſçay-ie bien :
 Ce ne fut autre qu'elle; & i'en ay bonne preuue :
 Vne ſemblable à elle icy bas ne ſe treuue.
 Meſme bouche elle auoit, elle auoit meſmes yeus ;
 Les deux Aſtres beſſons ne ſe reſemblent mieus.
 En rien ie ne la vi de l'autre différente,
 Fors de viſage paſſe, & de vois foible & lente.
 A mon lit elle vint, les rideaus en tira :
 L'œil ietté deſur moy, tendrement ſouſpira :
 En ceſte contenance elle fut quelque eſpace,
 Touſiours baignant de pleurs ſa poitrine & ſa face :
 Je l'ouy à la fin ces propos me tenir,
 Dont ie ne puis iamais perdre le ſouuenir.
 Dors-tu mon cher Niré? c'eſt vne eſtrange choſe
 Qu'un Amant curieux ſi longuement reſoſe.

*Sus, sus, esueille-toy, il n'est temps de dormir,
 Plustost seroit saison de plaindre & de gemir :
 Si tu n'as sçeu encor que ta Fleurie est morte,
 Nouuelles de sa mort elle mesme t'apporte.
 I'en suis la messagere, & ne viens en ce lieu
 Que pour t'en aduertir, & pour te dire Adieu.
 Adieu mon cher amy, tu vas faire la guerre,
 Mon corps d'autre costé s'en va desous la terre,
 Et l'esprit dans le Ciel : mais ie te laisse icy
 Vn image viuant, dont tu auras soucy.
 Viue en toy nostre Amour, ie te la recommande ;
 Autre chose en partant de toy ie ne demande.
 Ie suis assés contente en cest humain mal-heur,
 Moyennant qu'il te plaise appaiser ta douleur.
 Ce qui m'a fait mourir, ce n'est pas ma gesfine ;
 On n'en doit accuser la Deesse Lucine,
 Qui à mes couches vint & y fit son deuoir :
 C'est que ie n'ay peu viure onze mois sans te voir.
 Viuotant en langueur ie n'ay eu la puissance
 De supporter l'ennuy d'une si longue absence.
 Amour en a le blasme, Amour en a le tort,
 Amour impatient est cause de ma mort.
 Il ne faut s'esbaïr si ie perdi l'enuie
 De voir le iour sans toy, qui seul estois ma vie :
 Tu n'en es point l'auteur ; croire ie ne veus pas
 Que ma vie ait esté cause de mon trespas.
 Ie n'y ay nul regret : ô que celle est heureuse
 Qui meurt ainsi que moy d'une mort amoureuse.
 La terre n'est pesante, & n'est dure à ses os ;
 Son corps dort à iamais d'un paisible repos.
 Et si l'amant loyal qui le dernier demeure
 N'en meine vn trop grand dueil, & par trop ne la pleure,
 Son esprit deschargé des soucis terriens
 S'en va luy garder place aus champs Elysiens.*

Doncques, mon cher amy, que ton cœur ne lamente,
 Restes icy content pour me rendre contente.
 Ainsi les ieunes ans que la mort m'a ostés,
 Mieux employés ailleurs, soient aus tiens adioustés.
 Quand nous autres mourons, c'est bien peu de dommage
 Mais quand vn pasteur meurt, qui est de Dieu l'image
 Son troupeau en endure, & presque en vn moment
 Suruiet en son mesnage vn triste changement.
 Comme sur le printemps les petites Auetes
 Trauailent d'vn accord à cueillir les fleurettes
 Durant que leur Roy vit, & s'il vient à mourir,
 On les voit aussi tost à la guerre courir :
 Ceste aueugle fureur, qui au combat les tire,
 Renuerse leur police, & leur miel, & leur cire.
 Vn troupeau sans pasteur, c'est vn corps sans son chef
 Iamais il ne le perd qu'il ne tombe à meschef.
 Vi pour le bien de tous : la vie est assés breue,
 Tu ne dois l'acourcir par plainte qui te greue.
 Si tu ne l'as de toy, ayes de moy pitié,
 Toufours de ta douleur ie porte la moitié :
 Les autres passions par la mort sont estaintes,
 Non celles que l'Amour en l'esprit a empraintes :
 Elles ne meurent point : & dedans le cercueil
 L'Amant sent de l'Amant le plaisir ou le dueil :
 Puisque i'auray ma part de ta ioye ou tristesse,
 Chasse le desplaisir, suy l'honneste lieffe.
 Te voyant resiouïr ie me resiouïray
 Dans le Ciel estoillé, où d'icy m'en iray :
 Car des esprits diuins le Ciel est l'heritage,
 Tout ainsi que les corps ont la terre en partage.
 Et quand tes iours heureux tu auras acheué
 Au clair palais des dieus tu seras esteué,
 Où les feus rassemblés de nostre Amour premiere
 A vn astre nouueau fourniront de lumiere.

Elle se teut alors : soudain ie m'auançay,
 Et les bras estendus hors du lit ie lançay.
 En vain ie m'efforçay par trois fois de la prendre
 Son esprit par trois fois ne me voulut attendre,
 Ains à mon grand regret de moy s'esuanouït
 Parmi l'obscurité des ombres de la nuit,
 Ainsî qu'vne fumée au hault de l'air venüë,
 Ou ainsî qu'vn brouillas se pert en quelque nuë.

SONET.

Auril, qui soulois estre vn mois plein de liesse,
 Tu seras desormais vn mois plein de douleur :
 Et ne te vestiras que de noire couleur,
 Portant le mesme habit que porte ta maïstresse.
 Elle a pris le grand dueil l'amoureuse Deesse,
 Voyant qu'en vn matin, par estrange mal-heur,
 S'est perduë au combat la françoïse valeur,
 D'vn cœur trop genereus, & bouïllant de ieunesse.
 Et toy qui regardas de ces deus combatans
 La force & la beauté, honneur de nostre temps,
 Se noyer dans le sang, ô maudite iournée!
 La clarté du Soleil ne te luira iamais :
 Hors de tous Calendriers tu seras desormais,
 Comme le malencontre & l'horreur de l'année.

SONET.

Si du sang d'Adonis, regret de Cytherée,
 Que sur l'herbe versa le corps paste & transi,
 Des fleurs prindrent naissance; & d'Hyacinthe aussî,
 Fauori d'Apollon à la lire dorée :
 Que ne produit des fleurs la plume coulourée,
 Par vn pareil destin, du sang de ces deus cy?

Apollon les ayma : Venus en eut soucy :
Et leur rare beauté fut de peu de durée.
Dedans leur sang vermeil, au combat respandu,
Amour souloit tenir sa flame recelée :
Dont, trop chault & bouillant, la terre il a rendu,
Pour apporter des fleurs, trop seiche & trop bruslée :
Mais si tu veus, Passant, l'arrouser de tes pleurs,
Peut-estre tu verras sortir deus rouges fleurs.

SONET.

A bon droit voyons-nous deserte ceste place :
Nul n'y veut plus hanter, ny bastir de maison :
L'air y est trop infect de peste & de poison,
Quelque bise qui vente, & quelque temps qu'il face.
Bellone seulement du cruel Dieu de Thrace
Y a logé le train, & des maus à foison :
Embusche, horrible effroy, fureur hors de raison,
Meurtre aus sanglantes mains, qu'on peut suiure à la t
Mais le pis de ce lieu, qui diffame Paris,
C'est le double mal-heur de deus grands rois Henris,
Où sa force a monstré la fortune insensée.
Le pere y rendit l'ame, ayant le chef percé :
Le fils y est au cœur mortellement blessé :
Et par le corps d'autry nauré dans la pensée.

SONET.

A qui adressons-nous nostre plainte enragée ;
Perdans ce que la France auoit de précieux ?
Comme nouueaus Titans en voulons-nous aus cieus ?
L'ordonnance des cieus ne peut estre changée.
Verra-lon de nos cris la nature outragée,
Qui ne les a laissé vieillir en ces bas lieux ?

*De mœurs & de vertus ils estoient des-ia vieux,
 Quand du noir bastelier la barque en fut chargée.
 Aussi ne faut-il pas qu'on en blasme la mort.
 Amour (qui le croiroit?) Amour en a le tort :
 Il fait de leurs beautés la mort mesme amoureuse :
 Lors elle les rait pour souler son desir.
 Nous en auons le dueil, elle en a le plaisir.
 Mal-heureuse est la vie, & la mort est heureuse.*

SONET.

*Il n'y a cœur si dur que le regret n'entame ;
 Fust-il armé de fer, & d'acier remparé,
 Quand on est par la mort d'un amy séparé :
 Aussi pert-on alors la moitié de son ame.
 La vertu s'amollit en l'amoureuse flame,
 Dont redouble l'ardeur en vn seul demeuré :
 Puis se destrempe en pleurs. Les plus grands ont pleuré
 Ceus qu'ils aymoient viuans, & nul ne les en blâme.
 La Perse veit iadis de douleur surmonté
 Ce grand Roy, qui auoit tout le mond domté,
 Pour vn Hephæstion maintes larmes respandre.
 Et nostre France a veu, de pleurs se consumer,
 Et se rendre aus ennuis signes de bien aymer,
 Pour deus Hephæstions vn second Alexandre.*

SONET.

*Nous accusons en vain la mort deffigurée :
 En vain nous employons le papier & les vers.
 Pensons-nous que la terre icy les ait couuerts?
 Il n'en est chose aucune en terre demeurée.
 Tous deux estoient, & sont vne ardeur ætherée :
 Vn des feus animés de ce grand vniuers :*

*Flammes d'un astre seul qui a deus noms diuers,
 Sans celuy de Venus, dont elle est honorée.
 Cependant qu'icy hault ils faisoient leur sejour,
 C'estoit pour les mortels vne Estoille-du-iour,
 D'un Soleil pur & net la blanche auant-courriere.
 Depuis que leur clarté en l'autre monde luit,
 C'est l'Estoille-au-berger, qui rameine la nuit,
 Et qui cache à nos yeus du Soleil la lumiere.*

SONET.

*Ah l'on le disoit bien, que l'Estoille nouvelle
 A la sanglante queuë, & aus cheueus ardents,
 Menaçoit les plus grands de tristes accidents :
 De meurtres, de mal-heurs, & de guerre cruelle!
 En voicy des effets, ceste couple si belle,
 Deus Narcis par dehors, & deus Mars par dedans,
 Leur ieunesse eschauffée au combat hazardans,
 Ont changé ceste vie à la vie immortelle.
 Le plus grand de l'Europe a senti ce meschef :
 Vn esclat de ce foudre est tombé sur son chef ;
 Chef qu'Amour, la vertu & l'honneur enuironne.
 L'ennuy d'auoir perdu ces aimables guerriers,
 Fait secher sur son front ses myrtes & Lauriers.
 Et ternir les beaux lis de sa double couronne.*

SONET.

*Quel desastre nouveau? quel estrange dommage?
 De voir auant le temps enfermer au tombeau
 Les graces, la beauté, Amour, & son flambeau?
 Que dy-ie auant le temps? ils auoient assés d'âge.
 Vne ardente vertu en vn ardent courage,
 Sans attendre l'esté meurt dès son renouveau :*

*Mais sa gloire, & son nom, qui croist tousjours plus beau,
 Par sa mort le fait viure, & fleurir dauantage.
 Si le fils de Thetis eust voulu grisonner,
 Non aus douteus combats sa vie abandonner,
 Sa mort d'vn tel renom n'eust pas esté suiuite.
 Il est bien mal-aisé de grand los acquerir,
 Et le laissant durable, en vieillesse mourir.
 Vn long honneur s'acquiert par vne courte vie.*

SONET.

*Où est ce cœur, inuincible à la guerre,
 Et qui iamais n'eut besoin de confort?
 Qu'est deuenu son merueilleus effort?
 Il est brisé de deus coups de tonnerre.
 Coups foudroyans, que le ciel luy desferre,
 Qui mettent bas ce courage si fort :
 Ce mur d'erain, ce rempart, & ce fort,
 Que nul canon ne pouuoit mettre à terre.
 La mort, dontant deus de ses miens aymés,
 A sa raison, & ses sens desarmeç,
 Pour le liurer au dueil son aduersaire.
 Plaindre & gemir à tous il est permis.
 Ne voit-on pas qu'vn laurier au feu mis
 Ne peut ensemble & brusler & se taire.*

SONET.

*Que nul berger n'enfle plus sa musette :
 Tout le plaisir des champs est defendu.
 Qu'on iette là le chalumeau fendu,
 Fluste, & flageol, panetiere & houlette.
 Pan dans le creus d'vne grotte secrette,
 Se lamentant, est de loin entendu.*

*Deus francs bergers n'aguere il a perdu :
 Beaucoup aymez, beaucoup il les regrette.
 Faunes, Syluains, & Satyres cornus,
 Auecques luy se plaindre sont venus :
 Et vous sentés, ô Nymphes, ceste perte.
 Vos eaux, vos prés, de tristesse touchés :
 Vos bois aussi, en deuiennent sechés :
 Le Cyprés seul porte la teste verte.*

SONET.

Vifion.

*Je vei sur vn coutau bondir deus blancs cheureaus,
 L'esbat d'un grand berger, grand en toute maniere :
 Qui les menoit brouster, en la saison premiere,
 Le reiect nouuelet des tendres arbrisseaus.
 Je les vei peu après, escartés des troupeaus,
 Choquer deus cheureaus noirs d'une fureur guerriere
 Mais le choq fut si dur que, tombés en arriere,
 Tous quatre de leur sang feirent quatre ruisseaus.
 Je vei le grand berger pasmé sur l'herbe verte,
 Ietter mille souspirs pour vne telle perte,
 S'en plaindre au Ciel cruel de lamentable vois.
 Je vei que ses troupeaus, qui laissèrent de paistre,
 Se prindrent à bester à l'entour de leur maistre,
 Esmouuans à pitié les rochers & les bois.*

SONET.

Autre vifion.

*Je vei deus verds lauriers en vn plaisant bocage,
 Qui de rameaus feuillus espeç entrelacés,
 Sembloient par amitié se tenir embracés :*

Et seruoient à Phæbus de plaisir & d'ombrage.
 Je vei soudainement se leuer vn orage,
 Dont branches & rameaus furent tous fracassés.
 J'ouy craquer leur tige, & les vei terrassés
 Par la fureur du vent, cause de ce dommage.
 Quand l'orage passé, Phæbus les eut cherchés,
 Ne trouuant plus rien d'eus que les troncs arrachés,
 Je vei qu'il en perdit sa clarté coutumiere.
 Fasché de n'auoir pu ses lauriers mieus garder,
 Au lieu qu'il nous souloit de bon œil regarder,
 Depuis il n'a monstré qu'à regret sa lumiere.

SONET.

Tout le thresor du Ciel, tout ce que la nature
 Excellent & parfait iamais auoit formé,
 N'aguere se put veoir en deus corps enfermé,
 Qui gisent maintenant en mesme sepulture.
 Que ne l'enrichit-on de marbre & de peinture?
 Que n'y a mis la main quelque ouurier renommé,
 Dont l'ouurage ne fust par le temps consommé,
 Pour les eterniser, & leur triste aduenture?
 Leur semblable vertu, qui pleut à si grand Roy :
 Leur égale amitié, & leur pareille foy;
 Leur ame genereuse, à l'honneur immolée,
 Ont laissé pour memoire à la posterité
 Vn eternal renom iustement merité,
 Qui durable à tousiours leur sert de Mausolée.

SONET.

Si leur foy esprouuée, & leur amitié sainte :
 Si leur naïue grace, & leurs gentiles mœurs :

Si le desir d'honneur, qui consumoit leurs cœurs :
Si toute leur clarté pour iamais est estainte :
Quelle ame ne seroit d'aspre douleur attainte,
Voyant tels fruits tombés auant que d'estre meurs ?
Quel ail Gorgonien n'en ietteroit des pleurs ?
Qui seroit le rocher qui n'en feroit sa plainte ?
Mais si au pris du sang vn honneur acheté,
Fait monter l'homme au ciel : si l'immortalité
Suit vne Amour loyale, & plus que fraternelle :
Pourquoy les pleurons-nous ? pleurer on ne doit pas
Ceus qui par leurs vertus affranchis du trespas
Viuent là hault heureux vne vie eternelle.

SONET.

Remonstre ton beau chef, Prince, qu'on le reuoye,
Et rameine le iour que tu nous as caché.
Vien reluire à nos yeus, quand Phœbus est couché,
Sans lumiere & sans guide vn chacun se fouruoye.
Il semble que la mort au tombeau nous conuoye,
Nous mourons de douleur en te voyans faszché.
Soit de ton cœur Royal ce vieil dueil arraché,
Pour rendre à tes suiets leur repos & leur ioye.
Lors que le fils de Mars fut au Ciel emporté,
Le Soleil tout à coup demeura sans clarté :
Et d'eternelle nuit on dit que Rome eut crainte.
Aussi quand ces guerriers, que Mars auoit nourris,
Tu veis rair au ciel, on eut peur à Paris
Que du Soleil François la clarté fust estainte.

SONET.

Estoit-ce des Amours le portrait & l'image,
Qui si peu apparut à nos yeus desolés ?

Ou les mesmes Amours qui s'en soient reuolez
 En vn meilleur païs, comme oiseaus de passage?
 Ils nous laissent icy pleurer nostre dommage,
 Les rappelans en vain des palais estoilés.
 En plaintes & en cris ià dix mois sont coulés.
 Douleur qui croist tousiours à la fin deuient rage.
 Le Ciel, dur creancier, quand vn mortel iouït
 Du bien qu'il a presté, soudain le redemande.
 La ioye en vn moment de nous s'esuanouit :
 La tristesse en son lieu acquiert force plus grande.
 Comme des iours plus cours plus longues sont les nuits,
 Des plaisirs les plus courts plus longs sont les ennuis.

SONET.

Pourquoi souffres-tu, Prince, vne douleur si griëue,
 Qui loge en ta poitrine, & le cœur t'a rongé?
 Est-ce que les trois sœurs n'ont leur fil allongé?
 La plus belle des fleurs est aussi la plus briëue.
 Soit que la nuit retourne, ou que le iour se leue,
 L'vn & l'autre te treuve en tristesse plongé.
 Chasse-la de ton ame, & luy donne congé.
 Tu te fais vne guerre où n'y a nulle trëue.
 D'auoir beaucoup aymé te vient tout ce tourment.
 Heureus qui n'aime rien, ou ayme tiedement :
 S'il pert ce qu'il aymoît, moins sa perte l'ennuye.
 Vn trop ardent Amour apporte en peu de temps
 Des regrets & des pleurs : comme on veoit au printemps
 Qu'un trop ardent Soleil ameine de la pluye.

SONET.

Mort, fille de la nuit, & du lac Stygieus,
 Dont la cruelle faulx, qui n'espargne personne,

*Sans cesse & sans respect verds & secs nous moissonne
 Et boire nous enuoye au fleuve oublieus :
 Si tu n'es du tout sourde, & si tu as des yeus,
 Vien entendre nos cris : l'air bien loin en resonne :
 Vien voir que tu as fait : tu as esteint, felonne,
 Ce double astre d'Amour, qui fut si radieus :
 Iuppiter à bon droit de son Ciel t'a bannie.
 Mort vuide de pitié, pleine de tyrannie ;
 Jalouse du plaisir des Princes & des Rois,
 Tu en as fasché vn, dont la puissance est telle,
 Qu'il te prent bien, ó mort, que tu es immortelle,
 Autrement à ce coup toy-mesmes tu mourrois.*

SONET.

*Allés, diuins esprits, allés là hault aus Cieus,
 Où l'Amour vous conduit, & la foy vous retire :
 Vous aués de l'honneur que le trespas desire
 Autant ou plus receu que nul des demi-dieus.
 Ce grand Roy tout parfait, que vous aymés le mieus,
 Combien qu'il ait le cœur plus grand que son Empire,
 Vous regrete, & vous plaint, en sanglote & souspire,
 Et baigne vos tombeaus de l'humeur de ses yeus.
 Donner estat, & biens, est chose assés commune :
 Et couste peu aus grands: parce que la fortune
 Les fait couler chez eus, comme l'eau dans la mer :
 Mais honorer de pleurs, & de plainte Royale,
 La mort d'un seruiteur, pour sa vertu loyale,
 C'est luy faire vn present, qu'on ne peut estimer.*

SONET.

*Fortune est maintenant à l'Amour afferuie :
 Et pour luy obeïr l'inconstance a quité :*

*Tesmoins ces deus Amants, dont la felicité
 Pareille se remarque en l'vne & l'autre vie.
 Ils ont icy du Roy la faueur deseruie :*
Aussi nul n'en iouït sans l'auoir meritè :
Vsans si doucement de leur prosperité,
Que nul qui les conuist ne leur portoit enuie.
Encore apres la mort ce leur est vn grand-heur,
De ce qu'vn si grand Roy baisse tant sa grandeur,
Qu'on a veu de ses pleurs leurs cendres arroufées :
C'est aymer que cela : il aduient peu souuent
Que la mesme faueur qu'on a receu viuant
Outre l'eau de l'oubli passe aus champs Elysées.

SONET.

Seine à l'onde azurée, & à la riue verte,
Si tu sçais le mal-heur à Paris aduenu,
Que n'en es-tu de dueil plus enflé deuenu?
Que n'as-tu de tes flots la campagne couuerte?
Au lieu de nous aider à pleurer ceste perte,
Te vas-tu point cacher en l'Ocean chenu?
Nous te voyons tarir, ton fleuue si connu
Ne sera tantost rien qu'vne arene deserte.

Seine respond.

I'eusse tousiours roulé vague, large & profond :
Mais i'ay quasi vuidé mon vrne iusqu'au fond,
Pour de larmes fournir mes Nymphes espleurees.
Et la douleur aussi, qui me brusle au dedans,
De regret allumee, & de souspirs ardents,
Seiche toutes les eaus qui m'estoient demeurees.

SONET.

*Des hommes & des Dieus la puissance assemblee,
 N'eut sceu de nostre Roy la constance esmouuoir :
 La fortune & l'Amour, seuls ont eu ce pouuoir,
 Par qui la vertu mesme est souuent accablée.
 Perdant deus qu'il zymoît, son ame s'est troublée :
 Fortune y donne vn coup, qu'elle deust receuoir.
 Amour qui vole après, pour au ciel les reuoir,
 En s'esloingnant de luy sa peine a redoublée.
 Comme auprès de l'Euphrate, au combat main à main,
 Le Parthe, ou le Medois, bleffoit moins le Romain :
 Mais en se retirant sa flesche estoit mortelle :
 Ainsi loin de ses yeus cest Amour retiré,
 D'un arc plus violent en son cœur a tiré :
 Plus elle vient de loin, plus sa flesche est cruelle.*

Plainte de Cleophon
 sur la mort de Damis.

*Qu'ay-ie ouy ceste nuit? quel bruit m'a resueillé,
 Troublé d'un mauuais songe, & d'effroy trauaillé?
 C'est ce que ie craignois, ô nouvelle trop dure!
 Iamais n'arriue seule vne triste aduanture.
 N'auois-ie assez souffert? n'estoit-ce pas assez
 De douleur à mes yeus, d'en voir deus trespaffés?
 M'es-tu encore osté? faut-il que ie retombe
 En larmes & en pleurs, pour arrouser ta tombe?
 Entens-tu point mes cris? maintenant où es-tu?
 Où est ce grand espoir de ta ieune vertu?*

*Es-tu ià descendu entre les ombres blefmes?
Que dy-ie, à qui parlé-ie, & où suis-ie moy-mesmes?
L'ascendant qui luisoit alors que ie fus né
Eut contraire à ses rais vn astre infortuné.
Ie n'ay senti depuis que trauaus & miseres :
Pertes de seruiteurs, & choses les plus cheres.
Si tost que i'ay choisi quelque homme de valeur,
Digne de ma faueur, par ne sçay quel mal-heur,
Soudain il m'est rauy : ie n'en ay que la veuë,
Auec vn souuenir qui sans mourir me tuë.
En ma triste poitrine vn regret enfermé
Resemble à ce vautour qui se paist affamé
Des veines de Titye, & becquete le foye
Renaissant à son dam pour eternelle proye.
Mon courage assure, & ferme auparauant,
Est comme vn pin fueillu secoué par le vent :
Ou ainsi qu'une nef deça delà iettée
Par les flots escumeus de Tethys irritée.
Dè pensers ondoyants mon esprit agité
N'espere plus de port ny de tranquillité.
I'ay mis les miens en paix, & ie ne m'y puis mettre :
Ie ne sçay quel démon ne l'a voulu permettre.
O Mort impitoyable ! ô cruelle Atropos !
Vous me faites la guerre au milieu du repos.
Le iour i'ay mille assauts, la nuit i'ay mille alarmes,
Sans vne seule trefue, ou surseance d'armes.
La Lune, & le Soleil, contre moy coniurés,
Sont auteurs & tesmoins de ces maus endureés.
Vn matin m'a priué de bon-heur & de ioye :
Vn soir bien tost apres en tristesse me noye.
Mon angoisse redouble, & m'esb.ï comment
Ie puis demeurer vif parmy tant de tourment,
Que ie tasche à celer, & mon visage feindre.
Celuy qui fait les lois n'a pas loy de se plaindre.*

Comme d'un feu couuert plus aspre est la chaleur,
 Du mal qui est caché plus aspre est la douleur.
 Voyés l'Estat des Roys : voyés quelle est leur vie.
 Leur Maïesté se rend à soy-mesme asseruie.
 Je n'ose donner air à mes sospirs ardens :
 Mes pleurs du coin de l'œil retournent au dedans.
 Ma langue veut parler, & faut qu'elle se taise.
 Heureus en son mal-heur qui se plaint à son aïse.
 Pleurés aumoins, pleurés, & sospirés pour moy,
 Vous à qui ie le dy, soulagés vostre Roy :
 L'insupportable faix, dont fortune me charge,
 Pour Hercule seroit vne trop lourde charge.
 Muses que l'entretien, & tousiours i'ay nourri,
 Faites ouïr bien loin les plaintes de Henry :
 Semés-les par la terre : & que iusqu'à la riue
 De l'une & l'autre mer la nouvelle en arriue.
 Fleuues, lacs, & estangs, fontaines & ruisseaus :
 Monts, forests, & taillis, buissons & arbrisseaus :
 Plaines, prez, & iardins : Cités, Bourgs, & Villages :
 Hommes, oiseaus, poissons, & vous bestes sauuages,
 Soyez vestus de dueil : mes yeus ne veulent voir
 Qu'une sombre couleur & de brun & de noir.
 Mesmes si i'auois beu du breuuage d'Heleine,
 Qui faisoit, ce dit-on, oublier toute peine,
 Les soucis & chagrins qui me viennent saisir,
 Ne pourroient pour cela se tourner en plaisir.
 Incurable est mon mal : quiconque s'y effaye,
 Au lieu de l'adoucir, met du sel dans ma playe.
 D'une cuisante ardeur ie me sens consumer :
 Et i'y verse de l'huile afin de l'allumer.
 Ne me donnés conseil, ie ne le scaurois prendre :
 D'enhault, & non d'ailleurs, mon mal le doit attendre.
 A toy donc ie m'adresse, esprit clement & saint,
 Qui fais viure & mouuoir ce que le Ciel enceint.

*Je t'inuoke au besoin, toy qui allois sur l'onde,
 Auant que le temps fust, & la clarté du monde.
 Esprit consolateur, par toy maints desolez
 En leurs afflictions ont esté consolez,
 Console-moy aussi, & chasse de mon ame
 Toute l'obscurité par ta diuine flame.
 Tuteur des Orphelins, source de charité,
 Ne me delaisse point en mon aduersité.
 Vien me reconforter, & de moy ne t'eslongne :
 Tu m'as couronné Roy de France & de Polongne.
 Tu as esté ma guide és païs estrangiers.
 C'est toy qui m'as tiré de beaucoup de dangers.
 Quand j'ay donné bataille, & victoire obtenüe
 Contre les ennemis, elle est de toy venuë.
 Afin que tes bien-faits ne tombent en oubly,
 Auiourd'huy de ton Nom vn ordre i'estably.
 Plaise-toy l'inspirer, le garder, & deffendre :
 Le remplir de ta grace, & en son cœur descendre.
 Infini en puissance, infini en bonté,
 Reigle nostre desir selon ta volonté :
 Et apres tant d'ennuis, par toy me soit donnée
 Vne nouvelle ioye à la nouvelle année.*

Du mesme subiet.

Vers imparfaits.

*. il semble qu'on assaille
 D'un chasteau ennemy la superbe muraille :
 Ou que de toutes parts on batte quelque fort.
 Telle se maintenoit contre le traistre effort
 De cinquante Thebains la vertu de Tydée :
 Mais elle estoit encor d'une Pallas aidée :
 Et ceste-cy, hélas ! n'auoit en combatant*

L'assistance & secours du Dieu qui l'aimoit tant.
 Le destin l'en empesche, & cest heur luy enuie.
 Pour arracher du corps vne si belle vie,
 De mille esclairs d'acier ses yeus sont esblouïs.
 Coups sur coups redoublés, qui de loïn sont ouïs,
 Luy pleuuent sur le corps, & percent sa chair nuë.
 Sans qu'il en sente rien sa force diminuë;
 Et derriere & deuant on le vienï assaillir.
 L'haleine & la vigueur luy commence à faillir.
 Du chef iusqu'aus talons il n'est plus qu'une playe.
 Il est vuide de sang : neantmoins il essaye
 De combatre vne armee, & demeurer vainqueur.
 Ses membres dehachés du magnanime cœur
 Sont si bien soustenus, que la teste baiffée,
 Se lançant à trauers la troupe ramassée,
 Il s'ouure vn chemin large : & s'eschappe des mains
 Seul à tant d'assassins, & bourreus inhumains.
 Comme vn Lyon qui veoit sa poitrine enfermée
 De maint espieu de chasse, à la pointe acérée,
 Herisse son poil rous : rouille ses yeus ardents :
 Desserre, impetueus, ses griffes & ses dents :
 Froisse ce qu'il rencontre : & passant sur le ventre
 Des chasseurs pallissants, va mourir en quelque antre :
 Ainsi ce preus guerrier, en pieces detranché,
 Et semblable au vieil tronc d'un grand chefne esbranché,
 En fin gaigne vn logis : où de la main aymée
 Luy fut, vn iour apres, la paupiere fermée.

Sur la mort violente des quatre freres

DE BOVRBON.

Qui ne sçait du destin l'immuable pouuoir
 Sur le chef des humains, vienne icy le sçauoir :

La maison de Bourbon de quatre freres veuve
 Affés le monstrera, sans chercher autre preuve
 FRANÇOIS, dont le courage & la ieune vertu
 A Serizol' auoit l'Espagnol abbatu,
 Perdit auant le temps la lumiere commune,
 Tué d'un coffre en ieu : triste ieu de fortune!
 IEAN vn iour S. Laurent esprouuant sa valeur,
 Et s'opposant en vain à nostre grand mal-heur,
 Aima mieus tout son sang en ses armes respandre
 Que de tourner le dos, ou de se laisser prendre.
 D'un plomb fatalement en l'espaule adressé
 Prez les murs de Rouën ANTOINE fut blessé :
 Dont, ià presque vainqueur, au ciel il rendit l'ame,
 Les membres au tombeau, & le sceptre à sa femme.
 LOYS arma trois fois la France & l'estranger
 Pour la religion de ses maieurs changer :
 Mais deceu de sa force, en la troisieme guerre,
 Auprés de Chasteau-neuf donna du nés en terre.
 Ces Ducs, ce Prince, & Roy; quatre freres germains,
 Ensemble n'ont vescu que deux ages humains,
 Moissonnés en leur fleur. Les estoilles meilleures,
 CHARLES en ton endroit, qui seul des cinq demeures,
 Deuroient, en recompense, à tes iours adiouster
 Ceus qu'elles ont voulu à tes freres oster.
 Deux siecles & le tien accompliroient la somme,
 Pour te faire vn Nestor, viuant trois âges d'homme.

ELEGIE

Sur le trespas d'Adrian Turnebe.

Combien qu'en autres vers tu as leu mes complaints
 Et mes sospirs meslez de mes larmes non feintes,

Quand pleurant ie pensois adoucir la douleur
 Qui l'esprit m'a blessé d'un estrange mal-heur :
 Si est-ce encor, Ronsard, que ie me plais aux larmes :
 Pour combatre le dueil ie n'ay point d'autres armes :
 Et celuy qui d'œil sec voit vn defastre tel,
 Il est fils d'un rocher, non d'un homme mortel.
 Or, puis qu'il faut pleurer, hé que n'ay-ie pour guide
 La Muse au piteus chant du triste Simonide?
 Ou celle qui força les arbres Thraciens
 De suiure en sautelant les sons musiciens?
 Que vay-ie recherchant la lyre Thracienne?
 Ronsard, tant seulement hé que n'ay-ie la tienne?
 Si i'auois la douceur de ta diuine vois
 I'arracherois des pleurs aus rochers & aus bois.
 Pour ramener Turnebe, en despit de la Parque,
 I'oserois bien sauter dedans la noire barque :
 Mais, hélas ! ie ne puis autre chose pour luy,
 Sinon que par regrets tesmoigner mon ennuy,
 Dont ton cœur plus constant moins ataint ne me semble :
 Meslons doncques, Ronsard, meslons nos pleurs ensemble.
 Combien que trop soit bas de mes chordes le son,
 Pour monter à l'accord de ta docte chanson,
 Nous voyons toutefois les riuieres courantes
 Souuent entremesler leurs eaus bien differentes.
 Tu vois nostre Delbene, & le gentil Belleau,
 De leurs pleurs comme nous arrouser son tombeau.
 Mais de Baïf absent, la douleur n'est pareille :
 Il ne boit ce mal-heur sinon que par l'aureille :
 Nous le beuons des yeus, qui l'auons veu mourant,
 Et rabatons les coups du vulgaire ignorant.
 De l'Olympe azuré la grand'lampe dorée
 N'aperceut oncques France autant desesperée :
 Encores qu'à grand tort les astres despités
 Sur elle ayent versé mille calamités.

Quel mal n'est aduenu en nos guerres ciuiles?
 N'auons-nous veu piller, razer, brusler nos villes?
 Les François insensés leur pays saccager?
 Et à vn tel butin appeller l'estranger?
 Le fils n'auoir horreur d'assassiner le pere?
 Le frere & le cousin, tuer cousin & frere?
 Le cours des eaus, enflé de tant de corps humains,
 Rougir de nostre sang, respandu par nos mains?
 Si fortune portoit à nostre France enuie,
 De tant & tant de mauls deuoit estre assouuie,
 Sans luy rauir encor, contraire à son bon-heur,
 Tout ce qui luy restoit & de ioye & d'honneur.
 En quoy vous auions-nous, Dieus cruels, offensés,
 Pour estre de nos vœus ainsi recompensés?
 Auoit point nostre langue à la tourbe indiscrete
 Descouuert le tombeau de Iuppiter en Crete?
 Comme les sots Gregeois, auons-nous massacrés
 Les bœufs Thrinaciens, au Soleil sacrés?
 Auons-nous publié les pompes Phrygiennes?
 Ou les thyrses fueillus des festes Orgyennes?
 Non, nous auons tousiours aus grands dieus immortels
 Offert des humbles dons sur leurs ingrats autels.
 Toutesfois, ô cruels! vostre iniuste tempeste
 De l'esperoir des humains a foudroyé la teste :
 Si que d'vn mesme coup vous auez abbatu
 La science & l'honneur, l'Amour & la vertu.
 Que dy-ie, où suy-ie, hélas! mieus vault que ie rameine
 Ma complainte enragée à la douleur humaine.
 Je te prie, ô Muret, si mes pleurs & mes cris
 Se lisent par-delà, comme icy tes escrits,
 De dire aus bons esprits qui sont en Italie
 Que de nostre Soleil la lumiere est faillie.
 D'autre part Bucanan, gloire des Escossois,
 Racontera aus siens le mal-heur des François :

La mer le roulera iusqu'aus bords d'Angleterre :
 Et le Rhin le dira dans sa prochaine terre.
 Aus peuples estonnés les vents le semeront :
 Les fleuves & les monts ensemble en pleureront.
 Les Tigres, les Lyons & les Ourfes cruelles,
 Gemiront en oyant si piteuses nouvelles.
 Les ombres de la nuit, riches d'un tel butin,
 Se vanteront d'auoir le Grec, & le Latin :
 La mort, qui l'a conquis en tuant vn seul homme,
 Triomphera là bas d'Athenes & de Rome.
 C'est à vous, qui n'auiez sa victoire empesché,
 Muses, grande infamie, & non moindre peché.
 Le fils d'une de vous, dans ces Royaumes vuides
 Vif osa bien entrer, sans peur des Eumenides :
 Où remonstrant sa perte, & sa rare amitié,
 Les esprits pallissans fit pleurer de pitié.
 A fredonner le luth estes-vous plus ignares
 Pour flater des enfers les courages barbares ?
 Ou Turnebe, qui est des bons tant regreté,
 Quelque peu de secours n'auoit-il merité ?
 Allez ingrates sœurs, (la douleur me surmonte)
 Allez-vous-en cacher ; n'aués-vous point de honte ?
 Et toy vien ça aussi, mal-heureux Delien,
 Qui allongez les iours du Roy Theffalien :
 Qui fleschissant Pluton par vers & par prieres
 Retourna les fuseaus des trois sœurs filandieres :
 Pourquoi si laschement as-tu laissé mourir
 Celuy que tu deuois par ton art secourir ?
 N'as-tu soucy de nous, ny de nostre misere ?
 Il me plaist descharger desur toy ma cholere.
 Va banni, va touuier, va-t'en garder les bœufs :
 N'espere plus de nous sacrifices ny vœus.
 Toy, que dorenaunt icy Dieu l'on te croye :
 Va seruir les maçons aus murailles de Troye :

*Mets bas la lyre d'or, où tu n'as nul sçavoir ·
 Elle est deuë à Dorat : qui a fait son deuoir
 De tordre le licol, ourdy pour aller pendre
 Le deschire-tombeau, & l'esgratigne-cendre.
 Taupe de cimetièr, & stryge, qui les os
 Du plus grand des humains ne laisses en repos ;
 Puisse-tu pour le mieus, meschante creature,
 Dans le ventre des loups auoir ta sepulture.*

ELEGIE

À monsieur de Roissy sur le trespas
 de Madamoiselle de Masparaute sa sœur.

*Je seroy né d'un Ours, j'auroy le cœur de pierre,
 Ce pendant que ta sœur s'en va dessous la terre,
 Si ie blas moy tes pleurs : c'est l'honneur plus duisant
 Qu'on puisse faire aus morts, & le dernier present.
 Je ne sui pas Zenon, viue souche de sage :
 Ains veus avecques toy pleurer de ton dommage.
 Si la iuste douleur te fait enfler les yeus,
 Le Ciel souuentefois a veu pleurer les dieus.
 Pour le Roy Lycien le Dieu qui tient la foudre
 Pleura gouttes de sang sur la Troyenne poudre.
 Durant maints iours sans iour le Soleil (ce dit-on)
 Lamenta le mal-heur du ieune Phaëton.
 Aus beaux matins de May pour Memnon son fils More
 On voit les prez trempés des larmes de l'Aurore.
 Lors que Phæbus aida au Phrygien archer,
 Caché dedans son temple, à son trait descocher,
 Tethis fondante en pleurs, & en plainte inutile,
 Ses cheueus azurés deschira sur Achille.
 Mars, hurlant de douleur, ietta des cris ardents,
 Quand il vit Ascalaph mordre la terre aus dents.*

Quand Venus vit noyé le fils qu'elle eut d'Anchise,
 Du desir de la mort son ame fut esprise.
 Faison donc place au dueil, nous qui ne sommes pas
 Si parfaits que les Dieus, affranchis du trespas.
 Gardons-nous toutefois (puisque la vie humaine,
 Que vie à tort on nomme, est briefue & incertaine)
 De racourcir nostre âge, au lieu de l'allonger,
 Nous laissant trop avant en tristesse plonger.
 Et ne croyés-vous point que si sa gentille ame
 A quelque sentiment enclos dessous sa lame,
 Elle se plaint de vous : qui à chasque propos
 Regretés son absence, & troublés son repos?
 Pendant qu'il est permis, viués heureux, (dit-elle)
 On ne dort que trop tost vne nuit eternelle.
 Regardés ce clair iour : respirés ce bel air :
 Laisrés mon marbre sourd sans plus à luy parler.
 Desueloppé du corps lors que l'esprit arriue,
 Outre les eaus de Styx à l'oublieuse riue,
 De vous ny d'autre chose il n'a point de souci :
 Le breuuage enchanté nous change tous ainsi.
 Voila que dit ta sœur : aumoins si vn Idole
 Peut sans bouche & poulmons former quelque parolle.
 Tourne donc ta pensee à l'Amour des viuans :
 Ne conte plus ta peine à la terre & aus vents :
 Car ceus qui ont esté n'ont soucy de ta plainte.
 C'est assés qu'on ait d'eus vne memoire sainte
 Vuide de passion. Prions tant seulement
 Que leur cendre & leurs os reposent mollement.
 Le passeur de Pluton, soit tost ou tard, appelle
 L'vn ieune & l'autre vieus en sa noire nacelle,
 Où sans chois de personne il fait autant d'honneur
 A vn pauvre coquin qu'à vn riche seigneur.
 Ceus qu'il passe vne fois songe & vmbre deuiennent :
 Bien peu par leur vertu ça haut vers nous reuiennent.

*Si i'auoy le pouuoir du grand Tiryntien,
 Qui rendit son espouse au prince Æmathien,
 Du profond des enfers par force retirée,
 Apres qu'elle eut esté des siens toute pleurée :
 Pépirois ceste Mort, ce monstre sans raison,
 Pour le prendre & lier, & le mettre en prison :
 Et s'il ne me rendoit Marguerite de Mesmes,
 Vengeur de mille torts ie tûroy la Mort mesmes :
 Mais ie menace en vain, car ainsi plaist au sort
 Qu'icy bas rien ne soit immortel que la Mort.*

EPITAPHE

de Monsieur de Rambouillet.

*Rambouillet a vescu tres-vaillant & tres-sage,
 Et si ne puis pleurer vn si grand personnage,
 Quand bien ie le pourroy racheter de mes larmes.
 Quel plaisir auroit-il, s'il releuoit de terre,
 Luy qui estoit l'honneur de la pais & des armes,
 Nous voyant si mal faire & la pais & la guerre?*

EPITAPHE

De la Lieutenante Brageloigne.

*Passant, apren que c'est de ce monde, & d'y viure.
 Ie fu femme de marque, & d'honneste maison,
 Qui mourant du desir de mon espous mort suiure,
 Vei que le ciel bien tost ouyt mon oraison.
 Car du doigt iusqu'au cœur me monta le poison,
 Doigt seulement piqué d'vne areste de Viue :
 Ainsi apres leur mort vn homme, & vn poisson,
 M'ont fait viure mourante, & mourir toute viue.*

Sur la mort du Seigneur de Sillac.

Quand du Sieur de Sillac la bouillante ieunesse
 A l'ennemy rompu monstroit mieus sa valeur,
 Vn plomb meurtrier, poussé par le mesme mal-heur,
 Arresta sa victoire, & finit sa proüesse.
 Bien que le corps blecé fondist sous la foiblesse,
 Bien qu'il versast son sang, & perdist sa couleur,
 Si ne se plaignoit-il sinon d'une douleur,
 De s'en aller si loing des yeux de sa maistresse.
 Allez Physiciens; cherchez autre que moy
 A qui puissies prouuer ce que plus ie ne croy,
 Que l'ame est dans le sang, & l'amour dedans l'ame.
 Car, s'il estoit ainsi, Sillac paste estendu
 Sur le champ empourpré de son sang respandu,
 N'eust eu telle memoire & regret de sa Dame.

Ode funebre sur la mort d'un petit chien.

Muse, autrefois ie t'ay fait dire
 Maint ioyeus chant desur la lire,
 Quand au son de tes vers plaisans
 Tu amusois mes ieunes ans.
 Or ie te pri' que tu accordes
 Ta belle vois à d'autres chordes,
 Pour adoucir l'aigre douleur
 Que m'a fait naistre vn grand mal-heur.
 Si tu ne sçais qui ie regrette,
 C'est le feu mary de Turquette,
 Lyonnet, qui portoit le nom

Et le cœur d'un petit Lyon.

*Pendant qu'il courtize & careffe
Turquette sa chere Maïstresse,
Ne se doutant en sa maison,
On le vient prendre en trahison.*

*Vn sien corriual, par enuie,
Vilain mastin, osta la vie
Au pauvre Amant : & pense t'on
Que ce fut le chien de Pluton.*

*Voulant de si riche rapine
Faire vn present à Proserpine,
Le cruel entraîna là bas
Nos passe-temps & nos esbats.*

*Si faut-il d'une fin si belle
Rendre la memoire eternelle :
Et sur Pluton vengeance ce tort
Le faire viure apres sa mort.*

*Engrauon donc, non pas en marbre,
Ains en l'escorce d'un ieune arbre,
A l'ombre de ses rameaus verts,
Vn Epitaphe en quatre vers.*

SOVS CE CARREAV DE MARIOLAINE
GIST VN CHIEN A LA DOUCE HALEINE
LYONNET, QVI FINIT SES IOVRS
EN COMBATANT POVR SES AMOVRS.

ELEGIE

Sur la mort d'une Linote.

*Le cœur me disoit bien que fortune cruelle
Nous deuoit enuoyer quelque triste nouvelle :*

*Helas! en voicy vne : on dit qu'à ce matin
 Nostre Linote est morte! ô iniuste destin,
 Sans raison & sans yeus! la mort si tost n'épie
 Le Corbeau mal-plaisant, l'iniurieuse Pie;
 Le Hibou solitaire, augure de mal-heur,
 Ny les Aigles tyrans, ny le Milan voleur
 Des pouffins innocens suiuant leur gelinote,
 Que l'esprit Amoureux d'une douce linote,
 Telle que fut la nostre, en qui les cieus amis
 Pour l'aureille flater leur musique auoient mis.
 Vn entendement d'homme estoit en ceste beste
 A remarquer les gens, à leur faire la feste,
 Sautelant & sifflant : & lors qu'on la traitoit
 S'approchoit de la main, & les doigts becquetoit :
 C'estoient ses grands mercis : puis en l'air remontée
 Disoit quelque chanson non encores chantée :
 La petite mignarde à peine auoit loisir
 De boire & de manger pour nous donner plaisir.
 Mesme au plus grand hyuer, que par le vent de bise
 Estoit toute son eauë & sa mangeaille prise,
 S'eschauffoit à chanter. Je l'ay veu mille fois
 De son seigneur aymé reconnoissant la vois,
 Et tirant en sursault son bec de dessous l'éle,
 Ainsi comme de iour, respondre à la chandele.
 Toutesfois elle est morte : & n'ont eu le pouuoir
 Tant de perfections de Pluton esmouuoir.
 Il est vray que de viure elle auoit peu d'enuie :
 Car depuis quelque temps elle trainoit sa vie,
 Oyant les tabourins, & tant d'horribles sons
 Qui luy rompoient la teste, & troubloyent ses chansons.
 Puis du mal de son maistre elle fut aduertie :
 Dont sa part endura par vne sympatie :
 En perdit l'appetit, en perdit la santé,
 Et deuint toute etique, & n'a depuis chanté.*

*Or son ame à la fin s'accabla de tristesse
 Quand à ceste nouvelle elle vit sa maistresse
 Laisser son fils malade, & moy blessé à l'œil :
 Nostre pauvre Linote en est morte de dueil.
 Mais auant que mourir, regardant par sa cage,
 Nous dit piteusement adieu en son langage.
 Adieu doncques Linote, adieu gentil oiseau :
 Je m'en vais en pleurant te dresser vn tombeau
 Soubs ces ieunes lauriers ; car tu merites d'estre
 Et viue, & morte, aupres de ce qu'ayme ton maistre.*

ELEGIE

Sur la mort du Conte de Brissac.

*Pareil au Grec Achille en bon-heur & proüesse,
 En ardeur de courage, en prompte hardiesse,
 Fut le François Brissac : & comme Achille aussi
 Pour allonger sa gloire a ses os racourci.
 Le bras d'Achille estoit vn esclat de tonnerre,
 Qui des plus forts Troyens pouoit toute la terre :
 Soubs la main de Brissac les mutins accablés
 Tomboient deçà delà ; ainsi qu'on voit les blés
 Brisés, froissés menu, qui tombent peste-meste
 Soubs le vent & l'orage, ou les coups de la gresle.
 Achille fut surpris au temple de ses dieux :
 Brissac en maintenant la foy de ses ayeus.
 Tous deux tirés de loing par traistres en cachette :
 L'vn tresbuscha d'un plomb, l'autre d'une sagette.
 Quand la Grece eut pleuré Achille en tombeau mis,
 Son ire elle tourna contre ses ennemis,
 Afin que son sepulchre & sa cendre vengée
 Rougist du sang captif sur le bord de Sigée.
 La France ayant pleuré Brissac, & son mal-heur,*

Contre le camp rebelle a tourné sa douleur :
 Mont-contour le sçait bien, dont la plaine haulsée
 Est du sang coniuré pour long temps engraisée.
 En lamentant son fils, la fleur des Princes Grecs,
 Thetis aus pieds d'argent fondoit toute en regrets :
 La mere de Brissac, vn second Dieu des armes,
 Ne voit ny le Soleil ny la Lune sans larmes.
 Mais cessés, Marefchalle, il est temps desormais :
 Ne pleurés plus celuy qui vit mieus que iamais.
 Mourant au liét d'honneur, il reprist vne vie,
 Qui par effort humain ne peut estre rauie.
 Si Achille s'est fait immortel en renom,
 Brissac, égal à luy, s'est acquis vn tel nom,
 Que s'il auoit trouué vn Homere en nostre âge
 Pour chanter sa vertu, il auroit l'auantage.

EPITAPHE

D'vn President.

Passant ne sonne mot : icy dort maintenant
 Quelcun qui fut iadis trop esueillé pour prendre.
 Je croirois aisément que ce fut en prenant
 Que la mort qui prent tout le prist à iamais rendre.
 Ce preneur ainsi pris s'en va deuenir cendre :
 Et ie treuue vn grand cas que tant viure il a pu :
 A ce que ses faueurs ont par tout fait entendre,
 Plus de trente ans y a qu'il estoit corrompu.

ELEGIE

Sur le trespas de Madamoiselle de l'Espine.

Entre dueil & courroux incertain ie demeure,
 L'vn me poulse en aigreur, l'autre veut que ie pleure :

Qui gaignera des deux? d'un lent & foible effort
Sur un cœur féminin le dueil seroit plus fort :
Mais d'un courage masle, où l'ardeur est plus forte,
Cachant le dueil dedans, il faut que l'ire sorte.
Pour ceste ire adoucir, & pour me soulager,
Contre qui maintenant l'irai-ie descharger?
Doy-ie accuser le ciel, qui comme par enuie,
Aus humains excellens preste trop courte vie?
Blasmeray-ie la mort, qui entraîne au tombeau
Ce qu'au monde elle voit & de bon & de beau,
Sans le laisser vieillir : & n'espargnant personne
Ainsi comme un bled verd nostre plaisir moissonne?
A vous, à vous i'en veus, Medecins ignorans,
Qui au lieu d'alonger accourcissés nos ans ;
Par vous auant le temps Antoinette de Mesmes
Se proumeine là bas entre les vmbres blesmes
Passe & vuide de sang, que vous auez tiré
Sans mesure & raison de son corps martyré.
Par vous seuls, ô bourreaus! dignes de mille peines,
Il n'en est demeuré vne goutte en ses veines.
Sans vous elle estoit saine : on n'a trouué blessé
Le cerueau que distés tant estre interessé.
Autre mal on n'a veu en sa chaste poitrine
Que la corrosion de vostre medecine.
Cherchans un aposteme où n'y en auoit point,
Vous l'auetz par poison conduite au dernier point.
Or croy-ie que d'icy la Iustice est banie,
Quand les lois ont laissé telle chose impunie.
Qu'ay-ie dit impunie? ils se vendent bien cher
Pour corrompre nature, & son cours retrancher :
Nous les enrichissons, & les lois les aduoüent
De ce qu'à nos despens de notre cuir se ioüent.
Les autres animaux trop plus que nous heureux
Viuent sans medecins, & n'ont que faire d'eus,

Qui n'ont rien de certain qu'une reigle commune,
 C'est de tuer par art, & guerir par fortune.
 Tu auois, Antoinette, autre fin merité.
 O desastre incroyable à la posterité!
 Si luy raconteray-ie, & m'oubli-ray moy-mesmes
 Plustost que ce mal-heur de la maison de Mesmes.
 Les sçauans orateurs en prose l'escribiront :
 Aus Muses ie le dy : les Muses le diront
 De haute & claire vois ; tant que la renommée
 Enflera de ce bruit sa trompette animée,
 Volant parmy le monde ; afin de le semer
 Jusques aus derniers bords de l'une & l'autre mer.
 Engrauon cependant ceste piteuse histoire,
 Comprise en quatre vers, pour en auoir memoire.

PASSANT, LES MEDECINS PAR GRAND'FAVTE ONT OSTÉ
 AV CORPS QVI GIST ICY LA VIE ET LA BEAVTÉ,
 ET L'ESPVISANT DE SANG L'ONT MIS SOVBS CETTE TOMBE :
 QVI AIME SA SANTÉ QV'EN LEVRS MAINS IL NE TOMBE.

Ceus qui liront ces vers, espanchant maintes fleurs
 Sur le marbre nouveau, l'arrouseront de pleurs :
 Puis diront au partir : tu deuois, Mort cruelle,
 Prendre les Medecins, laissant la Damoiselle.

EPITAPHE

De M. Charles de Bourbon, Duc de Beau-preau,
 & Prince de la Roche-sur-Yon.

Te fu Prince du sang, grand de nom & de cœur :
 Qui repoussay l'effort de l'Espagnol vainqueur,
 Lieutenant general : tesmoin en est la terre
 D'Artois, & Boullonnois, qui a veu ceste guerre.
 Cherchants vn Gouverneur au bas âge du Roy,

Les Estats assemblés s'en fierent en moy :
Et donnerent aussi à ma vertu loyale
De toute sa maison la charge principale.
Les troubles l'assouppi par vn accord iuré,
Qui tant que j'ay vescu en sa France a duré.
J'ay eu commandement sur de belles Prouinces :
Mais la Mort qui commande & aus Rois & aus Princes,
Après que deuant moy eut rauy mes enfans,
Me commanda les suyure à quarante & neuf ans.
Ma chere espouse a mis & mon corps & mes armes
Reposer en ce marbre, arrousé de ses larmes.

EPITAPHE

De Madame la Princeſſe de la Roche-sur-Yon.

Vn Prince j'espouſay, Philippes fut mon nom,
Et de Montespèdon ie portai le surnom.
La Reine m'a cheri, fiant en ma prudence
De sa maison la charge, & superintendance.
Suruiuant mes enfans, & mon espous aussi,
Je languissois en dueil, en regret, & soucy,
Quand mort qui tout separe, & tout en terre assemble,
Soubs vn mesme tombeau nous a reioints ensemble.

EPITAPHE

De Madamoifelle Ieanne de Bourbon leur fille.

Je n'ay vescu que neuf mois,
Princeſſe du sang des Roys :
La clarté si tost rauie
Me donne eternelle vie.

AVTRE.

*Je n'ay veu que neuf mois du Soleil la lumiere,
 Autant comme ma mere au ventre m'a porté :
 Mon ame ores iouyt d'eternelle clairté,
 Et mon corps se repose au sein de la grand mere.*

EPITAPHE

De M. Henry de Bourbon Marquis de Beau-preau
 leur fils.

*Voy la misere des viuans,
 Passant, ie fu du sang de France;
 Qui trespassey à quatorze ans,
 Quand plus croissoit mon esperance.
 Courant en lisse avec le Roy,
 Par grand mal-heur mon cheual tombe,
 Et se renuersant desur moy
 Me couche mort en ceste tombe.*

SONET

A Madame d'Alluye sur le trespas de feu
 Monsieur d'Alluye son mary.

*Si vne ame fut oncque au dueil acoutumée,
 Vostre cœur se fait voir au dueil acoutumé.
 Si oncques fut vn cœur de souspirs allumé,
 Vous aués de souspirs la poitrine allumée.
 Comment durés-vous tant sans estre consumée,
 Regretant vn espous si digne d'estre aymé?
 Comment nourriés-vous le desir enflamé,
 Et l'Amour qui attize vn tel feu sans fumée?*

*Veufue de son Brutus ainſi iadis vit-on
Engloutir vn brazier la fille de Caton,
N'ayant autre moyen de promptement le ſuiure.
Le feu meſme eſteignit ſon ardente douleur :
Mais en vous la vertu triomphe du mal-heur,
Vous donnant le pouuoir de bruſter & de viure.*

Sur le trefpas de feu Madamoifelle
Cat. Del.

*Sans me le dire, helas! elle s'en eſt allée :
Elle a laiffé le iour ; mais ie croy qu'il la ſuit.
Il ne peut faire obſcur où elle eſt deuallée :
Demeureray-ie au monde où la clarté me fuit ?
Veu que plus icy hault ſa beauté ne me luit,
Mon ame veut là bas avec elle deſcendre.
Adieu donc, mes Amours ; couchés vous, il eſt nuit :
Et mettés vos flambeaus reposer ſous ſa cendre.*

EPITAPHES

De feu Monſieur de Joyeuſe, Amiral de France,
& Gouverneur de Normandie.

I.

*Heureus eſtoit celuy que l'on regrete tant,
En ſon viuant beau frere, & bien aymé du Prince :
Duc, Pair, & Amiral, Gouverneur de Prouince :
Et heureux il eſt mort pour ſon Roy combatant.
Mais s'il euſt pleu au ciel le laiſſer iuſqu'à tant
Qu'il euſt veu de ſon Roy le triomphe & la gloire,
Domtans ſes ennemis ſur les riués de Loire,
Encores fuſt-il mort plus heureux & content.*

2.

*Ioyeuse gist icy, que son ardent courage
 Au milieu des combats fait mourir auant l'âge.
 J'ay failli à parler : qui meurt en son printemps,
 S'il meurt comblé de gloire, il a vescu long temps.
 Et ceus ont peu vescu, de qui la longue vie
 Est tost après leur mort d'un long oubli suiuié.
 Donc ce vaillant guerrier a longuement vescu,
 Qui en si peu de temps si souuent a veincu :
 Egalant par ces faits, & prouesses hautaines,
 Le los & les vertus des plus grands Capitaines.*

3.

*Vous qui plaignés ma courte vie
 Et la mort cruelle accusés,
 De ma gloire si tost rauie,
 Mes amis, vous-vous abusés.
 La gloire n'a borne ny terme :
 Et sous la tombe ne s'enferme.*

4.

*Si des Dieus les amourettes,
 Comme on dit, ne meurent pas ;
 Ains à l'heure du trespas
 Ils les changent en fleurettes :
 Des os, & cendres muettes,
 De ce guerrier de renom
 Ia naissent les violettes
 Qui de Mars portent le nom.*

5.

*Tout ce que nostre siecle eut de bon & de beau,
 Ioyeuse l'eut en soy, miracle de nature :*

*Mais ô vaine esperance! ô recompense dure!
Sa vertu & sa foy l'ont mis en ce tombeau.*

6.

*La cendre de Ioyeuse en ce tombeau repose,
Qui eut l'amour du peuple, & la faueur du Roy.
Il vesquit & mourut combattant pour la foy.
Icy toujours fleurisse & le lis & la rose.*

7.

*Ioyeuse gist icy : c'est assez qu'on le nomme.
Qui ne sçait pas le reste, il est plus beste qu'homme.*

8.

*Ne taillés le porphyre, & le marbre, & l'iuoire,
Pour seruir à mes os de superbe ornement :
I'ayeu pour mon tombeau d'un grand Roy la memoire :
On ne me peut bastir vn plus beau monument.*

9.

*La vertu de Ioyeuse est de terre couuerte :
Mais en vain de nos pleurs nous baignons son tombeau :
Car au ieu de la guerre est-ce rien de nouveau,
Si gaignant tant de fois il a fait vne perte?*

10.

*Ioyeuse fut mon nom : du Roy ie fu beau frere :
Duc, Pair, & Amiral, des Normans gouuerneur :
Ie nasqui, i'ay vescu, ie suis mort en honneur :
Souhaitez qu'à mes os la terre soit legere.*

EPITAPHE

Du Barbichon de Madame de Villeroy.

*Sous l'ombre, auprès de la racine
 De ceste plaisante aubespine,
 Gist vn chien, qui iadis fut tel
 Qu'il meritoit d'estre immortel.
 Mais tu l'as pris, ô Mort cruelle!
 Toy qui prens toute chose belle.
 Las! où est son museau friant?
 L'aureille longue, & l'œil riant?
 Le nés camart, & la vois nette,
 Aussi claire que sa sonnette?
 Le poil tout blanc comme ses dents,
 Sa lame plus blanche au dedans?
 Cholere il n'estoit ny farouche,
 Si vne puce, ou vne mouche,
 Ne venoit à tort l'outrager:
 Lors il taschoit à s'en vanger.
 Ce seul vice il eut en sa vie,
 Auecques vn petit d'enuie:
 (Comme la nature ne fait
 En ce monde rien de parfait.)
 On ne veit onc petite beste
 Mieux apprise, ny tant honneste,
 A table, au liêt entre les draps:
 Ou tenuë entre les deus bras.
 Quand triste estoit sa dame chere,
 Barbichon faisoit morne chere:
 Quand gaye il la voyoit aussi,
 Barbichon sortoit de souci.
 Ores saultoît sur la couchette:*

Ores ioüoit à la cachette,
 Se tapissant dans vn manchon,
 Pour faire chercher Barbichon.
 Ce gentil chien, de qui la gloire
 Nous consacrons à la memoire,
 Qui eut l'entendement humain,
 Fut vn don de Royale main.
 Digne du ciel : digne de celle
 Qui le portoit sous son aisselle,
 Et qui sur l'aïste de ses vers
 Le va portant par l'vniuers :
 De sorte qu'à luy ne s'egale
 Le Chien d'Icare ou de Cephale.
 Toutefois nous ne devons pas
 Trop plaindre & pleurer son trespas :
 Car si après longue demeure,
 Il faut à la fin que tout meure :
 Plein de faueur, & de tout bien,
 Il a vescu âge de chien.
 Mesme, après que la mort traïstresse
 Le vint raurir à sa maïstresse,
 Entrant au tenebreus manoir,
 Sans auoir peur du grand chien noir,
 On dit qu'il suiuit les brisées
 Qui meinent aus champs Elysées,
 Où il folastre & vit heurus
 Entre les myrtes amoureux.

EPITAPHE

De Damoiselle Geneuieue de Baterel.

Geneuieue ie fus, de Baterel nommée :
 De Charles de Bloquet femme bien renommée.

*J'ay gardé la maison : & point ie n'ay esté
 Curieuse du monde, & de sa vanité.
 La vertu j'ay cherchée, & l'ay tousiours suiuite.
 Mere de sept enfans, i'en laisse trois en vie.
 Feurier qui m'alluma le nuptial flambeau,
 Au bout de treize hyuers l'esteignit au tombeau.
 Trente six ans six mois fut le cours de mon âge :
 Et ie n'auois desir de viure dauantage,
 En siecle si peruers, en peine & en soucy :
 Loin de mes chers enfans, de mon espous aussi,
 A qui iointe i'estoy d'une amitié parfaite.
 Or Dieu m'appelle à soy : sa volonté soit faite.*

EPITAPHE

De maistre François des Nœus commis au fel.

*Des Nœus, tu n'as esté qu'une fleur du printemps,
 Que l'iniure du ciel soudain nous a raiie.
 Mais c'est plus grand mal-heur de viure plus long temps
 La plus courte, en ce siecle, est la meilleure vie.*

AVTRE.

*Tu n'eus iamais d'enuieus en ta vie :
 Et tu t'acquis, des Nœus, beaucoup d'amis.
 Or que la mort sous la tombe t'a mis,
 Chacun te pleure, & si te porte enuie.*

AVTRE.

*Des Nœus homme de bien, voyant que tout empire,
 Et que de iour en iour plus croissent les meschans
 Que les ronces aus bois, ou les chardons aus champs,
 Voulut ieune mourir, pour ne deuenir pire.*

AUTRE.

*François des Nœus gist en ce lieu,
Près son ayeul, & près son pere.
La terre à ses os soit legere :
Son ame soit avecques Dieu.*

EPITAPHE

Du petit Alexandre de Mesmes.

*Reçoy, petit, ces vers funebres,
Qui vins icy pour voir le iour :
Et n'y voulus faire seiour,
Quand tu n'y veis rien que tenebres.*

EPITAPHE

Du Capitaine Saul.

*Si tu ne crois, Passant, que la vertu soit telle
Que la décrit celuy qui la nomme immortelle :
Moins encor le croiras, voyant mort abbatu
Le Capitaine Saul, qui fut plein de vertu.
Mais si tu crois aussi que par la renommée
La vertu d'un guerrier vit toujours animée,
Passe, sans t'arrester, & ne regrete pas
Un si grand Capitaine affranchi du trespas.
Puis que gloire & honneur deffoubs la mort ne tombe,
Il n'y a rien de Saul qui gise en ceste tombe.*

A Monsieur d'Autueil.

Fin de dueil.

*Après l'hyuer viennent les fleurs :
Le plaisir vient après les pleurs :
Temps est de cesser vostre plainte.
Raison nous dit que c'est assés,
Pour honorer les trespasés,
D'en auoir la memoire sainte.*

*Cependant que nous en parlons,
Aprés eus nous nous en allons :
L'un va deuant, l'autre doit suiure.
Laissons les plus hastés courir :
Car trop tost peut-on bien mourir,
Mais assés tard on ne peut viure.*

Quatrains fescennins.

1.

*Quand il falut franchir le pas,
Pour vous monstrier vaillante & forte,
Dites-vous point, on n'en meurt pas,
Car ma mere n'en est pas morte?*

2.

*Celuy qui vous a saigné,
N'aura plus beaucoup de peine :
Amour luy a enseigné
Comme il faut ouurir la veine.*

3.

*Tous deus pressés vn mesme affaire :
Dormés peu, & beaucoup veillés :*

*Si est-ce qu'en vain trauaillés,
Ce sera tousiours à refaire.*

4.

*Vous auiés bonne cause & raison, ce me semble,
D'auoir le cœur esmeu, & de crainte surpris,
Quand il conuint entrer au combat entrepris :
Et qui n'en auroit peur, veu que le ciel en tremble?*

5.

*Dur a esté le choc, & la iouste cruelle :
L'vn a bien assailli, l'autre bien deffendu.
L'escu d'vn des iousteurs en demeure fendu :
L'autre a rompu sa lance, & a perdu la selle.*

6.

*Or ça, voudriés-vous bien, en saine conscience,
Que ce qui est ia fait fust à recommencer?
Vous ne sçaués qu'en dire, & ie sçay qu'en penser :
C'est qu'estes resoluë à toute patience.*

7.

*C'est à vous maintenant à dire
De quel goust est le fruit d'aimer :
S'il est dous, ou s'il est amer :
S'il vous a fait pleurer ou rire.*

8.

*Au plaisant ieu d'Amour, qui hait la departie,
Celuy qui iouë à vous ne doit estre trompeur :
Car vous ioués beau ieu, & ne doit auoir peur
Que luy coupiés la queue, ou laissiés la partie.*

QVATRAIN

A Monsieur de Soucy Threforier de l'Espargne,
pour auoir de luy vne rescription.

*Mes vers, Monsieur, c'est peu de chose :
Et Dieu mercy, ie le scay bien :
Mais vous ferés beaucoup de rien,
Si les changés à vostre prose.*

ENIGME.

*C'est vne fine femelle :
Quand l'un du liēt est parti,
Tost elle a trouué parti :
Faisant coucher avec elle
Le baston de la ruelle.
Le Baston qui n'a qu'un bout
N'en peut pas venir à bout :
Mais il le gaingne à la iouste,
Quand vn autre on y adiouste.*

Sur les Amours du Seigneur Flaminio
de Birague.

*Ce n'est pas la rigueur dont ta maistresse t'vse,
Birague, c'est plustost la douceur de ta muse,
Qui te pensant ayder, t'empesche de iouir.
Ta Dame t'escoutant voudroit bien te complaire,
Si elle ne craingnoit que cela te feist taire,
Et qu'elle ne perdist le plaisir de t'ouir.*

QVATRAIN

Sur ce que le Roy Henry III. vouloit acheter
la Seigneurie de Villeroy.

*Le nom de Villeroy luy fut vn bon presage
D'estre au Roy quelque iour, comme on voit aduenir :
Et si luy donne espoir de bien tost deuenir
D'vne terre vn païs, & ville d'vn village.*

AVTRE.

Villeroy parle.

*On me feroit grand tort si l'on disoit de moy,
Villeroy a changé de Seigneur & de maistre :
Mon maistre de tout temps corps & biens est au Roy :
Ainsi ie suis encore à qui ie soulois estre.*

QVATRAIN

Sur la responce faite à Passerat
par Monsieur de Bellassiffe, Tresorier de l'Epargne.

Je ne vous oubliray pas.

*Je croy qu'ayés bonne memoirè.
Mais si ie puis argent tenir,
Monsieur, vous pouués aussi croire
Que i'en auray bon souuenir.*

QVATRAIN

Sur vne femme commune.

*Le bruit court qu'estes heretique,
N'ayant soucy des trespasés :
Si aués-vous tesmoins assés
Pour prouuer qu'estes Catholique.*

QVATRAIN

Sur le feu pris aus filles repenties.

*De ce feu qui s'est pris aus filles repenties
On deuise & discourt en diuerfes façons :
Mais ce qui plus se dit entre mauuais garçons,
C'est qu'encores ne sont leurs flames amorties.*

QVATRAIN

A vne Damoiselle masquée.

*Quand on se veut masquer par le deuant,
Pour le visage, & bien, c'est la coutume :
Mais qui masquer autre lieu s'acoutume,
Il a esté frappé de mauuais vent.*

AVTRE.

*Tant que voudrés masqués vostre visage :
Ie le connois, ie n'auray point de peur :
Mais ie perdray l'Amour, & le courage,
Si vne fois vous masqués votre cœur.*

A vne Damoiselle.

*Vous estes en l'âge plus gay
Que nous ait presté la nature :
Et si portés le nom de May,
Qui n'est que fleur, & que verdure.
Toutefois vous voulés auoir
De mes fleurs, & ie vous les donne :*

*Amour m'en face recevoir
Le fruit qu'en semant on moissonne.*

QVATRAIN

A Monsieur de Soucy Thresorier de l'Espargne,
sur sa responce, *Faites-le-ordonner.*

*Que voulés vous que ie face ordonner?
C'est vous, Monsieur, qui pouués ordonner.
Ordonnés donc, & mieus vostre ordonnance
Se gardera que nulle autre de France.*

QVATRAIN

Sur vne croix qu'une Dame portoit pendue
à son col.

*On dit portant la croix, qu'on peut aller aus cieus :
Vous portés nos deus croix : l'une au col, l'autre aus yeus.
Que vostre beauté donc, qui l'une & l'autre porte,
Vueille ouvrir à tous deus de Paradis la porte.*

AUTRE.

*Celuy qui sa croix porte, on dit qu'il est heurus :
Toutefois le contraire aduient aus amourens.
On aura beau m'ouvrir de Parzdis la porte,
Ie n'y veus point entrer si ma croix ne m'y porte.*

QVATRAIN

Sur les pourtraits des Marguerites de France.

*Si Cupidon auoit perdu ses traits,
Dont la puissance aus plus grands est connuë,
Il s'armeroit de l'un de ces pourtraits,
Pour en blesser les Princes par la veuë.*

AVTRE.

*Amour de ses traits
Grazia ces pourtraits :
L'art sur la nature
En fit la peinture.*

AVTRE.

*Qu'un peintre deormais, quel qu'il soit, ne s'efforce
De peindre ceste plante, honneur des plus grands Rois :
Car Ianet y vsa sa science & ses doigts :
Et n'en representa seulement que l'escorce.*

AVTRE.

*Je n'eusse pas pensé qu'il fust en ton pouuoir
De peindre en vn tableau ce que l'œil ne peut voir :
Mais ton pinceau, Ianet, a fait chose impossible,
Monstrant en ces pourtraits la vertu inuisible.*

Sur le mesme sujet.

*Ianet a surmonté & l'art & la nature :
La vertu inuisible est veüe en sa peinture.*

Sur le premier iour de May pluuieus,
& Madamoiselle Iudith de Mesmes
habillée de verd audit iour.

*Vostre beauté fleurie, ainsi qu'un beau bouquet,
Vostre âge, & vos habits, verts comme un perroquet,
Ont fait honte à ce mois, pere de la roufée.
Vaincu il se despote, & au lieu d'estre gay
A son aduenement, le premier iour de May
Ce matin de ses pleurs a la terre arrousee.*

QVATRAIN

A Madame de Roiffy,
qui luy enuoya des confitures pour Estrenes,

*Je ne croiray iamais que me vueillés tenir
Pour quelque grand friand de sucre & confiture:
Pourquoy m'en donnés vous? c'est qu'il ne peut venir
Sinon toute douceur d'une douce nature.*

DES COCVS.

*Qui est cocu, & n'en croit rien,
Je le pren pour homme de bien.
Qui le sçait, & semblant n'en monstre,
Pour homme accort passe à la monstre.
Qui à son front taste s'il l'est,
Je le pren pour maistre Benest.*

QVATRAIN

D'un cocu de bien.

*Qu'on ne s'en moque desormais :
Pour cocu qu'on ne le diffame :
Car le bon-homme n'en peut mais,
Et ne l'est que de par sa femme.*

QVATRAIN

Sur la paix de l'an 1572.

*C'est vne paix qui doit tenir,
Quand l'amitié la fait venir.
Mais quand nécessité l'ameine,
Ce n'est que reprise d'haleine.*

QVATRAIN

Sur la rougeolle
de Madamoifelle Iudith de Mefmes.

*D'où viennent tant de rouges taches
Sur ce corps tendre, & ieune d'ans?
C'est, Amour, que ià tu t'y caches
Auecques tes flambeaus ardants.*

D'elle mefme, fe mirant en vn marbre.

*En ce marbre poli vous voyés la figure
De vofre bonne grace, & de vofre beaute :
Mais il est froid & dur : est-ce point vn augure
A vos amants futurs, de quelque cruauté?
Et que sous la couleur de ferme chafteité,
Vous ferés à aymer & trop froide & trop dure?*

QVATRAIN

Sur le mefme fujet.

*Ie m'esbay de ce marbre poli,
Bien qu'il foit froid & dur de fa nature,
Qu'il ne s'eschauffe, & deuienne amolli,
Quand il reçoit fi gentile figure.*

AVTRE.

*De fa ieune beuté fi ie fuis tant espris,
Et fi en mon cœur tendre elle entre par la veüë,
Ce n'est pas grand'merueille, & n'en feray repris,
Puis que le marbre dur dedans foy l'a receüë.*

Sur le iour de Sainte Luce,
auquel le Roy nasquit, en l'an 1554.

*Heureus iour de Sainte Luce,
Qui crois du sault d'une puce,
Racourcissant les ennuis
Qu'apportent les longues nuits :
France t'honore & remarque
D'une belle & blanche marque,
D'autant qu'à ce iour fut né
Son Roy, du Ciel ordonné.
Desia vingt, & vingt années
A tel iour sont retournées
Depuis qu'en ce monde il vint.
Dieu vueille qu'encores vingt,
Et trente encore il en compte,
Auant qu'estre au bout du compte.*

QVATRRAIN

Sur le pourtrait du Roy en petit volume.

*Le pinceau, les couleurs, la main, & le compas,
Deus Roys en ce pourtrait, [le] pere & fils asssemblent.
Vne chose i'y voy où point ne se ressemblent :
Pere, pardonne moy, si grand tu ne fus pas.*

AVTRE.

*Peintre, tu nous fais voir en l'œuvre de tes mains,
Combien peut l'industrie, & l'esprit des humains :
En si petit pourtrait ce que ton art enferme
Est plus grand que la mer ny que la terre ferme.*

QVATRAIN

A Monsieur de Frefne Secretaire d'Estat.

*Je crain d'estre importun, & si ie n'importune
L'ay peur de n'auoir rien de ce que vous sçaués :
Vueillés doncques, Monsieur, qui pouuoir en aués,
En luy prestant la main, releuer ma fortune.*

QVATRAIN

Du Grec de Susarion.

*Escoutés, citoyens, que dit Susarion.
Femme est vn mal à l'homme, & vne affliction :
Mais si nulle maison de tout mal n'est deliure,
Qu'on se marie ou non, sans mal on ne peut viure.*

Du Grec d'un auteur incertain.

*Si femme bonne se treuue,
Qu'on me l'ameine à l'espreuue :
Bien tost l'essay i'en feray,
Puis soudain m'en defferay,
Parce que i'ay ouy dire
Que la meilleure est la pire.*

Quatrain

Sur les feus de ioye faits à Paris le 29. Mars 1594,
pour sa reduction.

AV ROY.

*Les cœurs de vos suiets, viuement enflammés
De l'amour de leur Roy, ont ces feus allumés :*

*Et telle est ceste ardeur, Sire, à vostre venuë,
Que la ligue par elle est cendre deuenüë.*

Sur le mesme iour, & entrée.

*Pleurés, mauuais François, la ligue est trespassee :
Riés tous bons Francois, la tempeste est passee.
Quand le Roy est entré les Seize sont sortis :
Et les feus de la guerre ont esté amortis.
France se va remettre en paix & en concorde.
Pendés-vous, Espagnols, nous fournirons de corde.*

Baillés à Monfieur de Rosny.

*De chanter vos vertus ma Muse me commande,
Afin qu'en les chantant elle se recommande,
Petite de pouuoir, grande d'affection.
Vous m'en ferés auoir assés de recompense,
S'il vous plait seulement, comme i'espere & pense,
Pour moy dire vn bon mot, & pour ma pension.*

AV ROY

Auant son sacre.

*Prince victorieus, le plus grand des humains,
Dieu luy-mesmes a mis deus sceptres en tes mains :
Et t'a au throne assis de bien longue durée,
Maugré tous les efforts d'Espagne coniurée.
Les vœus des bons François à la fin sont ouys :
Tu regneras en paix, race de S. Louys.
Nul ne te peut oster ce que le ciel te donne.
Quand tu commanderois sans sacre, & sans couronne,
Pour cela toutefois moins Roy tu ne serois :
C'est la vertu qui sacre, & couronne les Rois.*

AV ROY.

*Soleil leuant, que France adore ;
 Des rais de qui elle se dore :
 Tu as par ton heur & vertu
 Releué le sceptre abbatu.
 Du Soleil la lumiere blonde
 Seule ameine le iour au monde :
 Seule ta Royale clarté
 A nos tenebres escarté ;
 Et chassé de toute ta terre
 L'aueugle fureur de la guerre.
 Prince clement, & valeureus,
 Dieu te face tousiours heurus,
 T'accroissant d'honneur, & de race,
 Et me donne ta bonne grace.*

QVATRAIN

Sur la porte Neuue, & fes deus diuers effects.

*Henry troiesme, issu par ceste porte,
 Nous ramena vne guerre aspre & forte :
 Henry quatriesme, entré par ceste porte,
 Chasse la guerre, & la paix nous rapporte.*

QVATRAIN

A Monsieur de Ris, Conseiller d'Estat.

*La Muse qui me meine à vous, Monsieur de Ris,
 Me fait bien esperer de mon petit affaire :
 Et que point ne seray du nombre des marris :
 Car ce beau nom de Ris sonne tout le contraire.*

QVATRAIN

Sur fa goutte, l'an 1583.

*Plus de fix mois y a qu'il pleut ou qu'il degoute,
Sans qu'on voye vn seul iour leciel clair & ouuert :
C'est pourquoy ie ne puis si bien estre à couuert
Que ie ne sois contraint d'en sentir quelque goutte.*

SIX QVATRAINS

A vne Damoiselle, qui apprenoit à escrire,
& à ioüer du Luth.

1.

*Si bien escrire & peindre est chose que l'on prise,
Elle doit de Marie estre aymée & apprise.
Car ce beau mot d'aimer en Marie est compris :
Et l'inuite à aymer toute chose de pris.*

2.

*Qui veut & parler & se taire,
Et se passer de secretaire,
Il le peut apprendre, & sçauoir,
Faisant d'escrire son deuoir.*

3.

*Du papier & de l'ancre ayés,
De plume ne vous souciés :
Amour luy mesmes de ses ailles
Fournit de plume aus Damoiselles.*

4.

*Vostre main blanche, & vos longs doigts,
Ont vne force non petite :
Ils font parler choses sans vois,
C'est le Luth, & la charte escrete.*

5.

*Qui veut ouyr vn son plaisant,
Doit pincer le Luth ou la lyre :
Qui veut bien dire en se taisant,
Apprendre doit à bien escrire.*

6.

*Mettés-les d'ordre, & en leur ranc,
Et les maniés de mains nettes,
De Cadmus les noires fillettes,
Qui ne couchent qu'en vn liêt blanc.*

QVATRAIN

Sur vn petit chien du Roy Henry III.
ayant vne tafche blanche au front en forme
de cœur.

*Ce petit chien qui porte vn cœur blanc sur le front,
Les mœurs du Roy son maïstre, & le cœur nous figure
Tout ouuert & tout franc : peu de gens ainsi l'ont :
Et n'y en a que trop de contraire nature.*

AVTRE.

*J'ayme mon maïstre si fort
Que dehors mon cœur en sort :*

*Et sur le front ie le porte,
Qui est de l'âme la porte.*

QVATRAIN.

A Monsieur de Rosieres.

*Si ie puis mettre en mon armoire
Les deus cents escus que scaués,
Monsieur, ô la belle memoire
Que ie diray que vous aués!*

A Monsieur de Bellaffise
Threforier de l'Espargne.

*Auant que l'an se renouuelle
Auray-ie point bonne nouuelle?
Monsieur, auray-ie point d'argent?
C'est vn affaire que ie presse :
Ie le connois, ie le confesse :
Mais ie n'en ay de plus vrgent.
Depuis que ie suis pensionnaire,
J'ay trouuè tousiours debonnaire
Le saint à qui me suis voué :
Maintenant à vous ie me vouë
Faites que de vous ie me louë,
Et vous serés de moy loué.*

QVATRAIN

A luy mesmes.

*De rien ne m'a serui l'escriture du Roy :
Pour cela ie n'ay eu l'argent que ie demande.
Monsieur, prenés la plume, & escriués pour moy :
Mieus serés obey que celuy qui commande.*

A V T R E.

*Je ne demande pas grand'chose :
Monsieur, si bon vous le trouués,
Accorder vous me la pouués :
Changés mes vers à vostre prose.*

A V T R E.

*Monsieur, s'il y a or leans,
Deliurés m'en quelque partie :
Sinon, assignés ma partie
Sur la recepte d'Orleans.*

QVATRAINS

D'un qui fait l'amour à l'ombre.

1.

*Il en peut aymer cent & cent,
Ne s'eschauffant d'un si grand nombre :
Bien peu de chaud celui-là sent
Qui tousiours fait l'Amour à l'ombre.*

2.

*Il careffe vne ombre, & la suit,
Afin que le corps il attrappe :
Mais deuant luy le corps s'enfuit
Dont aussi l'ombre luy eschappe.*

3.

*Par l'ombre il va le corps suiuant,
Guidé d'une vaine esperance :
Car quand pour le prendre il s'auance,
Il n'en embrasse que le vent.*

4.

*Sous vne image obscure & sombre,
Il voudroit bien iouer ses ieus :
Mais le corps, quand il voit son ombre,
En deuient luy-mefme ombrageus.*

A Monsieur Hoteman,

Seigneur de Morfonteine, Thresorier
de l'Espagne.

*Cependant que i'atten que l'on me recommande,
Monsieur, l'argent s'en va, vn chacun le demande :
Mais chacun ne l'a pas pour l'auoir demandé :
Il faut de bonne part estre recommandé.
Or viens-ie de la part de vos bonnes amies,
Des Muses, qui iamais ne seront endormies
A louer vos bien faits, & par-tout les priser :
Qui daignés les cherir, & les fauoriser,
Elles m'ont enuoyé, & m'ont donné l'adresse
A vous leur Chambellan qui les couche & les dresse.
Au nom de sainte croix & son inuention,
Pensés à Passerat, & à sa pension :
Voila tout le soucy qui maintenant me charge :
Vueillés-m'en descharger, & puis sortés de charge.*

Au Roy Henry III.

*Il vous a pleu pour moy escrire,
Dont i'esperois estre content :
Le Thresorier l'a sceu bien lire,*

*Mais il feint que rien n'y entend.
Deus cents escus ce n'est pas tant :
Commandés-luy qu'il me les donne,
Roy qui portés double couronne,
Et que ce soit argent comptant.*

QVATRAIN

A luy mesmes.

*Sire, vous aués maintenant
Vn vray Thresorier de l'Espargne :
Je n'en vei onc vn si tenant ;
Car le papier mesme il m'espargne.*

VERS LYRIQUES

Pour vne mascarade.

*Accordons à la douce lyre
Le plus dous son de nostre vois :
L'honneur de France il nous faut dire,
Et aussi l'honneur de nos Rois.
Heureuse Prouince, & feconde!
Tu n'as premiere ni seconde.
Ny rose blanche, ny pourprée,
Ny aillets freschement cueillis,
Ny le bel esmail d'une prée,
N'approchent point des fleurs de lis.
France est la perle des Prouinces,
Et Henry la perle des Princes.*

A VTRE.

*Sortés Aurore vermeille,
Sortés de vostre sejour :*

*Laiſſés Tithon qui ſommeille,
Et nous ramenés le iour.
Vous auſſi, grand œil du monde,
Roy des aſtres, & du temps,
Par voſtre lumiere blonde
Faites renaître vn printemps.
Que tout ſoit gay ceſte année :
Tout ſoit verd, & tout fleury :
La diſcorde eſt encheſnée
Sous l'aſtre heureux de Henry.*

Sur vn pourtrait.

*Peintre, qui as pourtrait en ce tableau
Ce que le monde a de rare & de beau,
Et ce que plus le cœur humain deſire :
Que ne fais-tu ta peinture parler,
Pour à ton art la nature égaler ?
On ne pourroit y trouuer que redire.*

Le peintre reſpond.

*Je le voulois : & ie l'euffe bien fait,
Pour de tout point rendre l'œuure parfait :
Mais l'Archerot qui en nos ames vole,
Sous les couleurs caché de ce pourtrait,
Banda ſon arc, tirant au peintre vn trait,
Dont il perdit luy-meſmes la parole.*

QVATRAIN

Sur le meſme ſujet.

*Peindre Madame! ha, c'eſt trop entrepris.
En ſuis ialous : le peintre en eſt épris.*

*Qui penseroit à vne avtre qu'à elle,
Ne pourroit peindre vne beauté si belle.*

A Monsieur de Soucy,
Thresorier de l'Espagne.

*Monsieur, vous estes vn trompeur :
Ne pensés pas que ie m'en taise ;
Car vous m'aués long temps fait peur :
Puis tout soudain m'aués fait aise.
Çà vostre main, que ie la baise
Toutefois, disant grand merci :
Et vous suppliant qu'il vous plaise
De me tromper souuent ainsi.*

QVATRAIN

Sur l'an 1588.

*Les Astres gouuerneurs de la terre & de l'onde,
De l'air vague & du feu, sont ores de retour
D'où ils estoient partis, pour commencer leur tour :
Que chacun pense à soy, voicy vn nouveau monde.*

A Monsieur Bourlon

Pour estre dressé de sa rente sur le sel.

*Si de viure sans sel il n'est en mon pouuoir,
Et si nature mesme à viure me conuie :
Monsieur, il est besoin que ie vous vienne veoir.
Qui aués en vos mains & ma mort & ma vie.*

Excuses pour Estrenes.

*Je n'auoy rien hyer pour donner des estrenes,
Lors de vous aller voir ne m'osay hazarder :*

*Et à fin que ie pusse y venir les mains pleines,
 Jusques au lendemain me falut retarder.
 L'espere que voudrés de bon œil regarder
 Ce present, quel qu'il soit, pource qu'il vient des Muses.
 Mais de peur qu'il s'enuole, il le faut bien garder :
 Est-il don plus leger que donner des excuses.*

SONET

Pour Estrenes à Madame de Roiffy.

*Ceus qui sont mieus garnis de richesse d'Asie
 Vous estreneront d'or, & de perles de pris :
 Je n'ay sinon des vers que m'a la Muse appris
 Dont elle me fait riche, au moins par fantaisie.
 Mais ie n'ose hauser ma basse poësie,
 De peur qu'en vous loüant ce soit trop entrepris :
 Assés trauailleroient d'autres meilleurs esprits
 Sur vostre seul pourtrait qu'a fait maistre Isaye.
 Si s'en faut il beaucoup que ce soit le plus beau
 Ce que maistre Isaye a peint en son tableau,
 Encore que son art égale la nature.
 D'une main plus sçauante, & plus diuin sçauoir,
 Il doit à l'œil humain la vertu faire voir,
 Pour monst rer vos beautés en leur propre peinture.*

SONET.

Pour Estrenes a Monsieur le Secretaire
 de Mesmes.

*De Mesmes, ie voudrois estre aussi bien disant
 Que ceus de qui le chef de Laurier s'environne.
 Meritant de porter vne telle couronne,
 L'irois de tes vertus la gloire eternizant.
 Mais ma Muse est trop pauure, & n'a pour le present,*

(Avec son bon vouloir qui à toy s'abandonne)
 Qu'un bon-iour en papier : pren ce qu'elle te donne,
 Et ne t'esbahis pas de si maigre present,
 Car le Dieu qui iadis enflamoit le courage
 D'Homere, & de Virgile, à faire un haut ouvrage
 En ces beaux vers dorés, qui dureront tousiours :
 Ne se voyant repu que de vaines caresses,
 D'eau beniste de Cour, & de vuides promesses,
 Est deuenu luy-mesme un donneur de bons iours.

SONET

Pour Estrenes à Madame de Roiffy.

Qui sçaueroit par son art bien au vis vous peindre,
 Pour vous en estrener au iour de l'an nouveau :
 Le pourtrait acheué luy sembleroit si beau
 Qu'il pourroit l'ouurier mesme à son amour attirer
 Je ne suis pas un peintre, & le veus contre-faire :
 Je me sers de ma plume, ainsi que d'un pinceau :
 Mes vers sont les couleurs, mon papier le tableau :
 Mais ie n'ay pas cet heur de mon œuvre parfaire.
 Car de vostre vertu c'est la perfection
 Que d'estre sans repos, tousiours en action ;
 Par quoy son mouuement m'empesche de la peindre.
 Puis la grace, & l'honneur, dont vous ornent les cieus,
 Ne demeurent qu'en l'ame, inuisible à nos yeux.
 Qu'y feroit donc la main, quand l'œil n'y peut atteindre ?

QVATRAINS POVR ESTRENES

A Madame de Roiffy

qui luy auoit enuoyé de la toile.

Vostre present est celuy d'une Dame
 Qui n'ard iamais que d'une chaste flame :

*Tout autre Amour en vain y tend ses laqs.
La toile est l'œuvre & le don de Pallas.*

A Jean Jacques de Mesmes,
fils de Monsieur de Roiffy.

*On voit bien peu souuent, ainsi que dit Homere,
Le fils estre aussi bon, ou meilleur, que le pere.
Mais plus grand que le sien le vostre se fait voir,
Pour vous donner exemple en vertus & sçauoir.*

A Madamoiselle Iudith de Mesmes sa sœur.

*De vers ie vous estrene, & vous ne sçaués lire,
Qui n'estes qu'un enfant: quelqu'un s'en pourroit rire.
Toutefois Cupidon, enfant qui n'a point d'yeus,
Reçoit seul plus de vers que tous les autres dieus.*

A Madamoiselle Marguerite Barguin sa cousine,
qui se plaint de n'auoir affés beau nom.

*Si vostre nom ne vous semble pas beau,
Il faut prier Amour & Hymenée
De le changer, & que d'un nom nouveau
Au nouuel an vous soyés estrenée.*

A Monsieur Pétot.

*Auoir pour mon estrene un sonnet ie pensois :
Voici des vers Latins que ta Muse me donne :
Pétot, tu m'as trompé, mais ie ne m'en estonne ;
Car un bon Bourguignon n'aime point le François.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Mefmes,
pour l'an 1579..

*Ores que l'an se renouuelle,
Bon-iour vous dy, Madamoifelle,
Vous donnant des fleurs & des vers.
Vostre beauté est figurée
Par ces fleurs de longue durée
Qui ne craignent point les hyuers.
Quant aus vers que ie vous compose,
Ils pourront estre quelque chose,
Si du plaisir vous y prenés :
Sinon, ie pers temps à escrire :
Et toutefois, ie l'ose dire,
De plus grands en sont estrenés.*

SVR VN ANNEAU

qu'elle donna à sa cousine Angelique d'Elbene,
pour sa foire saint-Germain.

*Cest anneau, qui part de ma main,
Pour vostre foire saint-Germain,
Mon Amour parfait vous figure,
Par son tour, & ronde figure.
Il est d'or pur, bien esprouvé :
Et tel mon cœur serz trouué,
Qui ce petit present conuoie,
En attendant que ie vous voye.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy, l'an 1579.

*Voicy desiz l'onziésme année,
Madame, qu'estes estrenée*

*D'un don peut-estre malplaisant.
 Comment seroit chose plaisante.
 Quand à vn mesme l'on presente
 Vnze fois le mesme present?
 Mais quoy? ma plume est ma richesse :
 De ce que i'ay i'en fais largesse.
 Autrefois vous l'aués bien pris.
 Vous le pouués encores prendre,
 Sans que pensés à me le rendre :
 Car ie n'en veux point pour le pris.*

ESTRENE

A Monsieur de Bellaffise Thresorier
 de l'Espargne.

*Monsieur, Dieu vous doit bonne année :
 Je crois que me l'ayés donnée
 Ou que vous me la donnerés,
 Par vn bon mot que vous dirés.
 Bon iour, bon heur ie vous desire,
 Mais quasi ie ne le puis dire,
 Ny les vœus que i'en fais à Dieu :
 Parce qu'il vous faut dire adieu.
 Il faut qu'en ce papier i'assemble
 Bon-iour & adieu tout ensemble :
 Car ceste charge vous quités
 Dont si bien vous-vous aquités.
 Je ne suis marri de vostre aise :
 Toutefois, ne vous en desplaise,
 Vous en l'irrés maints desolés,
 De ce qu'ainsi vous en allés.
 Adieu pensions accordées,
 Deformais vous estes cordées.*

*Adieu Monsieur, & grand mercy :
Aumoins auray-ie ceste-cy.*

ESTRENES

A Monsieur Guibert,
commis dudit fleur de Bellassife.

*L'an ne commence que demain.
Je vous estrene auant la main.
Heureus celuy qui vous auance!
Dès que l'an sera commencé,
Il sera luy-mesme auancé
Pour l'intrest de son auance.
De Monsieur Guibert on dira,
C'est luy dont Passerat tira
Par douze vers douze cents liures
Et i'espere qu'à l'aduenir
Chacun pourra s'en souuenir,
Si mes vers durent & mes liures.*

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith de Mesmes, l'an 1580.

*Ce premier iour du premier mois,
Receus des gants Vendosmois,
Pour seruir contre la froidure,
A vostre blanche & tendre main :
Dessus y a un cœur humain,
C'est douce & chaude couuerture.*

ESTRENES

A elle-mesme, l'an 1589.

*Le nouuel an reuient, & la bonne coutume,
Je m'en veus aquiter par vn leger present.*

*Tenés en voicy vn qui n'est gueres pesant :
Car ce n'est qu'un quatrain, & tiré d'une plume.*

AUTRES.

*Vous eustes l'an passé par souhait estrenée
Du bien qui vous deuoit, & n'a pu aduenir :
Car la paix & l'Amour ont France abandonnée.
Mais ie croy que pour vous ils voudront reuenir.*

ESTRENES

A Madame de Roissy, audit an.

*L'an, ressemblant à la couleuure,
Qui mort sa queue, a fait son tour :
Les estrenes sont de retour,
A bon iour faut faire bonne œuure.
Priens donques, ó Catholiques,
Catholiques mal-aduisés,
Que plus ne soyons diuisés :
Laiſſons cela aux heretiques.
Et vous, Madame, la premiere
En vray zele & deuotion,
Priés-en le Dieu de Sion :
Car il oyt des bons la priere.*

ESTRENES

A Madame de Roissy 1588.

HVITAIN.

*Voicy le premier iour de l'an tant redouté,
Que sans dessus dessous doit aller tout le monde :
Vfons donc enuers tous de liberalité.
Aussi bien vont perir le ciel, la terre & l'onde.*

*Coulés, mes grands thresors : ie vous lasche la bonde
En prenne qui voudra, il ne me chaut combien.
Mais rien vous n'y prendrés : car encor que le bien
Tarist partout ailleurs, en vous seule il abonde.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Mefme audit an.

*Si la Paix, qui ceste année
Fait en France son retour,
Par vn bon aſtre amenée
S'accompaigne de l'Amour :
Et l'Amour de l'Hymenée :
Ie ſens arriuer le iour
Que vous ſerés eſtrenée.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy, 1590.

*De ſouhairs chacun eſt riche :
Il n'en faut point eſtre chiche
Ie vous en fais vn preſent,
Pour commencer l'an preſent.
Ie vous ſouhaite, Madame,
En ſain corps vne ſaine ame .
Comme l'aués de long temps :
Et tous vos deſirs contents.
Ie vous donne l'âge encore
Du vieil mari de l'Aurore,
Moyennant qu'à l'aduenir
Ne vous puiſſe ſouuenir,
En voſtre blanche vieilleſſe,
Que de ioye & de lieſſe.
Que voyés ià tout nourri*

*Vn petit fils de Henry.
 Qu'au petit fils de Iean Iacques
 Vous donniés ses oeufs de Pasques.
 Que d'icy a cinquante ans
 A Ieanne & à ses enfans,
 Faisant des comptes pour rire,
 Près du feu, vous pussiés dire,
 Cela fut au temps iadis,
 Cinq cents quatre vingt & dix.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Mesmes 1590.

*A Rome estoit iadis vne bonne coutume,
 Quand la clef de Ianus ouuroit l'an & le ciel,
 D'estrener ses amis de figues & de miel :
 Souhait que l'an nouveau passast sans amertume.
 Ainsi par ces huit vers vous seriés estrenée
 S'ils couloient d'une veine aussi douce que vous.
 Mais passés l'œil dessus, & lors deuenus dous,
 Presage ils vous seront d'une bien douce année.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy 1591.

*L'an recommence sa carriere,
 Vous aussi vos deuotions.
 Quelle sera vostre priere,
 Seul remede aus afflictions?
 Prier pour la paix, c'est offense :
 Au-moins on nous l'a deffendu.
 Sans outrepasser la deffense,
 Le contraire soit entendu.
 Madame, priés pour la guerre :*

*Il ne faut que de nom changer ;
 Qu'elle aille loin de ceste terre,
 Et retourne chés l'estranger.
 Ainsi la France resjouye
 Reuerra meilleure saison.
 Priés, & vous serés ouye :
 Car Dieu oyt des bons l'oraison.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Mesmes, audict an.

*Du Perroquet le dous langage
 Cest an vous est vn dous presage,
 Bon-iour, bon-iour : tenés, tenés.
 Si ces deus mots bien vous prenés,
 Ils sont fort à vostre aduantage.
 L'enten ce que Verdault veut dire :
 Pour en ces maux vous faire rire,
 Et nous tous aussi resjouir :
 C'est que tost vous deués iouir
 Du bien que chacun vous desire.*

ESTRENES

A Monsieur de Bourlon, commis au sel, l'an 1591.

*Puis qu'és lettres de vostre nom
 On trouue de l'or & du bon,
 L'espere que de ma partie
 Auoir ie doy tout ou partie.
 Auray-ie tout ? i'en suis content.
 Mais si c'estoit argent comptant,
 Que l'on dit porter medecine,
 Je chanterois plus dous qu'un Cygne,
 Haussant ma vois iusques au ciel,
 VIVE BOURLON, VIVE LE SEL.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy l'an 1592.

*L'auois iadis la bourse pleine
De ce dont ie vous estrenois!
Aussi à l'aise i'en prenois
Qu'on puise de l'eau dans la Seine.
De souhaits estoit mon estreine :
Mais maintenant i'en suis au bout,
Si Dieu qui fait & change tout
Vn meilleur temps ne nous rameine.*

AUTRES.

*Le present que ie vous offre
N'est tiré du riche coffre
Des Muses aus blonds cheueus :
Ce n'est qu'une rude plume,
Qui en suiuant la coutume
Vous estreine de ses vœus.
Dieu gard le pere & la mere :
Dieu gard la sœur & le frere :
Dieu gard les petits aussi :
Henry qui est desia sage,
Iean Iaques au dous visage,
Et Ieanne vostre souci.
Dieu sauue & deffende celle
Qui sous sa robe recelle
Le quart qu'on ne connoist pas.
Ne parlons point d'Alexandre :
Le cœur il nous feroit fendre
Du regret de son trespas.
Le ciel qui aime & qui prise
Les bons, & les fauorise*

*Vous rende heureux & contens .
Et tant de bien vous aduienne
Que plus il ne vous souuienne
Des miseres de ce temps.*

ESTRENES

A Madamoifelle Judith de Mefmes, audit an.

QUATRAIN.

*Au nouuel an Dieu vous gueriffe,
Vous touchant d'vne heureufe main,
S'il y faut vn remede humain,
Ce n'est que lait de nourrice.*

AVTRE.

*Le temps est long à qui attend,
Visant au but où Amour tend :
Mais il ne faut qu'vne bonne heure
Pour payer la longue demeure.*

AVTRE.

*Courage, on dit que la paix vient :
C'est vn bonheur qui vous aduient :
La paix vous doit faire bien aife ;
Et ne fut que celle qu'on baise.*

ESTRENES

A Monsieur de Rosny, l'an 1602.

*Que trouueray-ie à vous donner,
Ores qu'il faut vous estrener
Pour garder la bonne coutume?*

Je ſçay que les vers vous aimés :
Mais les miens ſont trop mal limés,
Et ſi trop bas vole ma plume.
J'oſe touteſois me vanter
Par ces vers, de vous preſenter
Autant que nul autre perſonne,
En offrant à voſtre bonté
Mon humble & franche volonté :
Il donne tout qui le cœur donne.

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Meſmes,
 ſur des plumes & du papier, 1593.

Amour vous eſtrenne luy-meſmes,
Damoifelle Iudith de Meſmes :
Et n'eſtant pas vn Dieu peſant,
Il vous fait vn leger preſent :
C'eſt de plumes, & des plus belles
Qu'il ait pu tirer de ſes ailles :
Afin qu'aujourd'huy ou demain
Vous les tailliés de voſtre main,
Pour en ce blanc papier eſcrire
Quelque choſe digne de lire.
Receuant donques ce preſent,
Vous deués paſſer l'an preſent
Auſſi pleine d'aiſe & de ioye
Qu'eſt celui qui le vous enuoye.

Sur le meſme fujet.

Voicy l'an & le iour venir,
Que tout bien vous doit aduenir

*Le Dieu qui les desirs contente
La carte blanche vous presente.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy 1594.

*Les iours s'en vont vn peu plus longs,
Selon que le ciel les rameine :
L'an reuient, nous-nous en allons :
Ainsi le veut nature humaine.
A nouuel an nouuelle estreine :
Tous mes thresors y sont ouuerts,
Où ie ne trouue que des vers,
Coulans d'vne trop basse veine.
Mais qui n'a point d'eau de fontaine,
Il presente de l'eau du puis.
Ie vous offre ce que ie puis.
Mon offre ne peut estre vaine.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Mesmes audit an.

*Ie pensoy vous donner les Dames en peinture,
Dont vous portés le nom, & les plus rares traits :
Mais puis que ie n'ay pu recouurer leurs pourtraits,
Ores vous n'en aurés qu'vne simple escriture.*

De Iudith qui tua Holofernes.

*Pour deliurer de mort, ou de triste seruage
Les Hebreus assiegés en la sainte cité,
Dieu leur a de Iudith le secours suscitè,
En luy fortifiant la main & le courage.*

De Iudith, femme de Loys le Piteus,
Empereur, & Roy de France,
& mere de Charles le Chauue.

*Maugré l'enuie, & maugré la fureur
De mes beaux fis, contre moy allumée,
Dira de moy tousiours la renommée,
Que ie fu femme & mere d'Empereur.*

De Iudith, fille dudit Charles le Chauue,
Empereur, & Roy de France.

*O l'heureus rauisseur celuy qui te raut.
D'Empereur & de Roy en fin gendre il se veit :
Et fut par ce moyen de Flandres premier Comte,
Au lieu de forestier, dont on ne tenoit compte.*

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith l'an 1578.

*Voicy la neufiesme année
Iudith, que vous estes née :
Mon Dieu, que tost va le temps !
Ie pensois encores estre
Au iour que ie vous vei naistre,
Et il y a neuf printemps.
Sus sus, mignonne, courage :
Croissès & de corps & d'âge,
Vne fois encore autant :
Afin que, quelque iournée,
Soyés si bien estrenée,
Que plus d'un en soit content.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith de Mefmes, l'an ...

*Plus de vers vous merités
 Veü les graces & beautés
 Que le Ciel vous a donnés.
 Mais blasmer ne m'en deués,
 Ains dire que vous aués
 Autant de vers que d'années.*

ESTRENES

A elle mefme l'an

*L'an paffe fut fafcheux, qu'on vous apprist à lire :
 Plus plaifant vous fera l'an qui va commencer.
 Car puisque l'on vous veut faire apprendre à dâncer,
 Pourriés-vous y apprendre, & vous garder de rire?*

A elle meime Estrenes pour l'an ...

*Sept ans trois mois, c'est prés de vostre âge,
 Qui n'a nul foing, & paffe en s'esbatant.
 Quand vous aurés de l'âge encore autant,
 Vous entrerés en soucy de mesnage.*

AVTRES

Au mefme an.

*Croiffés, Iudith, iufques à tant
 Qu'ayés de l'âge encore autant :
 Et lors, sur la quinziefme année,
 Autrement ferés estrenée.*

ESTRENES

A elle mesmes pour l'an 1586.

*Vn chascun heurte à vostre porte :
De tous costés on vous apporte :
La presse est à vous estrener.
L'un part encor, l'autre est en voye :
L'un vient luy-mesme, & l'autre enuoye.
Suis-ie seul qui n'ay que donner ?
Tenés voicy de mon ouurage :
C'est en peu de vers vn presage
De l'heur qui tost vous doit venir.
Deuinés ce que ie deuine :
Angelique vostre cousine
Vous en fera bien souuenir.*

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith, 1573.

*Trouuer ne puis present à l'an nouveau
Digne de vous, belle Iudith de Mesmes.
Si veus-ie offrir quelque chose de beau :
Il vous faut donc presenter à vous mesmes.*

ESTRENES

A elle meime l'an 1582.

*Je vous donne des fleurs : & que pourroy-ie mieus ?
Ne vous enquerés point d'où elles sont venuës :
Quand la terre n'en a, i'en vas chercher aus cieus :
Plustost que n'en eussiez, il en cherroit des nuës.*

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith, 1584.

*Vostre beauté, rarement belle,
L'an passé manquoit d'un seul point.
Je luy souhaitay l'embonpoint,
Qu'on ne desire plus en elle.
Encore à estrene nouvelle
Nouveau souhait ie fourniray.
Esternués, & ie diray,
Dieu vous croisse, Madamoifelle.*

ESTRENES

A elle mesmes l'an 1583.

*Faut-il que ce bon iour se passe
Sans vous souhaiter quelque bien?
Je cherche, & ne rencontre rien,
Que vous n'ayés comme de race,
De beauté, & de bonne grace.
Qui n'en trouue en vous, n'en a point.
Je n'y desire qu'un seul point,
C'est que soyés un peu plus grasse.*

ESTRENES

A elle mesmes, l'an 1585.

*Pour estrenes ie vous desire
Ce que vous mesmes souhaités,
Et toutes fois ne l'osés dire :
Mais quand propos en sont iettés,
Si volontiers les escoutés
Qu'estes contrainte d'en soufrir.*

ESTRENES

A elle mesme l'an 1587.

*L'an qui iamais n'a de seiour,
Auecques luy le mois ameine:
Le mois ameine la semaine :
La semaine ameine le iour.
Le iour ameine la bonne heure,
Tel que celuy qui ores luit :
Mais ie croy qu'une heureuse nuit
Vous en ameine vne meilleure.*

ESTRENES

Sur vne rose de foye à elle mesme, l'an

*Au milieu de l'hyuer, fascheus & mal plaisant,
Ie vous offre vne rose, agreable present :
Et le deués aymer, comme semblable chose :
Vous n'estes qu'un bouton, un iour vous serés rose.*

Sur vn clavier d'or, pour estrenes.

*Ce clavier que ie vous presente,
Un heurus an nous represente :
Car il est d'or bien espuré,
Qui figure l'âge doré.
Les clefs que dedans on enferme,
Resemblent à mon Amour ferme,
Qui ne scauroit partir du lieu
Où l'a enclos ce petit Dieu.
Et les chesnons qui s'entretiennent,
Du naturel de ma foy tiennent,
Qui iointe à la vostre sera,
Tant qu'en ce monde on aymera.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy, 1585.

*Bien que vostre Amour au ciel monte,
Et d'icy bas ne face conte,
Si veus-ie, pour vous estrener
Vn Amour plus bas vous donner :
C'est vn Amour qu'on voit descendre
Plus bas qu'au fils & fille tendre :
Qui toutefois en descendant
Semble plus aspre, & plus ardent.
Vien donc, petit fils, en lumiere,
Afin de rire à ta grand'mere :
Et lors Madame de Roiffy
Aymera haut, & bas aussi.*

ESTRENES

A Madamoïfelle de Mesmes l'an 1585.

*Je ne voy rien qui vous defaille,
Vous estes belle, & en bon point :
De bonnes mœurs, de bonne taille,
Et les biens ne vous manquent point.
Nul autre desir ne vous point :
Qui a bon ieu. il se contente :
Mais vostre sœur desire vn point,
Que la faciés deuenir tante.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy, 1583.

*Pour supplier le ciel qu'il vous doit tout bon-heur,
Et ce que plus merite vne dame d'honneur,*

*Vous n'aurés que six vers à si bonne iournée.
 L'ay du suiet assés, & beaucoup de desir :
 Mais vous pardonnerés à mon peu de loisir,
 Car auant qu'en sortir * nous entrons en l'année.*

* par le retranchement lors fait de dix iours ¹

QVATRAIN

*De moy ne soyés malcontente,
 Si peu de vers ie vous presente.
 Celuy qui l'an a racourcy
 A retranché mes vers aussi.*

ESTRENES

A Madame de Roiffy, 1584.

*Au nouuel an si ie saluë
 Vostre vertu partout connuë,
 C'est à moy beaucoup entrepris :
 Mais le deuoir me le commande :
 Et la vertu rien ne demande
 Que l'honneur seul, qui est son pris.
 Vous serés donc assés contente
 De ce peu que ie vous presente :
 Car ie connois vostre bonté.
 Quoiqu'il en soit, m'en voila quite :
 Petit don petit homme acquite,
 S'il part de bonne volonté.*

¹ Cette note est ainsi placée dans le texte original de 1606.

Prieres de Passerat mourant,
à l'heureuse Vierge, mere de Iesus-Christ.

1.

*Mere du Createur, qui du ciel fus esluë
Pour porter le Sauueur, Vierge ie te saluë :
Te priant humblement d'impetrer guerison
A ce mien corps malade : ou bien de sa prison
Retirer mon esprit, qui sortir en souhaite.
Toutefois de ton fils la volonté soit faite.*

Oraison à Nostre Seigneur.

2.

*Ie n'attens que la mort, ou la vie eternelle,
Iesus à mon secours ie t'inuoque & t'appelle.
Bien que ie sois pecheur, & plein d'iniquités,
Si suis-ie de ceus-la que tu as rachetés.
Pardon de ses forfaits mon ame te demande,
Ie la rends en tes mains, & te la recommande.*

3.

*Ie souffre des douleurs qui passent toute rage,
Mais Dieu de les souffrir me preste le courage?
Il tempere l'ardeur & l'inflammation,
Quand ie pense à sa mort & à sa passion.
Luy Fils de l'Eternel, & de la Vierge mere
Mourut pour nous en Croix de douleur tres-amere,
Et monstra le chemin à ses saints bien heureux
De paruenir au Ciel par tourment douloureux.
Souuienne-toy Seigneur de la foiblesse humaine,
Moderant s'il te plaist la rigueur de ma peine.*

*Je suis sans ton secours de douleur surmonté.
Aduienne toutefois ta sainte volonté.*

4.

*Que ma langue cendre deuienne,
Plustost qu'à ce point elle vienne,
Par la rage du tentateur,
A blasphemer son Createur.
Plustost Seigneur reduis en poudre,
Mon chef par vn coup de ta foudre.*

5.

*Retires vous de moy, ouuriers d'iniquité,
Dieu, qui mes chaulx souspirs a du Ciel escouté,
Le signe de sa croix entre mes mains a mis,
En ma langue son nom, l'effroy des ennemis.*

6.

*Si ie me suis tousiours fié
En toy Iesus crucifié,
Il est temps que tu te recordes
Seigneur de tes misericordes,
Par le merite de ta croix,
En qui i'espere : en qui ie crois.
Veuille qu'une petite goutte
De ta pitié sur moy degoute.
Entend mes cris & mes clameurs,
En toy ie vis, en to ie meurs.*

7.

*Paix & repos, Seigneur ie te demande,
En ma douleur, dont la force est si grande.
Quatre ans passés dans vn liêt attaché
Et plus encor des liens de peché.
Vn plus grand mal que celuy que i'endure,*

*J'ay mérité : mais la peine est bien dure :
S'il ne te plaît oublier mes forfaits
Je n'en puis plus, & tombe sous le fais.*

A la Vierge Marie.

8.

*Deliure-moy, Vierge mere
De ceste douleur amere,
Par les plaintes que tu fis,
Pour Iesus-Christ ton cher fils,
Quand sa chair en croix cloüée,
Fut pour le monde vouëe,
Tout peché par moy commis,
Me soit par ton Fils remis.*

A Nostre Sauueur Iesus-Christ.

9.

*Iesus en qui ie me fie,
Que ta main me fortifie,
Durant ces tourments cruels,
Qui me sont continuëls.
Mon Dieu fourni-moy de force
Contre le mal qui me fera.
Ie suis du tout abbatu,
Sans ta diuine vertu.
Douleur sur douleur m'ariue,
Il n'y a ny fond ny riue :
Mais dont le mal prend son cours
Me peut venir le secours.
Chault & froid en moy s'assemble,
Ie gele & ie brusle ensemble.*

10.

Dieu qui as de ton sang lauë tous nos pechés,

*Qui les as en mourant à ta croix attachés,
Rends mon ame, ô Seigneur, nette de toute ordure
Luy faisant auoir part au bien qui tousiours dure.*

*Je quitte la vie humaine :
Bon espoir au ciel m'emmeine.
Je ne pense plus à rien
De mortel & terrien.
Mon ame, comme diuine
Veut reuoir son origine.*

*A Dieu amis, & ma douce patrie,
Assés content ie fors de ceste vie,
Puisqu'en partant ce confort ie reçois,
Que i'ay vescu, & suis mort bon François.*

EPITAPHE.

*Iean Passerat icy sommeille,
Attendant que l'Ange l'esueille :
Et croit qu'il se resueillera
Quand la trompette sonnera.*

*S'il faut que maintenant en la fosse ie tombe,
Qui ay tousiours aymé la paix & le repos,
Afin que rien ne poise à ma cendre & mes os,
Amis de mauuais vers ne chargés point ma tombe.*

Consolation sur son auueuglement.

*Si du corps i'ay perdu la veüe,
Mon ame n'en est despourueüe ;
Iesus-Christ : la clairté des Cieus,
Est la lumiere de ses yeux :
Lumiere plus claire & plus nette
Que d'aucun astre ny planette,*

*C'est vn Soleil tousiours riant,
Qui tousiours luiët en l'Oriant,
Retirés-vous oyseaus funebres;
Recachez vous en vos tenebres,
L'espere aller au beau seiour,
Où point ne se couche le iour.*

FIN DU TOME SECOND.





APPENDICE

Chant d'allegresse pour l'entrée de Charles IX
de ce nom roy de France en sa ville
de Troïe.

J. PASSERAT TROÏEN AUX MUSES.

*Filles de celuy la lequel éclaire & tonne,
Si par moi vos vertus en cent papiers écrites
Vous font ressouvenir d'aucuns de mes merites
Et vôtre frere aussi, cher fardeau de Latonne ;
Si mes ans les meilleurs à vous seules je donne
Si vous avés esté tousiours mes fauorites
Cueillés lauriers & fleurs au jardin des Charites
Pour faire à mon païs vne belle couronne.
Du noble sang Troïen renouuelés la gloire,
Consacrés son honneur au temple de Memoire,
Faites voler son nom de Seine iusqu'à Gange.
Le reste de mes iours, connoissant ceste grace
Muses, ie vous promets de suiure vôtre trace
Moins desirant les biens que ie fai la louange.*

Chant d'allegresse.

Quand le vent Thracien tout herissé de glace
 Au mari de Chloris commence à faire place ;
 Quand les fleuves coulans desliés des glaçons
 Resueillent d'un dous bruit leurs enfans les poissons
 Et du soleil plus chaud les sagettes menües
 Font la neige couler des montaignes chenües
 Alors qu'on aperçoit le printems arriuer,
 La tristesse s'enfuit compaignie de l'Hyuer.
 Tous genres d'animaus, hostes de ce grand Monde
 Qui habitent en l'air, en la terre & en l'onde,
 Chatouillés en leurs cœurs, sentent que le plaisir
 Selon l'ordre des tems les retourne juisir.

Nous voïons toutesfois redoubler leur lieffe
 Quand Cybele du tout desploïe sa richesse
 Et que l'on oit du ciel les temples azurés
 Refredonner le chant des tarins peinturés,
 Que de cent mille fleurs la campagne est couuerte
 Que des hautes forests la cheuelure verte
 Acheue de bastir les maisons desoiseaus
 Et que mignardement gazoüillent les ruisseaux.
 Ah ! combien on se plaint de la mere Nature
 Qu'une telle saison plus longuement ne dure.

Ainsi premierement quand au peuple Troïen
 (Estant Mars enchainé par un sage moïen)
 Le bruit, vrai Messager, apporta l'esperance
 Qu'icy viendroit bien tost la Maïesté de France,
 Le mal & le souci qui l'auoit tourmenté
 Restu si non du tout à demi enchanté.
 Il commença des lors à essüier ses larmes
 Voyant de toutes pars des mains tomber les armes.
 La Crainte s'enuola avecques le danger

Duquel nous menaçoit le pariure estrange,
 Qui osoit esperer que nôtre Seine prise
 Obeiroit aus lois de l'Angloise Tamise.
 Apres qu'on veit aussi, par vn roi vertueus
 Le gendarme qui boit le Rhin impetueus
 Estre contraint rentrer dedans son Allemaigne,
 Quel plaisir, quelle ioie eut toute la Champaigne?
 Depuis ce iour heurus on n'ha tenu propos
 Que de tranquillité de pais & de repos.
 Sous le gouuernement du plus grand roy qui viue
 Pallas au lieu d'Ægis porte en main son oliue.
 Or affranchis de pœur traffiquent les marchans,
 Ore les laboureurs r'ensemencent leurs chams.
 Le berger assuré meine parmi la plaine
 Tondre les prés herbus son troupeau porte-laine.
 Mais tout cela n'est rien, cela n'est rien au pris
 De l'extreme plaisir dont nous sommes epris,
 Car quel plus grand plaisir reçoit vne prouince
 Que de voir quelquefois la face de son Prince,
 Son port, son œil humain, ses propos gracieus.
 Quel heur pourroit plus grand estre donné des cieus?
 N'ont donc pas les Troïens juste cause de joie
 Voiant l'illustre sang de l'autre ancienne Troie
 Leur prince naturel de celui descendu
 Qui durant dix huiers sa ville a deffendu
 Encontre mille naufs, que le plus grand Atride
 Grosses de soldats grecs avoit conduit d'Aulide.
 O temps fort desiré iamais ne viendras-tu
 Et son age croissant & croissant sa uertu
 Que d'Hector son aïeul ensuiuant la vaillance
 Dans le sang ennemi voïons tremper sa lance
 Au plus espais d'un camp qui l'aura outragé.
 Tel que jadis Hector s'en retournoit chargé
 Des despoüilles d'Achille, ou suiui de ses troupes

Iettoit les feus Troïens dedens les grecques poupes.
 Croissés ce temps pendant, ieune Prince, croissés ;
 Visitant vos pais vos peuples connoissés.
 Aprenés à porter en vôte main roïalle
 Le sceptre gouuerneur d'une gent si loïalle.
 Tenés en amitié tous vos suiets vnis,
 Les bons soient honorés, les mauuais soient punis.
 Faites dorenavant que par toute la France
 On pese les procès d'une égale balance
 Et que le villageois plus ne füie égaré
 Deuant l'auenturier au saïon bigarré.
 Ainsi dit tout le peuple & quand vous passéz, Sire,
 Longue vie & santé & bonheur vous desïre.
 Les petits & les grans crient viue le Roi
 A qui deuons hommage & garderons la foi,
 Puis iettant force fleurs des maisons en la rüe
 En font plouuoir sur vous vne odorante nüe.
 Vous en verriez les vns vous regarder bëans,
 Autres ficher les ieus sur le duc d'Orleans
 Dont le saige maintien & le port & la grace
 Leur tesmoignent assés qu'il est de vôte race.
 Viués, ce disent-ils, viués freres germains
 Que le destin ordonne à regir les humains.
 Puisse CHARLES vn iour l'aiant conquis en guerre
 A son frere donner le sceptre d'Angleterre.
 O Dieus! o quelle ioie aura sur ses vieus ans
 Quand la mere verra tous deux rois ses enfans
 Qui ensemble joingnant leurs bandes animées
 Pourront de tous les rois deffaire les armées.
 Voïés vous la voilà disent-ils ébaïs,
 C'est la mere du Roi & mere du pais.
 Comme reluire on voit en la saison fereine
 L'astre dionéan qui le iour nous rameine,
 Ou tel qu'on aperçoit le beau chef du soleil

Quand au mois de Venus sortant de son sommeil
 Se retire laué hors de l'onde marine,
 Telle ou plus belle encore est nostre CATHERINE.
 C'est par son bon conseil que maintenant les lois
 Commandent es cités de Charles de Valois.
 C'est elle qui nous tient assurés en nos villes,
 Qui a esteint les feux de nos guerres ciuiles,
 Qui a chassé d'ici l'Anglois outrecuidé,
 Qui a remis le frein au peuple desbridé,
 Berecynthe en honneurs & Minerue en prudence,
 Qui fait que l'age d'or au monde recommence.
 Ces propos sont tenus du peuple aussi ioieus
 Que si en sa cité descendoient tous les Dieus.
 La suite des seigneurs regarde émerueillée,
 Quelle magnificence y est appareillée,
 Les statües des Rois qui en guerre & en pais
 Ont laissé immortel le renom de leurs faits,
 Lesquels presque parlans, nôtre CHARLES inuitent
 A prendre le chemin du ciel où ils habitent
 Sus vn arc triomphal ils regardent ici
 Du tonnante Juppiter la mere & fille aussi
 La voient les vertus d'or luisant estoffées
 Enceinte de soldats, chargée de trophées
 Faisant craindre de loin sa graue maiesté,
 La France l'on contemple en vn autre côte,
 Mais surtout les retient la ferme Pyramide
 Dont la pointe s'eleue au plus haut de l'ær vuide.
 Voici (miracle grand), voici du ciel voler
 Vne Pucelle au Roi qu'on oit ainsi parler.
 « En vn anneau tout rond & d'or bien esprouué
 « Je vous offre le cœur de la ville Troïenne
 « Quelquefois le voiant sire qu'il vous souuienne
 « Que son cœur est tout rond & tel sera trouué. »
 Mais Muse que fais-tu, veux-tu compter l'arene

Que le vent fait voler aux champs blons de Cyrene.
 Les Troïens à leur Roi ont porté tout l'honneur
 Que l'on peut inuenter pour faire à son Seigneur.
 Oncques ce Scipion, d'Afrique la tempeste
 Pour le iuste loïer de si grande conqueste
 Du peuple martien ne fut tant honoré
 Trainé de cheuaux blancs dedans vn char doré,
 Bien qu'il eust renuersé & Numance & Carthage
 Et le tiltre acquesté qu'il auoit d'heritage.
 Par le peuple Troïen tout aultre est surmonté
 Si ce n'est de puissance au moins de volonté,
 D'autant que son grand Roi que l'honneur enuironne
 Oultrepasse tous ceus lesquels portent couronne.

Vous filles de la Nuit qui la vie filés
 Si le cours de mes ans allonger me voulés
 Et si le chœur neuvain son eau ne me refuse
 Que iadis fit couler le cheual de Meduse,
 Troïe i'ay bon espoir de te bastir des murs
 Lesquels ne tomberont par les siecles futurs,
 En sorte qu'on dira que la lyre Troïenne
 Aura plus de pouuoir que l'Amphioniene.
 Qu'ensemble tous les grecs les viennent assiéger,
 En vain trauailleront pour les endommager.
 Ces murailles icy ne seroient pas disiointes
 De la main de Neptune & du jceptre à trois pointes;
 Je veus rendre ces murs de plus en plus puissans
 Contre l'effort des Dieus, des hommes & des ans.
 Là où ie grauerai, d'une plume acerée
 Des loïaus citoiens la constance assuree
 L'obéissance au Roy, l'inuincible vertu
 Qui pour sa maieslé a tousiours combattu
 Par qui fidelement elle sera seruie
 Sans iamais épargner ni les biens ni la vie.

Sur le tombeau de P. de Ronfard.

*Nous te plaignons Ronfard & plaignons ton trespas
 Mais le mort plaint ainsi celui qui ne l'est pas.
 Qui escrit apres toy pensant te faire viure,
 Meurt luy mesme auant toy & s'enterre en son liure.*

Sur la paix faite après les premiers troubles de
 la religion par Armand de Gontaut, mareschal
 de Biron, boiteux, & Henry de Mesmes, sei-
 gneur de Malaffise.

*Qui peut doubter que la paix qui se brasse
 Et qui se tire en si grande longueur
 En peu de temps quelque chose qu'on fasse
 Ne nous ramene une pire langueur.
 Ceux qui la font avec quelque couleur
 De preseruer le royaume & l'Eglise
 Sont euidents presages de malheur
 Qu'elle sera boiteuse & mal assise.*

Profopopée des Lecteurs du Roy à Paris en 1595.

*Nous sommes bestes de l'arche
 De Monsieur le Patriarche
 Qui nous gouerne & conduit,
 Qui nous chasse & nous rappelle
 Et comme clerics de Chapelle
 A l'aumosne nous reduit.*

*Lipsius est bien plus sage
 Qui ne croit en vain langage
 Ny en gages assignés*

*Sur placets & sur requestes
Ainsy que nous p^auures bestes
Que l'on mene par le nez.*

SONET

Sur ce qui se passa à la saint Barthelemy.

MDCLXXII.

*D'un glaiue & d'une croix saint Michel est garny
Saint Paul tient vne espée, & la main de saint Pierre
Contre ses ennemis desguaine un cimeterre
Dont il leur fait porter les marques d'un banny.*

*Saint Guillaume est armé d'un harnois bien bruny,
Saint Jacques d'un bourdon de pesants coups de ferre,
Saint Georges sçait brandir une lance à la guerre,
D'un redoutable fer saint Anthoine est muny.*

*Ces saints ont employé leur force & leur puissance
A ruiner du tout les huguenots de France,
Mais ils ne les ont pu desfaire qu'à demy.*

*Resserrez vos bastons, ó celestes Gensdarmes
Pour la guerre actuelle il ne fault d'autres armes
Que le couteau trenchant de saint Barthelemy.*

Huictain sur le mesme subject.

*N'alleguez saint Hierosme & semblables auteurs
Contre le Huguenot qui leurs raisons mesprise,
D'un qu'on ne comptoit pas au nombre des docteurs
Plus y sert la^s cabale en vn matin apprise,
Cabale fort aiguë; & qui l'a bien comprise.
Pour confondre en vn coup l'heretique ennemy,
Maintiendra que iamais il n'y eust en l'Eglise
Vn docteur plus subtil que saint Barthelemy.*

EPITAPHE

de la Royne Catherine de Medicis

*Cy gist la Royne Catherine
Qui fust de France la Ruine.
Dieu veuille qu'en paix elle soit,
C'est tout ce qu'elle haïssoit.*

Autre.

*La royne qui cy gist fut vn Diable & vn ange
Toute pleine de blasme & pleine de louange.
Elle fist maints accords & aussy maints debats,
Elle soustint l'estat & l'estat mit à bas,
Elle enfanta trois roys & cinq guerres ciuiles,
Fit bastir des chasteaux & rüiner des villes,
Fit maintes bonnes loix & maints mauuais edicts,
Souhaite-luy, Passant, enfin le Paradis.*

EPITAPHE

De Henry d'Orleans, duc de Longueville tué par
un salut d'arquebusades l'an MDXCV faisant
son entrée à Dourlans comme gouverneur de
Picardie.

*Vn prince gît icy qui n'ayma que l'honneur,
Issu de sang royal, des Picards gouverneur,
Son espouse il choisit en la maison illustre
De Cleue & de Neuers pour redoubler son lustre,
A qui mille regrets & vn fils a laissé
Mourant par vn salut en la teste blessé.*

*Princes ne souffrez plus qu'ainsy on vous salue :
Et qui vous sauvera si le salut vous tue?*

Pour la Deuise du Roy.

*La Piété & la Justice regne
Soubs vn tel roy dont heureux est le regne.*

Pour le tour du bonnet du Roy
faict de perles & de diamans.

*Le rare honneur qui ce chef enuironne
Luyra au ciel comme l'autre couronne.*

Pour le pourtraict de Madame
envoyé à Madame de Savoye.

*L'absente en ce portraict est presente à vos yeux
Qui n'en pensant voir qu'une y en connoissent deux.*

Pour le pourtraict de Madame de Savoye
auant qu'elle fust mariée.

*Telle estoit la beauté dont maint cœur fut espris
Quand elle prist celuy que, prise, elle tient pris.*

Pour les bracelets de Madame de Lorraine
où sont les images de son père & de son mary.

*Doux est le lien qui assemble
Le pere & les enfans ensemble*

*Et le lien n'est pas moins doux
Qui joint l'espouse à son espoux.*

Pour Monsieur de Lorraine qui porte une image
de sa femme en son bonnet.

*Mon amour tu as pu au sommet paruenir,
Sus donc arreste toy il te fault là tenir.*

Aultrement.

*Tu es venu au plus haut à ceste heure.
N'en bouge, Amour, & fay là ta demeure.*

Pour Espaigne.

Un chefne entre les deux colonnes
de Piété & de Justice & un guy verdoyant
en ce chefne.

*De la religion par nos maieurs tenue
La force icy demeure & point ne diminue.*





NOTES

DU TOME SECOND.

Page 1, ligne 1. — C'est la paix faite à Saint-Germain, le 8 août 1570, entre Charles IX et les protestants.

Page 2, ligne 13. — Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis, chantée par Ronsart.

Page 3, ligne 19. — M^{me} de Mesmes.

Page 4, ligne 24. — Claude de l'Aubespine, baron de Chasteauneuf-sur-Cher, ministre d'Etat sous les Valois, de François I^{er} à Henri III, mort le 11 novembre 1567.

Page 6, ligne 14. — Catherine de Bourbon, femme de Henri de Lorraine, duc de Bar, et Louise de Lorraine, fille de Nicolas duc de Mercœur, femme de Henri de Valcis, le futur roi Henri III.

Page 9, ligne 9. — Charles IX épousa Élisabeth d'Autriche, fille de Maximilien II, le 27 novembre 1570.

Page 10, ligne 14. — Carnavalet, ou plutôt Kernovenoy (François de), né en Bretagne en 1520, mort à Paris en 1571, fut gouverneur du duc d'Anjou, depuis Henri III.

Page 11, ligne 18. — Le texte porte Henri III; mais le 11^e vers et la date indiquent qu'il s'agit de Charles IX, dont l'entrée à Paris eut lieu le mardi 6 mars 1571.

Page 12, ligne 22. — Écrit pour Henri III, alors duc d'Anjou, vainqueur à Moncontour (1569).

Page 14, ligne 2. — Thulène, autrement dit Toni, fou du roi Henri III.

Page 18, ligne 22. — Marguerite de Savoie et Marguerite de Valois.

Page 20, ligne 18. — Les *ardents* sont des feux follets.

Page 22, ligne 14. — Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, n'eut qu'une fille, née le 25 octobre 1572, morte à six ans.

Page 23, ligne 18. — Charles de Neufville, marquis d'Alincourt, seigneur de Villeroy, épousa, le 26 février 1588, Marguerite de Mandelot, fille du gouverneur de Lyon.

Page 24, ligne 10. — Marguerite de France, duchesse de Savoie, mourut le 14 septembre 1574.

Page 26, ligne 12. — Probablement en 1569, après la bataille de Moncontour.

Page 28, ligne 2. — M. de Grosbois était Raoul Moreau, trésorier de l'épargne, seigneur châtelain d'Autueil, du Tremblay, de Grosbois, etc. M. Nicolas Moreau, seigneur d'Autueil, son fils, était frère de Marie Moreau, qui épousa Nicolas de Harlay, baron de Sancy, et qui reçut Grosbois en dot.

Page 28, ligne 22. — Les de Thou étaient seigneurs de Bonneuil. Il est vraisemblablement question ici de Christophe de Thou, mort en 1582, et de Nicolas de Thou, évêque de Chartres, prélat d'une haute piété qui sacra Henri IV, en 1594.

Page 29, ligne 19. Ce sonnet est fait pour Jean d'Aurat, précepteur de Ronsard.

Page 30, ligne 24. — Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, conseiller et secrétaire d'État sous quatre rois :

Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, mort à 74 ans, le 12 novembre 1617.

Page 34, ligne 13. — Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, qui épousa Henri de Navarre en 1570.

Page 39, ligne 16. — L'abbé Lebœuf (IX, 222) indique un Charles de Fite, baron de Soucy; mais il ne dit pas s'il était trésorier de l'épargne. Il était mort avant 1619.

Page 40, ligne 8. — Judith de Mesmes, fille de Henri de Mesmes. Passerat la vit naître en 1569, pendant que son père était à la Rochelle, traitant de la paix avec les Huguenots. Elle semble avoir été l'enfant gâtée du poète.

Page 46, ligne 9. — Marguerite de Valois.

Page 47, ligne 23. — François duc de Montmorency, maréchal et grand maître de France, réconcilia le duc d'Alençon avec Henri III, en 1576. Il était fils aîné d'Anne de Montmorency, connétable de France.

Page 54, ligne 7. — Les de Mesmes étaient seigneurs de Roissy et du domaine de Malassis, sur le territoire de Bagnolet.

Page 54, ligne 22. — Le mot de ce quatrain et du suivant est *Cocqu*, qui signifiait alors: *Coucou* et *Cocu*.

Page 55, livre 17. — Pour deviner l'énigme, il faut scinder le dernier mot, ainsi que pour le quatrain suivant.

Page 56, ligne 2. — C'est une femme qui parle et *May* signifie *moi*.

Page 56, ligne 8. — Le duc d'Alençon et Marguerite de Valois.

Page 59, ligne 4. — H. de Mesmes était chancelier du royaume de Navarre.

Page 59, ligne 17. — Cette damoiselle de Mesmes était probablement une sœur ou une nièce de Henri de Mesmes.

Page 59, ligne 27. — M^{me} de Roissy, c'est M^{me} de Mesmes. Plusieurs *estrennes* qui suivent lui sont adressées.

Page 62, ligne 8. — Voir la note sur la page 59 ci-dessus.

Page 63, ligne 29. — Dorat (Jean) s'appelait Dine-mandi. Il était du Dorat en Limousin. Il fut le professeur des poètes de la Pléiade.

Page 64, ligne 5. — Niré est l'anagramme de Henri IV. Le nom de Fleurie cache la belle Gabrielle d'Estrées, morte le 10 avril 1599. — Cette pièce et les trente-deux suivantes ont été composées au nom du roi pour déplorer la perte de sa maîtresse, à laquelle il ne resta pas longtemps fidèle.

Page 67, vers 1. — Ce vers ferait penser que Gabrielle était enceinte quand elle mourut. Elle laissa trois enfants de Henri IV : César et Alexandre de Vendôme et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf.

Page 91, vers 9. — Ce sonnet et les vingt autres qui suivent furent écrits pour le roi Henri III, sous la date du dimanche 27 avril 1578.

Page 93, vers 22. — Henri III portait le nom d'Alexandre avant d'être roi.

Page 97, vers 15. — Les tombeaux scandaleusement élevés aux mignons dans l'église de Saint-Paul ne subsistèrent pas longtemps; ils furent détruits dans une sédition le 2 janvier 1589.

Page 98, vers 21. — Le fils de Mars: Romulus.

Page 102, vers 15. — Cette élégie contient les plaintes de Henri III (Cléophon) sur la mort de Quélus (Damis). Les vers incomplets qui suivent traitent du même sujet.

Page 105, vers 15. — L'ordre du Saint-Esprit fut établi ou renouvelé par Henri III le jeudi 1^{er} janvier 1579.

Page 106, vers 28. — François comte d'Enghien, né en 1519, tué en 1545 par la chute d'un coffre jeté en jouant par une fenêtre. Jean, né en 1528, tué en 1557 à la bataille de Saint-Quentin. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, né en 1518, mort en 1562 au siège de Rouen. Louis de Bourbon, prince de Condé, né en 1530, tué en

1569 à la bataille de Jarnac. Ils étaient tous quatre fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, ainsi que Charles, cardinal archevêque de Rouen (1523-1590), à qui la pièce est adressée.

Page 107, vers 27. — Turnèbe (Adrien), savant professeur de grec et de latin, né aux Andelys, près Rouen, mort à Paris en 1565. Comme professeur royal il était collègue de Passerat, qui adressa une élégie latine sur sa mort à Denis Lambin.

Page 108, vers 3. — Le texte original offre deux fois le mot *armes* à la rime, faute évidente que nous avons dû corriger.

Page 111, vers 9. — Henri de Mesmes avait deux sœurs : l'une, Antoinette, épousa François d'Elbene, seigneur de l'Epine; l'autre était Adrienne de Mesmes, dame d'Ony.

Page 113, vers 17. — Magdelaine Kervert, épouse de Thomas de Brageloigue, lieutenant criminel au Châtelet de Paris. Il mourut en 1570.

Page 114, vers 1. — Sillac (Jacques de), surnommé de La Chastre, poète français. Des vers de lui se trouvent dans les recueils de sonnets et poésies mis en musique par N. de la Grotte, R. de Lattre, etc.; il mourut vers 1569.

Page 117, vers 11. — Brissac (Timoléon de Cossé, comte de), colonel de l'infanterie et grand fauconnier de France, tué à vingt-six ans, en 1569 au siège de Mussidan. Il était fils de Timoléon de Cossé-Brissac, maréchal de France, et de Charlotte d'Esquetot.

Page 120, vers 23. — Charles de Bourbon mourut le 6 octobre 1569. Il avait épousé Philippe de Montespèdou, veuve de René de Montéjan, maréchal de France.

Page 121, vers 12. — La veuve de Ch. de Bourbon, morte le 31 octobre 1577.

Page 122, vers 5. — Henri de Bourbon mourut d'une chute de cheval dans un tournoi à Orléans en décembre 1560.

Page 122, vers 13. — François d'Escoubleau, époux d'Isabelle Babou, dame d'Alluye.

Page 123, vers 7. — Cette Catherine Del est celle pour qui Passerat a composé ses poésies amoureuses. — Voyez une note sur la vie de Passerat (t. I, p. vi) où j'établis que ce serait Catherine Del Bene. Une circonstance que j'ai remarquée depuis donne une presque certitude à ma conjecture : Passerat dit (t. II, p. 33) qu'il aime à la fois *Catin* et *Margot*, sa sœur. Or Catherine s'étant mariée à un Del Bene, son cousin, avait une cousine et belle-sœur du nom de Marguerite, qui épousa David de Miremont, seigneur de Brioux.

Page 123, vers 15. — Joyeuse (Anne de), duc et pair et amiral de France, fils de Guillaume II vicomte de Joyeuse et d'Anne de Bastarnay, tué à Coutras le 20 octobre 1587. Né en 1561.

Page 126, vers 1. — M^{me} de Villeroy était Magdelaine de l'Aubespine. Les poètes du temps, qu'elle protégeait, firent de nombreux vers sur la mort de son petit chien.

Page 127, vers 28. — Baterel (Geneviève de), épouse de Charles de Bloquet, morte à trente-six ans et demi, ne paraît pas avoir laissé d'autre souvenir que son épitaphe.

Page 129, vers 15. — 153. M. d'Auteuil, fils de M. de Grosbois. Voir note sur la page 28 ci-dessus.

Page 131, vers 6. — Le ciel du lit.

Page 132, vers 1. — Soucy... Voir note sur la page 39.

Page 132, vers 14. — Flaminio de Birague était fils de Charles de Birague, conseiller d'Etat et neveu du chancelier cardinal de Birague. Ses premières œuvres poétiques furent imprimées à Paris, en 1585, in-12.

Page 133, vers 1. — La seigneurie de Villeroy était située à deux lieues au delà de Corbeil. Elle appartenait aux Neufville.

Page 133, vers 9. — Bellassise ... Voir note sur la page 61, t. 1^{er}.

Page 136, vers 9. — Il existait au xvi^e siècle une famille de peintres qui s'appelaient Clouet ou Cloët, originaires de Flandre, et dont le plus célèbre fut François Clouet, né vers 1510, mort vers 1580. Il fut loué par tous les poètes de la Pléiade.

Page 139, vers 1. — Cette pièce, composée pour Henri IV, est de 1594.

Page 140, vers 1. — De Fresne (Pierre Forget, seigneur de), voir note sur la page 49, t. I^{er}.

Page 141, vers 9. — Sully ne portait encore que le nom de Rosny.

Page 141, vers 15. — Henri IV.

Page 142, vers 15. — La porte neuve était située près du quai entre les Tuileries, alors hors de Paris, et le Louvre. C'est par cette porte que Henri III s'était sauvé de Paris le 13 mai 1588, à la suite de la journée des barricades.

Page 142, vers 19. — Ris (Claude Faucon, seigneur de), qui devint président du parlement de Bretagne.

Page 145, vers 3. — Rozières (François de), archidiacre de Toul, fabriqua une généalogie qui faisait descendre les Guises de Charlemagne.

Page 145, vers 7. — Voyez note sur la page 61, t. I^{er}.

Page 147, vers 5. — Hoteman (François), trésorier de l'épargne sous Henri III, puis ambassadeur de Henri IV en Suisse, où il mourut. La Suisse lui éleva un mausolée à Soleure.

Page 150, vers 3. — Voir note sur la page 39, ligne 16.

Page 150, vers 15. — De Bourlon, commis au sel,

Page 151, vers 7. — M^{me} de Mesmes, duchesse de Roissy.

Page 151, vers 14. — Isaye, peintre portraitiste.

Page 153, vers 3. — Jean-Jacques de Mesmes, fils de Henri de Mesmes, conseiller au Parlement en 1583, maître des requêtes en 1594, conseiller d'Etat en 1600, etc.

Page 153, vers 7. — Judith de Mesmes, sœur de J.-J. de Mesmes.

Page 153, vers 11. — Barguin (Marguerite), cousine de Passerat.

Page 153, vers 15. — Petot, Bourguignon, poëte latin et français.

Page 154, vers 13. — D'Elbène (Angélique), fille de François d'Elbène, conseiller du roi, maître des comptes, et d'Antoinette de Mesmes, sa femme. Baptisée à Paris, paroisse Saint-Sulpice, le 19 octobre 1566.

Page 154, vers 21. — M^{me} de Roissy, Jeanne Hennequin, femme de Henri de Mesmes.

Page 156, vers 3. — Guibert, commis de M. de Bellasise, trésorier de l'épargne.

Page 169, ligne 19. — Chaîne pour réunir les clefs, qui s'attachait à la ceinture par une agrafe.

Page 177. — Ce chant d'allégresse (Paris, G. Buon, 1564; in-4^o de 8 feuilles) n'a point été imprimé dans l'édition de 1606.

— L'entrée de Charles IX à Troyes eut lieu le 3 mars 1564 avant Pâques. Le souvenir de cet événement a été conservé par les Triomphes, Grans brauetez et magnificences faites pour l'entrée de ... Charles IX.... Troyes, F. Trumeau, 1564, in-8^o goth., et Lyon, P. Merant, 1564; in-8^o de 16 feuilles.

Page 183, ligne 1. — Extrait des Funèbres Regrets sur la mort de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandômois, par plusieurs autheurs. Paris, G. Linocier, 1586, in-16.

Page 183, ligne 6. — Ces vers et les suivants sont tirés de la Collection Fontette, Portefeuille LXII, aliàs : Moreau 850, aux Mss. de la Bibliothèque nationale. — Le manuscrit atteste qu'une partie des pièces recueillies est de la main de Passerat.

Page 183, ligne 20. — Regnaut de Beaune, archevesque et patriarche de Bourges, Grand Aumosnier de France. (Note du Ms.)

Page 183, ligne 25. — Lipsius, que M. le président de Thou persuadoit au roi de faire venir à Paris. MDXCV. (Note du Ms.)

Page 185, ligne 16. — A la suite de la suscription de l'Épitaphe, on lit : D'aulcuns ont voulu dire qu'il voyoit de près M^{me} d'Humières et que son mari fut auteur du faict.

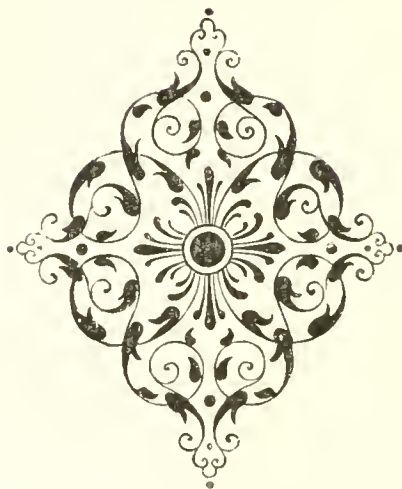
Page 186, ligne 4. — Charles IX.

Page 187, ligne 12. — Les anciens sages de France tenoyent pour vraie et certaine marque de religion le Guy qui naissoit en une espèce de chesne appelée par les latins *Robur*. Lequel mot est à deux ententes ; car il signifie l'arbre dont nous avons parlé et signifie aussi la force. Prenant donc le guy pour marque de la religion ancienne et le chesne pour la force, selon l'ambiguïté du mot *robur*, joinct aussy qu'il est entre les deux colomnes pour le fortifier davantage, de là on connoist aisément ce qui est porté par la devise, à sçavoir que la religion ancienne des François demeure toujours en sa force et autorité et qu'elle y est maintenue par le roy. (Note de Passerat.)

Ces devises sont toutes traduites du latin.

Le Ms. constate que les huit devises qui précèdent ont été d'abord écrites en latin par Passerat et traduites en français par lui-même.

Dans une brochure in-8° de 23 pages (Paris, Aubry, 1856), intitulée : Jean Passerat. Chapitres inédits d'un de ses ouvrages. M. Louis Lacour signale encore des vers inédits de Passerat, qui se trouveraient dans le Ms. Dupuy, 843, à la Bibliothèque nationale. Nos recherches à ce sujet sont demeurées sans résultat.





TABLE

DU SECOND VOLUME

	Pages.
Sonet sur la pais de l'an M. D. LXX.	1
— à Madamoiselle de Surgeres.	2
— des Esprits qui reviennent.	3
— pour Estrennes à Madame de Roiffy	3
— contre le vent Auton.	4
— sur la veuë de Madame de Lorraine & de Madame, sœurs du Roy, au temps de la pacification.	6
Sonet sur les pendus en figure.	7
— d'Amour pêcheur.	8
— sur le mariage du Roy Charles.	9
— de Phaëton & du Roy	9
— du Roy Henry III, qui pleura le seigneur de Carnavalet.	10
Sonet sur l'entrée du Roy Charles IX en la ville de Paris, l'an 1571.	11
Sonet sur la devise d'un Taureau.	12
— à Judith de Mesmes, malade	14
— pour Monsieur le secretaire de Mesmes.	15
— sur une Tapifferie donnée à Monsieur par la Roine sa mere.	16
Sonet perdu à ie vous pren sans verd	17
— du Parlement transporté aux Augustins.	18
— des deux Marguerites, sœur & tante du Roy.	18

	Pages.
Sonet sur le Portrait du Roy	19
— Comparaison d'Amour & du Loup	20
— d'Amour & des Ardents	20
— d'Amour usurier	21
— à l'Aurore	21
— à la Roine Elizabeth d'Autriche	22
— à un Perroquet	23
— à Monsieur d'Alincourt	23
— sur le trespas de Madame de Savoye	24
— du sieur de Montaulain au sieur Passerat	24
Responce de Passerat	25
Sonet sur le retour du Roy Henry III à Paris	26
— à Monsieur d'Autueil	28
— sur la mort de Monsieur de Bon-cœur	28
— à l'Aurore & au Soleil	29
— fait pour autruy	29
— Responce au precedent	30
— à Monsieur de Villeroy	30
— pris de la Chicagerie	31
— sur une Eclipse de Soleil	32
— d'en aimer deus en mesme temps	33
— du mariage d'Harmonie & de celui de Madame, sœur du Roy	34
Sonet sur les feus de la sainct Jean	35
— des miseres d'Amour	35
— sur l'image sainct Michel	36
Responce pour les femmes	37
Sonet sur des gands	37
— à la Roine Marguerite	37
— au Roy, pour estre payé de quinze mois de sa pension	39
Sonet sur le iour des Trespassez	39
— de la petite damoiselle Judith de Mesmes	40
— à la Roine mere du Roy, sur sa maison à Paris	42
— à Monsieur de Souci	42
— sur une barque pleine de Musiciens	43
— le Crucifix parle au pecheur	44
— sur une devise latine	45
— sur la rougeole de Madame, sœur du Roy	46

	Pages.
Sonet sur la propriété d'une fontaine d'Epire.	47
Huitain du Medecin Le Grand.	47
Sur la pacification des seconds troubles.	47
Qu'il ne faut point de flambeau pour conduire un Amant.	48
Sur du fil de Florence	48
Pour un chevalier	50
Sur des Tablettes.	51
Sur la rougeole de Madame.	51
D'un monstre de Iumeaus s'entretenans.	52
Sur des tablettes données à Madame, sœur du Roy.	53
Sur le mariage d'un Lorrain & d'une Parisienne . .	53
Des trois vertus Theologales en un mariage.	53
Baignolet se plaint de Roiffy.	54
Responfe.	54
Quatrains Enigmatiques	54
De Monsieur, frere du Roy.	56
Pour Madame de Roiffy	56
Sur un bouquet de plumes.	57
Sur une Marguerite de plume	57
Sur la paix que baifent les nouveaux mariés.	57
Sur la naissance de deux iumeaus, enfans de Mon- sieur de Roiffy.	58
Estreines à Madame la Chanceliere, l'an 1602	59
Sur la grossesse de Madamoifelle de Mesmes, pour Estreines, l'an 1586.	59
A Madame de Roiffy.	59
Pour remercier une Dame aux Estrenes.	60
Estreines à Madame de Roiffy, l'an 1582.	60
A Madame de Roiffy, sur le tableau & les pourtraits de ses enfans.	61
A Madamoifelle de Premol	61
A Monsieur le Chancelier.	62
A Madame la Chanceliere.	62
Plainte.	62
Epitaphes de diverses personnes.	64
Le tombeau de Fleurie pour Niré	64
Elegie	65
Sonets.	68

	Pages.
Stances sur un Cyprès planté auprès du Tombeau.	78
Sur un Myrte planté auprès du même tombeau. . .	81
Villanelle.	83
Vers lyriques.	84
Pour Emblemes.	85
Quatrains.	85
Elegie	87
Sonets	91
Plainte de Cleophon sur la mort de Damis. . . .	102
Du même sujet	105
Sur la mort violente des quatre freres de Bourbon.	106
Elegie sur le trespas d'Adrian Turnebe.	107
A Monsieur de Roiffy.	111
Epitaphe de Monsieur de Rambouillet	113
— de la Lieutenante Brageloigne	113
Sur la mort du Seigneur de Sillac	114
Ode funebre sur la mort d'un petit chien.	114
Elegie sur la mort d'une Linote.	115
— sur la mort du Comte de Briiffac.	117
Epitaphe d'un President.	118
Elegie sur le trespas de Madamoifelle de l'Espine. .	118
Epitaphe de Monsieur Charles de Bourbon	120
— de Madame la Princeffe de la Roche-sur-Yon. . .	121
— de Madamoifelle Jeanne de Bourbon.	121
— de Monsieur Henry de Bourbon.	122
Sonet à Madame d'Alluye.	122
Sur le trespas de Madamoifelle Cat. Del.	123
Epitaphe de feu Monsieur de Joyeuse.	123
— du Barbichon de Madame de Villeroy.	126
— de Damoifelle Genevieve de Baterel.	127
— de maître François des Nœus.	128
— du petit Alexandre de Mesmes.	129
— du capitaine Saul.	129
A Monsieur d'Autueil.	130
Quatrains fescennins.	130
Quatrain à Monsieur de Soucy, Threforier de l'Es-	
pagne.	132
Enigme	132
Sur les Amours du Seigneur Flaminio de Birague. .	132

	Pages.
Quatrain sur ce que le Roy Henry III vouloit acheter la Seigneurie de Villeroy.	133
— sur la responce faite à Passerat par M. de Bellassise	133
— sur une femme commune.	133
— sur le feu pris aux filles repenties	134
— à une Damoiselle masquée.	134
— a une Damoiselle	134
— à Monsieur de Soucy.	135
— sur une croix qu'une Dame portoit pendue à son col.	135
— sur les pourtraits des Marguerites de France.	135
— sur le premier jour de May pluvieux.	136
— à Madame de Roissy.	137
Des cocus	137
D'un cocu de bien.	137
Sur la paix de l'an 1572.	137
Sur la rougeolle de Madamoiselle Judith de Mesmes.	138
Sur le iour de Sainte Luce.	139
Sur le pourtrait du Roy.	139
A Monsieur de Frefne.	140
Du Grec de Susarion.	140
Du Grec d'un auteur incertain.	140
Sur les feus de ioye faits à Paris le 29 mars 1594.	140
Vers baillés à Monsieur de Roissy.	141
Au Roy avant son sacre	141
Quatrain sur la porte Neuve & ses deus divers effets	142
— à Monsieur de Ris.	142
— sur sa goutte, l'an 1583	143
Six quatrains à une Damoiselle.	143
Sur un petit chien du Roy Henry III.	144
A Monsieur de Rosieres.	145
A Monsieur de Bellassise.	145
D'un qui fait l'amour à l'ombre.	146
A Monsieur Hoteman, Seigneur de Morfonteine.	147
Au Roy Henry III.	147
Vers lyriques	148
Sur un pourtrait.	149

	Pages.
A Monsieur de Soucy.	150
Sur l'an 1588.	150
A Monsieur Bourlon.	150
Excuses pour Estrenes.	150
Sonet pour Estrenes à Madame de Roiffy.	151
— à Monsieur le Secretaire de Mesmes.	151
— à Madame de Roiffy.	152
Quatrains pour Ellrenes.	152
Estrenes à Madamoiselle Judith de Mesmes, l'an 1579.	154
Sur un anneau.	154
A Madame de Roiffy, l'an 1579	154
A Monsieur de Bellafise	155
A Monsieur Guibert.	156
A Madamoiselle Judith de Mesmes, l'an 1580.	156
A elle-mesme, l'an 1582.	156
A Madame de Roiffy audit an.	157
A Madame de Roiffy, 1588.	157
A Madamoiselle de Mesmes audit an.	158
A Madame de Roiffy, 1590.	158
A Madamoiselle de Mesmes, 1590	159
A Madame de Roiffy, 1591	159
A Madamoiselle Judith de Mesmes, audit an.	160
A Monsieur de Bourlon.	160
A Madame de Roiffy, l'an 1592	161
Autres.	161
A Madamoiselle Judith de Mesmes, audit an.	162
A Monsieur de Rosny, l'an 1602.	162
A Madamoiselle Judith de Mesmes, 1593.	163
A Madame de Roiffy, 1594	164
A Madamoiselle Judith de Mesmes, audit an.	164
De Judith qui tua Holofernes.	164
De Judith, femme de Loys le Piteus.	165
De Judith, fille de Charles le Chauve.	165
Estrenes à Madamoiselle Judith, 1578-1587	165
Sur une rose de foye à elle mesme	169
Sur un clavier d'or pour estrenes.	169
A Madame de Roiffy, 1585.	170
A Madamoiselle de Mesmes, 1585.	170
A Madame de Roiffy, 1583	170

	Pages.
Quatrain.	171
A Madame de Roiffy, 1584.	171
Prieres de Passerat mourant.	172
Epitaphe.	175
Consolation sur son aveuglement.	175
Appendice	177
Notes	189

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME





IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS







PQ
1653
P35
1880
t.2

Passerat, Jean
Les poésies françaises

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

